UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01911861 1

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/leromancourtoisa00cohe

C O U R S

d e

M. GUSTAVE COHEN

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

LA LITTERATURE ROMANESQUE AU XIIème SIÈCLE

L'ORIGINE DU ROMAN

PREMIERE LECON

I - INTRODUCTION - BIBLIOGRAPHIE.-

Dans la leçon inaugurale de cette chaire nouvelle de littérature française du Moyen-Age (1), j'ai fait, l'historique de cet enseignement dans notre Faculté et j'ai essayé de dégager les principes qui régiraient le mien et se résumaient en cette triple formule que je vous ai proposée : Précision, Compréhension, Sympathie, qui peut aussi vous servir de guide dans vos études.

Nous sommes à l'époque de l'année où, comme naguère dans les Jeux olympiques, se disputent les prix, mais ce n'est ni du pugilat, ni de la course de chars, ni du disque, ni de la tragédie, mais du roman, dont tout le monde acclame aujourd'hui le triomphateur et achète l'oeuvre couronnée, Prix Goncourt ou Prix Fémina. Ce n'est pas que le sport littéraire ait pris chez nous la place des autres, mais c'est au moins que le roman est le genre littéraire le plus en vue aujourd'hui, celui sur lequel se concentre le principal effort des écrivains, et nous verrons, en cette leçon et la suivante, qu'il n'en était point ainsi dans l'antiquité grecque et latine. L'origine et le point de départ, c'est encore une fois dans notre grand Moyen-Age français qu'il faut la chercher. Le mot même l'indique :"roman" s'oppose à "latin". Chrétien de Troyes (2), énumérant, vers 1165, ses oeuvres, en tête de son "Cligès" dit :

---

(1) Dont le texte a paru dans les "Annales de l'Université de Paris" -Février 1933.

(2) cf. mon "Crétien de Troyes et son oeuvre" Paris, Boivin 1931 in-8, p.83.

Cohen. Roman au XII

"Lui qui fit Erec et Enide
Et les Commandements d'ovide,
Et l'Art d'Amour en roman mit
.....
Un nouveau conte recommence... " (1)

Ce que nous appelons roman, on l'appelait donc alors conte, car il s'agit, dans ce texte, d'une oeuvre de longue haleine, et non d'un lai ou d'un fabliau, qui sont des récits plus courts et d'une nature différente. "Romanz" qui fut d'abord un adverbe (romanice) (2) n'a que le sens de "en langue vulgaire", "en français".

Il est donc un peu étonnant et vaguement absurde de parler de roman anglais et de roman allemand, - mais si les allemands eux-mêmes emploient encore ce mot (les anglais disent "novel" réservant le mot "romance" aux récits romanesques comportant un élément de merveilleux, en particulier le roman du Moyen-Age, comme chez Hewlett ou William Morris, et ils ont gardé aussi au mot notre vieux sens de"langue romane"), c'est à cause de la vogue prodigieuse de notre littérature romanesque au XIIIème siècle. Ainsi les mots gardent, comme les terrains, les empreintes des choses et des êtres, ou, comme dirait le Hugo de la Légende des Siècles, "l'empreinte de l'ongle et l'alnéole de la dent", ou, plus simplement, dirons-nous avec Ferdinand Brunot, ils sont les témoins de l'Histoire.

Mais si "romanz" a d'abord été adverbe et a signifié "en langue vulgaire", il n'a pas tardé à désigner l'oeuvre française favorite du grand public, et, sans quitter notre Chrétien de Troyes, nous trouverons chez lui-même ce sens, dans une oeuvre un peu postérieure, son Yvain, ou Le Chevalier au Lion, où l'on voit : (3)

"Un riche homme qui là gisait
Sur un drap de soie, et lisait (4)
Une Pucelle devant lui
En un roman, ne sait de qui,
Et, pour le roman écouter
S'y était venue accouder
Une dame, c'était sa mère,
Et le seigneur était son père."

---

(1) Toutes les citations sont ici rajeunies.
(2) cf : (Confer=compare) O.Block, Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, 1932, au t.II, in verbo (au mot) :roman
(3) v.5363-70, d'après l'édition Foerster, in-8°.
(4) Pucelle est le sujet de "lisait".

Cohen

Jolie scène de famille et de château vers 1172, le père étendu, la mère accoudée sur le lit et la fille faisant la lecture du dernier roman à la mode à ses parents qui sans doute ne savent pas lire. Et les voici plongés dans le rêve, car même quand le roman imite la réalité ambiante, c'est pour nous éloigner de la nôtre, tel l'enfant pour qui le jeu est une perpétuelle métamorphose des choses, des êtres et de lui-même (voyez le volume de Paul Hazard, Les livres, les enfants et les hommes, Paris, Flammarion, 1932, in-12).

Faut-il attribuer au roman comme au drame une origine rituelle et religieuse ? Ce n'est pas aussi sûr. Cependant les récits de la vie des Dieux ont pu précéder, et ont en fait précédé, ceux de la vie des hommes.

L'invraisemblance de celle-ci passe parfois toute imagination et sa variété en est plus grande.

Ce n'est que tardivement, semble-t-il, que les hommes ont songé à se raconter dans un récit suivi, retraçant leurs amours et leurs aventures. Encore ont-ils plutôt inventé qu'observé, se préoccupant plus de varier le décor extérieur que d'analyser les sentiments.

Si je cherchais une définition du roman, je vous proposerais volontiers celle-ci :

Le roman est une fiction amoureuse sous forme narrative assez étendue, en vers ou en prose.

L'élément fiction (altération de la vérité par l'imagination constructive ou reconstructive) est essentiel, et ceci exclut les mémoires sincères, ou qui prétendent l'être, et la chronique historique. Dans la suite des temps l'élément amour a pu être remplacé par l'analyse de sentiments d'un autre ordre, ou l'étude d'une catégorie sociale, mais il apparait cependant comme substantiel au genre et originel.

Si l'étendue est restreinte nous avons affaire à la nouvelle - il est rare que ce qui est conçu comme nouvelle devienne roman. Une collection de contes et de nouvelles réunis par un simple cadre ou une simple trame (Rahmen erzählung) n'est pas un roman. Il arrive que des contes ou nouvelles soient insérés épisodiquement dans un roman (ex. dans Wilhelm Meister). Quant au conte il peut reposer sur l'observation, et l'élément amour n'y est pas essentiel, et en tout cas il est toujours court et généralement plaisant.

Dans ce domaine comme dans presque tous les autres, les Grecs, peut être sous l'inspiration orientale, ont été nos modèles. Aussi, pour bien comprendre l'évolution du genre et en apercevoir les lointaines origines, faut-il que je remonte,

non pas au déluge (quoique, à tout prendre, la première histoire d'amour soit celle de la pomme et du serpent), mais, au début de l'ère chrétienne.

Bibliographie -

CHASSANG (A), "Histoire du Roman et de ses rapports avec l'Histoire dans l'antiquité grecque et latine" 2ème éd. Paris, Didier, 1862, in-8.

ROHDE (Erwin)-"Der Griechische Roman... 3e Auflage, Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1914, in-8.

KRUMBACHER (K)-"Geschichte der byzantinischen Literatur" (527-1453), 2e Auflage, Munich, 1897.

CROYSET - "Histoire de la littérature grecque", t.V, passim (v.Index).

Huet - Essai sur l'origine des Romans" (il les rattache aux contes orientaux). Paris, 1670, in-12.

VILLEMAIN - "Essai sur les romanciers grecs" 1822 (introduction pour la collection de Merlin des traductions de romans grecs).

CHASSANG (A) -"Le merveillaux dans l'antiquité, Apollonius - Sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate traduit du grec, avec introduction, notes et éclaircissements - Paris. Didier, 1862, in-8°

CHASSANG (A) Les Romans Grecs - Les pastorales de Longus, ou "Daphnis et Chloé", traduction d'Amyot refondue par P.L. Courier - Les Ethiopiennes" d'Héliodore, ou "Théogène et Chariclée, traduction de Quenneville, trad. par Humbert, précédés d'une étude sur le roman grec par Chassang, Paris. Garnier, s.d -, in-12.

V. CHAUVIN - "Les Romanciers grecs et latins", Paris. Hachette 1864.

Ch. GIDEL - Etudes sur la littérature grecque moderne, Paris, Durand, 1866.

NICOLAI -Ueber Entstchung und wesen des Griechischen Roman 2ème éd. Berlin, 1867.

SCHISSEL VON FLESCHENBERG - Entwickelungsgeschichte der Griechischen Romanes im Altertum, Halle, 1913. "Die Technik des Bild einsatzes", Philologus 72 (1913) - article "Longos" dans Real Encyel. de Pauly - Wissowa- XIII, 2, (1927) pp. 1425-7.

G. DALMEYDA - Longus et Alciphron - dans les Mélanges Glotz, 1932, pp. 277-287. (Alciphron semble avoir emprunté à Longus des noms qu'il a allongés (p.281), et à Lucien (Dialogue des Courtisanes). Il imite maladroitement de Longus la scène du pasteur faisant obéir son troupeau au son de sa syrinx, celle des oiseaux pris au collet, et celle de la pendaison de l'esclave par son maitre pour un méfait commis, d'autant plus qu'on est en Attique et qu'il s'agit chez Alciphron d'un mercenaire à gages).

Voir aussi son introduction aux Ephésiaques - Lavaguini (Bruno) - "Le origini del romanzo greco", 1921, éd. du Eroticorum fragments papyraces.

II - LE ROMAN GREC

Je dois donc commencer par vous faire une esquisse sommaire du roman grec.

Cette histoire a été renouvelée au XXème siècle par les découvertes de l'archéologie. Je ne suppose pas que vous connaissiez notre Institut de papyrologie, dont le savant conservateur est Mr. Jouguet, suppléé, pour tout le temps de sa mission en Egypte, par mon collègue Collart. L'Institut est si bien caché, au 4 de la Rue Valette, et encastré dans le Collège Sainte-Barbe, que j'ai eu de la peine à le découvrir. Il n'est pas loin de l'emplacement du collège de Coqueret où Ronsard, Baïfet du Bellay étudiaient le grec avec Jean Daurat. C'est une vraie chambre aux Trésors. Dans des boîtes de métal, dans des armoires fermées à clé, dorment les précieux rouleaux de pellicules huilées, arrachées à la tige de la plante que les botanistes appellent "cyperus papyrus", et couverts de caractères noirs, en cursive ou onciale grecque, qui vous regardent du fond des temps.

Vous savez comment les papyrus arrachés aux tombeaux où ils servaient de lecture nocturne aux ombres, au "double" des morts, nous ont rendu des oeuvres perdues telles les comédies de Ménandre.

En matière de roman les découvertes papyrologiques ont fait retrouver des fragments du "Clitophon et Leucippe" d"Achilles Tatius, et du "Chereas et Callirrhoé" de Chariton. Le lieu de la trouvaille, l'examen de l'écriture, la comparaison avec d'autres documents datables rencontrés au même endroit, notamment dans un village du Fayum en Egypte, ont permis d'assigner ces fragments à la première moitié du 2ème siècle après J.-C. pour Chariton (retrouvant ainsi un état du texte antérieur de mille ans au manuscrit du XIIIème siècle qui nous l'avait conservé), et à la seconde moitié du IIIè siècle après J.-C. pour ce Tatius que Rohde avait assigné au Vème ou au VIème siècle de notre ère. Ainsi sommes nous sujets à l'eereur. Toute la chronologie du roman grec s'en trouve bouleversée, et vous savez l'importance que, à la différence de la geisteswissenschaft allemande d'aujourd'hui, j'attache à la chronologie, base de l'Histoire.

Voici quelques détails empruntés aux Oxyrhynchus Papyri publiés par B. Grenfell, A.S. Hunt, et à leurs Fayum.. papyri :

Chariton -"Chaereas et Callirrhoê" - Pl.I.p.74 de Grenfell, Hunt et Hogarth, "Fayum towns and their papyri"- Londres - 1900 - n° 1 (mutilé et très fragmentaire) Livre IV, ch.III; identifié par le professeur Crusius.

Chariton d'Aphrodisie en Carie, secrétaire d'Athanagoras l'avocat, est remarquable par sa simplicité de structure et de style - Rohde le plaçait parmi les romanciers sophistes de la fin du IIIème siècle, contemporain d'Aurélien et imitateur d'Héliodore. Schmid (dans le Real encyclop. de Pauly Wissowa) le plaçait au contraire au début du IIIème siècle, ou au IIème siècle. C'est aussi l'opinion des éditeurs du fragment qui s'appuient sur l'écriture.

Si Chariton a eu assez de réputation pour pénétrer dans un obscur village du Fayum, on peut conclure que son livre n'a pas été écrit plus tard que 150 ans après J.-C. et peut être même au 1er siècle. Jusqu'à présent on n'avait de Chariton qu'un manuscrit de Florence du XIIIème siècle. On remonte donc de 1000 ans plus près de l'auteur. La comparaison augmente notre respect pour le manuscrit de Florence.

Pour Tatius - (Achilles) "Clitophon et Leucippe"- cf. oxyrhynchus papyri, p.p. Grenfell et A.S. Hunt - Londres 1914 - 4° (N° 1250, pl.II. p.135-142).

On a trouvé d'abord Chariton - voici maintenant trois colonnes d'Achilles Tatius - Rohde le supposant imitateur de Musée le plaçait dans le milieu du Vème siècle. Schmid -ds. Pauly Wissawa-Real Eucyclop. I, 245) le faisait

descendre jusqu'au VIème siècle. Ce n'est plus soutenable, car le présent papyrus est bien antérieur au plus tard du début du IVème siècle, peut être même de 250. En tout cas la composition du roman doit être rapportée avant 300, et Achilles Tatius ne peut être supposé postérieur d'une génération ou deux à Héliodore qu'on assigne à la fin du IIIème siècle. (cf. Rohde et Schmid). Le papyrus est supérieur aux manuscrits du Moen-Age.

Ainsi on entrevoit plusieurs générations de romanciers après J.-C., la première (1er ou IIème siècle) avec Chariton, Lucien, Jamblique, la deuxième (IIIème siècle avec Héliodore, Longus, Tatius, Xénophon d'Ephèse, la troisième avec les Byzantins comme Eustathios.

Les premiers auteurs se rapportent à la période et au monde hellenistiques, c'est-à-dire parlant grec, mais hors de la Grèce continentale, et c'est pourquoi il est légitime d'inférer avec Huet, le savant évêque d'Avranches dans sa lettre à Segrais sur l'origine des romans (1670) une influence orientale.

Cependant le roman n'est pas absent de l'épopée. L'Iliade et l'Odyssée, au fond, ne sont pas autre chose que cela - (cf. Crump (Marjorie) - "the Epyllion from Theocrites to Ovid", Oxford, Blackwell, 1931, in-12).

Il est présent encore dans tout récit de la vie des Dieux et des Héros, dans Hésiode, par conséquent, dans les "Dionysiaques" de Nonnos de Panopolis - (2ème moitié du IVème siècle -cf. la thèse de P. Collat - "Nonnos de Panapolis"- Le Caire, 1930, in-8), interrompues sans doute par lui à cause de sa conversion au catholicisme, qui racontent les amours de Zeus et de Sémélé et l'histoire de Dionysos, l'invention du vin, et le "voyage" dans l'Inde - et encore dans les "Argonautiques" d'Apollonios de Rhodes, poète grec, né à Naucratis vers le milieu du IIIème siècle avant J.-C. qui vint à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Evergète vers 220 avant J.-C. Il y devint l'élève du poète Callimaque et le dépassa par son grand poème des "Argonautiques" consacré à la conquête de la Toison d'Or par Jason; la partie la plus remarquable, le chant III, décrit avec finasse et éloquence l'amour naissant de Médée se décidant à suivre Jason. Nous en retrouverons le récit dans le Roman de Troie de Benoit de Sainte More vers 1160. Mais ce n'est pas là le roman grec qui, en substance, est l'histoire d'une union traversée d'infortunes et aboutissant à une heureuse issue - c'est, si vous voulez, une comédie romanesée - il commence par une union non consommée et finit par la nuit de noces pour laquelle les époux ont gardé en général leur pureté, un peu comme certains de nos vaudevilles, le Petit Duc, voire le Mariage de Figaro. Sous cette forme simplifiée il semble déjà avoir existé au temps de Cicéron, donc

au Ier siècle avant J.-C., au moins sous la forme de canevas à développer dans les écoles de rhéteurs. Un passage de la Rhétorique "ad Herennium" (I,8,13), et du "De Inventions"de Cicéron (I,19,27) montre que les Latins connaissaient par les Grecs de véritables romans. (voir aussi Ep. ad. fam. V, 12). Il semble, d'après ces passages, que dans les écoles de rhéteurs du Ier siècle avant J.-C. on ait développé des canevas de romans. Le "Ninos" (papyrus du Ier siècle), le "Chaereas et Callirhoé" de Chariton, Apollonios de Tyr (perdu), les "Ephésiaques de Xénophon d'Ephèse, répondent en gros à cette formule de l"union traversée

On s'est demandé si l'origine en était dans ces contes milésiens dont les officiers de l'armée de Crassus faisaient leurs délices et qui, trouvés dans leurs bagages par le roi des Parthes, l'indignaient par leur grossièreté. Ce trait suffit à marquer qu'il s'agit de Fabliaux (tels ceux qu'on attribue à Aristide de Milet), et non de romans.

L'amour-chasteté qui en est l'essentiel porte plutôt à les ramener à la renaissance de l'idylle et de l'élégie à l'influence platonicienne (car l'amour platonique en est un élément essentiel) et néo-platonicienne (Plotin), à la prédominance du sentiment sur la raison qui marque l'avènement de l'ère chrétienne. De Platon aussi et des Sophistes dérive le voyage exotique, qui toujours s'incorpore aux aventures du héros.

(cf. Croiset, t.v. p.286). Ainsi nous trouvons à l'origine des exercices d'écoles, des rhéteurs qui inventent des situations extraordinaires; séductions, attaques de pirates, enlèvements, séparations, renaissances, pour en tirer des matières de discours et de narrations. Puis s'y ajoute le goût des aventures invraisemblables, des accidents multiples, des concours et conflits de circonstances étranges, de l'action alternée ou complexe avec récits intercalés.

On a l'habitude de traiter les sentiments comme des thèmes oratoires. Durant la même période se développe l'idée de la puissance du hasard, qui fait accepter incohérences, péripéties, coups de théâtre.

C'est donc avec ces trois éléments, dit Croiset (t.V, p.787) :amours d'élégie, conventions d'écoles, goût des péripéties, que s'est constitué le fonds du roman grec. N'étant pas sorti de l'observation il a manqué de réalité - au lieu d'étudier la vie et les âmes il a conçu des aventures et des discours, ces défauts étant heureusement compensés par un certain don de grâce et de finesse.

A - La chronologie, dans l'état actuel de la science, est encore incertaine, Papyrus vers 50 après J.-C. "Les amours de Ninus et de Sémiramis"- Le jeune homme est doué des meilleures qualités et Sémiramis est une jeune fille accomplie. On y rencontre déjà le thème de la séparation de deux époux ou de deux fiancés qui se retrouvent, ayant gardé leur fidé-

lité ou leur pureté.

B - Vers la fin du 1er siècle : le roman d'Antonius Digoène, "Les merveilles d'au delà de Thulé" (qui rappelleront à certains d'entre vous le Purgatoire de St-Patrice et le voyage de St-Brenden) en 24 livres imités par Lucien dans son histoire vraie. Son principal intérêt de cette oeuvre qui nous est connus par un sommaire de Photius est le cadre d'un voyage fabuleux.

L'arcadien Dinias est censé raconter un voyage invraisemblable autour du monde jusqu'à Thulé et bien au delà au Nord jusqu'au voisinage de l'Ecosse. Il raconte ses aventures avec la tyrienne Derkillis.

C- Les Babyloniques de Jamblichos - texte perdu - auteur syrien, grec d'éducation qui se donne dans son roman pour un Babylonien - Roman composé sous le règne de Marc-Aurèle après la guerre des Parthes, donc entre 166 et 180 - analysé par Photius (Erotici Graeci - éd. Herscher - t.I, p.225). L'action se passe aux environs de Babylone. Les personnages principaux en sont le jeune Rhodanès et la belle Sinonis, épris l'un de l'autre et persécutés par le méchant roi de Babylone, Garmos. Après mille épreuves ils triomphent de lui et même Rhodanès devient roi à sa place selon une prédiction. Son originalité est de laisser les époux longtemps réunis et de ne les séparer qu'à la suite d'une scène de jalousie.

D - A la même époque appartiennent les Aventures de Chaereas et de Callirhoé de Chariton de Lampsaque; datées comme nous l'avons vu par la découverte d'un fragment sur papyrus de la fin du 2ème siècle. (cf. Chauvin, P.184) Chaereas épouse Callirhoé dès le début de l'ouvrage - comme elle, il est beau mais violent. Sur un soupçon jaloux il donne à sa nouvelle épouse un coup de pied dans le ventre, on la croit morte et on la porte en un tombeau. Pendant la nuit un nommé Théron, chef de brigands, l'enlève du tombeau et l'emmène en Ionie où il la vend à Denys qui en devient amoureux. Elle garde sa foi à Chaereas, mais reconnaissant qu'elle est enceinte elle consent à épouser Denys pour lui faire reconnaitre l'enfant. Théron, pris en Sicile, avoue son crime et est mis à mort sans avoir livré le nom de Denys. Chaereas part, son vaisseau est brûlé par les Perses et lui-même vendu comme esclave à Mithridate, satrape de Carie qui, au moment de le mettre à mort le reconnait pour l'époux de Callirhoé et s'efforce de le réunir à elle qu'il aime, mais la lettre envoyée à Callirhoé est interceptée par Denys et l'affaire est portée à la Cour du Grand Roi Artaxerxès qui devient à son tour amoureux de Callirhoé. Sur ces entrefaites le satrape d'Egypte se révolte. Chaereas se jette dans le parti des Egyptiens, prend Tyr, bat les Perses et s'empare de l'ile d'Arade où il trouve en même temps la femme d'Artaxerxès et Cal-

lirhoé qui quitte Denys, lui laissant son fils,et retourne en Sicile avec son premier mari.

L'oeuvre ne manque pas d'un certain charme - mais les figures sont assez pâles, et les conventions puériles; ainsi l'effet de stupeur produit partout par la beauté de Callirhoé et le rôle de la "Fama", chargée de répandre les nouvelles.

E - Lucien - "L"Ane" - Lucien : apprenti sculpteur syrien, devenu avocat à Antioche (2ème moitié du IIème siècle), sophiste voyageur, puis professeur de rhétorique, revenu en Orient, fixe à Athènes où il vécut entre 165 et 185 après J.-C. (sous le règne de Marc-Aurèle), de 40 à 60 ans. Dégoûté de la sophistique et de la rhétorique, il l'attaque dans ses écrits et se moque de ses confrères - vieux, il se remet en voyage, devient haut fonctionnaire judiciaire en Egypte auprès du Gouverneur romain, mourut probablement avant 192. Il emprunta l'idée d'un roman intitulé l'Ane à Lucius de Patras. C'est l'idée de la métamorphose d'un homme en âne par magie et des aventures folles qui en sont la suite - voir à ce sujet Apulée qui parait indépendant de ce roman et s'être inspiré directement de Lucius de Patras.

F - Les Ephésiaques - de Xénophon d'Ephèse - IIIème siècle? cf. éd. Dalmeyda - collection Guillaume Budé. Le sujet est : "Amours du bel Habrocomès et de la jeune Antheia", ou plutôt les tristes aventures qui les séparent aussitôt après leur mariage. Le cadre n'a rien de fabuleux ni pour le temps ni pour le pays.L'action se passe dans l'Orient méditerranéen à l'époque de la conquête romaine. Habrocomès, avant son mariage, a offensé Eros par son orgueil - les deux jeunes époux se sont juré fidélité et ce serment détermine leurs malheurs.

G - Apollonius de Tyr - (cf. Krumbacher - Geschichte der byzantinischen Literatur - 2ème éd. pp. 852-3) - Apollonius de Tyr est un jeune prince, héros d'aventures merveilleuses dans un roman grec composé probablement au 3ème siècle après J.-C., apparenté aux romans des Sophistes, en particulier à celui de Xenophon d'Ephèse auquel il a peut-être servi de modèle. Ce roman grec a été perdu - nous en avons une version latine altérée, en latin vulgaire, qui lui a donné une couleur chrétienne, version qui date sans doute du VIème siècle. (cf. éd. Riese - Leipzig - 1871 - 2ème éd. 1893 et Real Encycl. Pauly Wissowa : "Apollonius") Thielmann, ueber sprache und Kritck des lat. Apollonius, 1881. L'histoire est retournée en Orinet où on la retrouve aux XIVème et XVème siècles.

Sujet ; les aventures d'Apollonius qui voyage, résout des énigmes, échappe à mille dangers, épouse la fille d'un Roi de Cyrène, puis la croit morte (cf. Chaereas et

Callirhoé) et fait jeter son corps à la mer dans un coffre, Il perd aussi sa fille Tharsia, la retrouve après bien des années en Ionie, ainsi que sa femme, et finalement devient Roi d'Antioche de Tyr et de Cyrène.

Plusieurs détails sont empruntés aux "Ephèsiaques" la forme est sèche et artificielle - l'action est vague.

H- L'oeuvre la plus considérable du roman c'est l'oeuvre d'Héliodore, "Les Ethiopiques" ou "Théogène et Chariclée" en 10 livres - (cf. édition Hirschig - dans la bibliothèque Gréco-latine, Didot 1856).

L'auteur se nomme à la fin : Héliodore, Phénicien, d'Emèse, de la race du soleil, fils de Théodore. De couleur néopythagoricienne (cf. la thèse d'Is.Levi). L'oeuvre est donc du 3ème siècle, la religion du soleil étant prédominante et en honneur au temps d'Aurélien (270-275).

Vous connaissez la jolie anecdote que nous a contée Louis Racine au sujet de son père, élève des Petites Ecoles de Port-Royal des Champs et déjà grand hélléniste : "Au milieu de ses occupations son génie l'entrainait tout entier du côté de la poésie, et son plus grand plaisir était de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye avec Sophocle et Euripide, qu'il savait presque par coeur. Il avait une mémoire surprenante. Il trouva par hasard le roman grec des Amours de Théagène et Chariclée (1). Il le dévorait, lorsque le sacristain Claude Lamelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre et le jeta au feu. Il trouva le moyen d'en avoir un autre exemplaire qui eut le meme sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisième, et, pour n'en pas craindre la proscription, il l'apprit par coeur et le porta au sacristain en lui disant : "vous pouvez encore bruler celui-ci comme les autres.

Le trait n'est pas d'un écolier bien sage, mais n'est-il pas curieux de penser que Racine apprenait dans un roman grec le jeu des passions dans le coeur de l'homme avant de le surprendre sur lui-même et dans la vie ?

Le sujet, c'est l(histoire d'une jeune princesse d'Ethiopie, abandonnée dès sa naissance par sa mère, la reine Persina parce que, ayant contemplé pendant la conception l'image d'Andromède, elle avait enfanté une blanche au lieu d'une noire. Transportée à Delphes et élevée par le grec Chariclès sous le nom de Chariclèe, elle s'éprend du beau Thessalien Théagène. Pour obéir à un oracle, ils quittent Delphes et sont jetés par un naufrage aux bords du Nil. Ils tombent aux mains des Boucoles, ou pâtres brigands, et sont tantôt

(1) Je suppose qu'il s'agit de la traduction de J. de Montlyard et d'Andignier parue en 1628 (N° 3966 du Manuel Bibliographique de G.Lanson).

réunis, tantôt séparés. Pour échapper à Arsacé, femme du satrape d'Egypte qui s'est éprise de Théagène, ils s'enfuient en Ethiopie où règnent les parents de Chariclée, le roi Hydaspe et la reine Persina. C'est seulement quand ils vont être immolés au soleil que la reconnaissance a lieu, suivie du mariage. La composition est habile, l'action progresse à travers de multiples péripéties vers le dénouement. Les personnages secondaires au moins ont du relief, et il y a des descriptions heureuses et brillantes. Dans les caractères trop de convention substituée à l'observation et cependant on aperçoit bien ce qui pouvait séduire le jeune Racine, cette subtilité dans l'analyse de l'amour. Vous pouvez lire les "Ethiopiques" commodément dans une traduction élégante et récente due à Mr. Bergougnan (2). La naissance de l'amour chez la jeune fille et ses pudeurs y sont remarquablement décrites. L'action des yeux et des regards (p.78-79), le prestige de la beauté (ibid), l'exaltation de l'amour principe divin (p.82) sont des pages remarquables qui attestent, ainsi que l'éloge de la chasteté, l'influence platonicienne déjà signalée :

(Livre III - ch.V, trad. Bergougnan, p.82)

"Nous savons bien, Cnémon, que les âmes ont en elles un principe divin et qu'elles tiennent d'en haut une même origine, les faits nous le prouvent. En effet dès qu'ils se virent, les jeunes gens s'aimèrent comme si dès leur première rencontre, leurs âmes sentant qu'elles se rassemblaient, qu'elles étaient parentes par leur valeur commune, s'étaient élancées l'une vers l'autre. Tout d'abord ils s'arrêtèrent brusquement comme frappés de stupeur. Sans hâte elle mit la torche dans la main du jeune homme, il la reçut, ils se regardèrent longuement, profondément, comme s'ils se connaissaient, ou comme si, s'étant connus auparavant, ils se cherchaient dans leur souvenir. Puis ils s'adressèrent un sourire léger et furtif, marqué seulement par l'épanouissement de leurs yeux. Ensuite, comme s'ils avaient honte de ce qui venait de se passer, ils se prirent à rougir, puis de nouveau ils pâlirent probablement sous l'effet de la passion qui s'emparait de leur coeur; enfin leur visage exprima en un instant mille impressions. Les diverses altérations de leur teint ainsi que le changement d'expression de leurs yeux trahissaient l'agitation de leur coeur ".

Par contre la composition bizarre qui dès le début nous jette "in medias res", le récit de Calasiris qui reprend les choses "ab ovo", les récits intercalés, l'action "implexe", l'alternance de deux ou trois intrigues, fatiguent et décon-

---

(2) Romans Grecs - Les Ethiopiques ou Théagène et Chariclée - traduction nouvelle de E. Bergougnan -suivi de Daphnis et Chloé -Paris- Garnier -1932- in-12 .La préface ne tient pas assez compte des découvertes papyrologiques.

certent le lecteur français d'aujourd'hui, mais non celui du XVIIème siècle habitué à Honoré d'Urfé, à La Calprenède, ou à Mlle de Scudéry. Le lecteur moderne préfère Longus qui, malgré son nom, fait plus court, mais il faut avouer que celui-ci n'est pas proprement dans la donnée et la tradition du roman grec qu'il altère.

I - Daphnis et Chloé - Nous avons déjà signalé l'importance de l'idylle bucolique des Alexandrins, née des souvenirs de Théocrite, Bion et Moschos, qui ranime le goût rustique.

Longus, sophiste (?), originaire de Lesbos, est postérieur au 2ème siècle et antérieur au 5ème. Son roman, en quatre livres, contient moins d'aventures géographiques, plus d'études de moeurs et de sentiments, ce qui est imposé d'ailleurs par la pastorale : les bois (aux environs de Mitylène), les champs, la montagne, la grotte, la source, le rivage de la mer, les saisons, l'action de la nature sur l'homme, etc.. Description simple d'une maison de paysans, faite de deux vieux arbres revêtus de lierre. Il y a tout de même des péripéties : ainsi l'enlèvement de Daphnis par des pirates et sa délivance miraculeuse par le Dieu Pan. Malheureusement aussi le sophiste gâte l'ingénuité des sentiments qu'il a à décrire. Par contre il excelle dans l'analyse des désirs naissants. L'ignorance prolongée des personnages est un peu en contradiction avec leur existence en pleine nature. Il faut se méfier de l'apparence de naïveté d'Amyot revu par Courier. Au fond pas mal de perversité dans ce raffinement.

J - Achilles Tatios - d'Alexandrie - Les Amours de Leucippe et de Clitophon - roman en huit livres, qui procédait, croyait-on des "Ethiopiques" d'Héliodore et qu'on attribuait au plus tôt au IVème siècle, mais qui est, en fait, antérieur et appartient, nous l'avons vu, au IIIème siècle.

Le jeune Clitophon raconte (c'est le mérite de Tatios d'avoir créé le récit à la première personne) son amour pour Leucippe et les épreuves qu'ils ont subies avant d'être mariés, en Syrie, en Egypte, en Asie Mineure, naufrages, enlèvements, combats avec des brigands, bouviers du Delta. Clitophon est aussi aimé par une femme riche et ardente qui n'arrive pas à le rendre infidèle. Leucippe, devenue esclave, réussit aussi à sauver son honneur, comme dans les Ethiopiques.

Achilles Tatios était un sophisme de profession; il abonde en descriptions, discours, lettres, plaidoyers, lieux communs. Il n'a pas autant qu'Héliodore le culte de

la chasteté. Ainsi que lui pourtant il fut considéré comme le maitre du genre et imité par les Byzantins à partir du XIème siècle.

C'est à ces romans byzantins et latins dont la trace sera plus évidente encore dans notre roman français que nous allons nous consacrer maintenant.

2ème LEÇON

L'ORIGINE DU ROMAN (suite)

LE ROMAN BYZANTIN

J'ai critiqué dans ma leçon inaugurale le terme "Moyen-Age", proposant de lui substituer celui de "Premier Age", cependant il se justifie si on veut bien lui donner la signification d'âge intermédiaire ou plutôt d'âge de transmission de l'antiquité classique à la Renaissance.

C'est pourquoi nous avons été forcés de commencer notre exposé du roman au XIIème siècle, si nous voulons le concevoir un peu large (ma formule est : voir large une chose étroite - éclairer sous toutes ses faces un objectif limité) par un examen sommaire du roman grec, byzantin et latin.

Précédemment je vous ai raconté, en somme, des histoires de brigands, car c'est bien cela surtout, le roman grec de l'époque alexandrine, héritier du conte égyptien dont a parlé Maspéro, et qui nait hors de Grèce, dans le monde hellénistique conquis à l'influence, à la langue, à la civilisation grecques. Essentiellement il consiste en un amour traversé par des péripéties romanesques prises en dehors de lui, dues à la "tuché", ou hasard. Il commance bien, tourne mal, et finit bien. Il s'ouvre par un mariage, souvent non consommé - les époux se trouvent séparés à la suite d'un voyage, d'une tempête, ou d'une ou plusieurs razzias de brigands, et se retrouvent enfin, s'étant conservés l'un à l'autre, malgré bien des tentations et des attentats, purs de toute souillure.

Delà l'exaltation de l'amour platonique, qui est le meilleur amour, venu de Dieu même, et protégé par lui, et l'éloge de la chasteté, dus à l'influence néo-platonicienne. Les découvertes papyrologiques font remonter au premier siècle après J.-C. (peut-être même avant) l'origine du genre dont les procédés et la donnée essentielle passeront au roman idyllique de notre Moyen-Ages français. Nous aurons à nous demander par quelle voie s'est produite cette curieuse transmission. Parmi les auteurs vous aurez surtout retenu Longus et sa précieuse histoire de Daphnis et Chloé. Plus caractéristiques sont les Ethuiopiques, histoire de Théagène et Chariclée, chère au jeune Racine (et dont on fit une tra-

gédie dans la première moitié du XVIIème siècle), qui paraissent bien l'apogée du genre avec tout ce qu'il comporte de conventionnel dans les procédés, d'artificiel dans l'invention, de compliqué dans l'intrigue, de sommaire dans la psychologie, malgré des prétentions philosophiques et des influences platoniciennes qui ont pu agir sur la conception de l'amour si caractéristique des romans courtois.

On sait comment, à partir du IVème ou Vème siècle, l'axe de la civilisation hellénistique tend à se reporter du sud au nord, de l'Egypte à Byzance. Le roman grec, sans changer de langue ni de manière, devient le roman byzantin.

Nous reprendrons ici comme guide, soit l'ouvrage déjà cité de Erwin Rohde, Der Griechische roman, 3e éd. 1914, soit Krumbacher, Geschichte der Byzantinischen Litteratur (527-1453), 2e éd. Munich, 1897.

Cette civilisation et cette littérature, qu'enseigne ici si brillamment notre collègue Diehl, est beaucoup trop négligée, et pourtant quelle importance n'a-t-elle pas, elle aussi, pour le transfert du flambeau de la civilisation grecque jusqu'à notre grande renaissance. Rohde lui-même commence son exposé (p.555) par l'expression d'un injuste mépris pour cette "décadence", conception à rayer de nos études.

Achilles Tatios, Clitophon, Lucien, Musée l'auteur du délicieux conte de Héro et Léandre, Héliodore, continuent à être lus et "exceptés" comme modèles de style et de composition. On dispute (sans quoi l'on ne serait pas à Byzance). Sur la valeur relative de Tatios et d'Héliodore. C'est par l'érudit Patriarche Photius (2ème moitié du IXème siècle)que nous avons connaissance de plusieurs romans perdus. C'est son époque et l'avènement de la dynastie des Commène -fin du Xème siècle) qui marque la résurrection du roman dont l'éclipse, plus apparente que réelle à mon avis s'explique par l'efflorescence de la littérature chrétienne. (voir le Manuel de la Littérature grecque chrétienne de mon éminent collègue A. Puech) et par l'ostracisme dont ce genre frivole est l'objet de la part des apologistes chrétiens. Il est difficile d'assigner une date précise au meilleur des Romans byzantins, l'histoire de Hysmine et Hysminias d'Eusthatios (ou Eumethios)

J'en possède une jolie petite traduction par Ph. Lebas - Paris - 1828 au tome XIV de la Collection des Romans Grecs traduits en français avec des notes par MM. Courier, Carcher et autres hellénistes.

Hysmine et Hysminias - C'est une imitation du roman des sophistes et d'Achilles Tatios, Leucippe et Clitophon. Hysminias héraut de Jupiter s'éprend d'Hysmine fille de son hôte et s'enfuit avec elle. Dans une tempête la jeune fille est

sacrifiée et jetée nue à la mer comme offrande aux Dieux (trait que nous retrouverons dans le lai d'Eliduc). Son fiancé est pris par des brigands et vendu. Ensuite il retrouve Hysmine, sauvée par miracle, mais devenue esclave. Après des épreuves variées auxquelles est soumise leur fidélité, ils s'épousent. Le récit relativement sobre est gâté par un peu d'affectation et de préciosité. On y rencontre l'amour fatal et le tableau des premiers effets de l'amour (p.12 de la traduction Lebas), avec la succession des pâleurs et des rougeurs auxquelles nous sommes habitués. Mais il n'est pas juste de traiter cette histoire, avec Rohde, de caricature du roman d'Achilles Tatios.

Rhodante et Dosiclès - Avec Théodore Prodrome (moine sous le nom d'Hilarion) nous pénétrons déjà dans la première moitié du XIIème siècle (cf. Chauvin, op. cit. p.192-193).

Histoire de Rhodante et de Dosiclès - Deux amants enlevés par des pirates et jetés en prison y retrouvent un compagnon d'infortune, Cratandre, auquel ils racontent leurs aventures. Gobryas, chef des brigands, devient amoureux de Rhodante et la demande à Mistyle, le chef suprême. Il refuse et est tué dans une guerre contre Bryaxas qui emmène les captifs séparément. Rhodante fait naufrage et est vendue comme esclave au père de ce Cratandre, qui est l'ami de Dosiclès. Le père de Cratandre songe à racheter les deux amis que Bryaxas veut immoler. Le bûcher est monté pour cette immolation, mais la pluie l'éteint. Les captifs sont délivrés et Dosiclès retrouve sa chère Rhodante, mais Dosiclès inspire de l'amour à Myrille soeur de Cratandre, laquelle empoisonne Rhodante. Dosiclès trouve à la chasse un contrepoison - l'amante est sauvée et ils sont heureux.

Si Eustathius imite Achilles Tatios, celui-ci, Théodore, s'inspire, à toute évidence, d'Héliodore, et là où il l'abandonne c'est pour se modeler sur Eustathius, son prédécesseur immédiat.

Au reste Théodore servit de modèle lui-même à Nicetas Eugenianus (cf. Chauvin, p.198) dans "Les Amours de Drosille et de Chariclès" : errances, naufrage, pirates, séparation des amants, mariage final, rien n'y manque.

Constantin Manassès - Du roman de Constantin Manassès, "les Amours d'Aristandre et de Callithée" - - XIIème siècle (cf. Chauvin - p.196 - et Rohde, p.567), il n'y a que 612 vers conservés, qui suffisent à nous montrer qu'il n'a rien innové.

Le roman byzantin a grand besoin d'être renouvelé. Il le sera, et, chose étrange, par l'influence française, après la fondation des principautés franques de Syrie (cf. A.Hatem - Les poèmes épiques des croisades. Paris, Gauthner

1932, thèse) et de l'Empire latin de Constantinople après 1204. Il y a là un jeu subtil d'influences, surtout par voie orale, difficile à discerner. Il est certain que les Français, curieux de nature et souvent désoeuvrés, dans les longues veillées du Krak des chevaliers et d'ailleurs, dans les commanderies du Temple ou dans les châteaux de Chypre, Rhodes, Constantinople, ou de Morée (chers à notre Barrès), ont causé, se sont laissés conter ou lire des romans et des histoires par ces maitres conteurs que sont les arebes et par ces éloquents grecs. Nous avons le livre d'Aimon de Varenne qui dit, en 1188, avoir reçu le thème de son roman de Florimont à Philippopoli (cf. G.Paris - 5I).

De leur côté ils ont fait part de ce qui se disait, "fablait", et chantait chez nous. Ces échanges intellectuels ne sont pas moins importants que ces échanges de marchés auxquels nous devons des plantes, des légumes, des épices jusqu'alors inconnus. Ces échanges ont pu s'exercer de l'Orient à l'Occident pour la première moitié du XIIème siècle donc dans le cas de Flore et Blanchefleur (qu'on conte jusqu'au XVIIIème siècle cf. Jacoulet - "Comment le XVIIIème siècle lisait les romans de chevalerie", 1932) et d'Aucassin et Nicolete, histoire d'amours traversées à cadre oriental et exotiqué, à enlèvements par des pirates évidemment. Nicolete est l'objet d'une reconnaissance comme Chloé ou Chariclée. Elle se déguise en jongleuse comme celle-ci en pauvresse. Tharsia, fille du prince Apollonius de Tyr, révèle par un chant sa destinée à son père qui est à fond de cale comme Nicolete à Aucassin. Mais c'est encore moins dans le détail que dans la conduite de l'action que l'influence du roman grec est marquée, qu'elle se soit exercée par des traductions latines avant les croisades, ou par contact direct pendant la première moitié du XIIème siècle.

Mais prenez y garde, l'influence inverse s'est non moins exercée (quelle belle thèse à écrire pour un byzantiniste qui serait aussi un bon francisant), et je vous en fournis la preuve immédiate.

Belthandros et Chrysantza - Arrêtons-nous un instant à Belthandros et Chrysantza. Thodophilos, roi des Romains, a deux fils, Philarmos et Belthandros. Le plus jeune, écarté du pouvoir par son père, charche aventure au dehors. En Asie Mineure il rencontre un château de "Sardoine" à porte de diamant dont l'inscription lui montre qu'il est devant "l'Erotokastron", où il voit des oiseaux merveilleux dont les yeux jettent du feu. Une autre inscription lui révèle qu'il est destiné à Chrysantza, fille du roi d'Antioche. Eros le nomme roi de l'Amour et, de quarante jeunes filles, lui fait choisir la plus belle. Cependant Belthandros s'en-

fuit pour aller à la poursuite de Chrysantza. Il arrive à Antioche où il se fait vassal du Roi dans la fille duquel, Chrysantza, il reconnait la jeune fille à laquelle il a donné le prix de beauté. Elle lui accorde un rendez-vous nocturne dans le parc, mais il est découvert et arrêté par les veilleurs. Phädrokaza, demoiselle d'honneur de la fille du Roi, prend la faute sur elle, et il est pardonné s'il consent à l'épouser. Ce pseudo mariage lui permet de fréquenter sa bien-aimée, puis il l'enlève. Phädrokaza se noie dans un fleuve. Belthandros et Chrysantza arrivent sur la mer, et sont recueillis par un navire du Roi des Romains qui fait chercher son fils cadet, l'ainé étant mort. Ils arrivent à Byzance où le patriarche les marie.

Les éléments français apparaissent au premier examen : le castel d'amour. Les oiseaux de la Cour du Dieu d'Amour. La vassalité (du jeune prince envers le Roi d'Antioche), l'onomastique : Belthandros (Bertrand) Philarmos (Willelm), Rodophilos (Rodolphe), la suivante : Brangien - la chasse au faucon - autant d'éléments 'francs".

L'influence française est la même dans Lybistros et Rodamne - on y trouve exprimée, par exemple, l'idée que la bien-aimée se conquiert par la bravoure et la constance. On y rencontre aussi un palais enchanté. Le ton est courtois. Voici d'autres attestations du mélange de la culture française et de la culture gréco-orientale : le "service"d'amour - les liens féodaux, etc.

Notre "Giron le courtois" est imité dans "Le vieux chevalier" qui est un vrai chevalier de la Table Ronde et appartient à la cour d'Arthur. (cf. Krumbacker - p. 866-867).

Kallimachos et Chrysorrhoé - Ces mêmes influences se marquent dans Kallimachos et Chrysorrhoé (vers le XIIIème siècle, en 2607 vers, sans rime.

Un roi a trois fils, Nikoklès, Xanthippos, et Kallimachos, tous trois remarquables par leur beauté et leur capacité. Hésitant entre eux, le père désigne pour successeur celui qui se distinguera par une action d'éclat. Ils se mettent donc à l'aventure et parviennent à l'antre d'un dragon.

Kallimachos y pénètre, malgré les exhortations de ses frères, franchit la muraille, traverse un parc magnifique et des salles vides d'habitants, mais garnies de tables chargées de mets, et parvient enfin dans une chambre magnifique où il trouve une jeune fille pendue par les cheveux. Eclairs et tonnerre annoncent l'arrivée du dragon qui, à son accoutumée, vient tourmenter la jeune fille et lui apporter du pain et de l'eau tandis que lui absorbe un copieux repas et s'endort.

Kallimachos en profite pour lui couper la tête et délivrer la jeune fille qui lui raconte son histoire. Elle appartient à une famille royale. Le dragon après avoir tué ses parents l'a enlevée, mais elle a supporté toutes les tortures plutôt que de lui céder. Elle est moins farouche envers son libérateur avec qui elle coule des jours d'amour et de joie. Ils ne sont cependant pas de longue durée, car un jeune prince vient à passer par le château, aperçoit Chrysorrhoé et rêve de le prendre d'assaut. Mais ses généraux ne se sentent pas en force. Il retourne en son pays et y devient malade d'amour. Une sorcière lui promet le guérison et lui remet une pomme d'or avec une inscription magique, qui, placée sur la poitrine, fait mourir, et, placée sous le nez fait ressusciter.

Après avoir attiré Kallimachos par ruse, il se sert de la pomme pour le faire mourir et il enlève Chrysorrhoé. Avertis par un songe les frères ainés de Kallimachos volent à son secours, et lui mettent sous le nez la pomme magique restée sur sa poitrine, le ressuscitent. Il apprend le sort de Chrysorrhoé, s'engage comme jardinier dans le palais où elle est enfermée. Les amants se retrouvent, ils sont découverts et traduits en jugement. La jeune fille se disculpe, le faux jardinier révèle son origine. Le roi reconnait ses torts et les renvoie à leurs royales demeures.

Le plus curieux est que notre Flore et Blanchefleur dont je vous ai dit les sources grecques probables est imitée à Byzance dans Phlorios et Platziaphora (XIVème siècle), imitation libre sans doute par un français hellénisé. (cf. Krumbacher - p.867-868). De même "Imberios et Margarona" (cf. Krumbacher - p.868-869) est adapté de "Pierre de Provence et la belle Maguelonne.

La littérature romanesque byzantine est donc influencée par le roman français dans l'Empire latin de Constantinople (cF; Krumbacher, p.854) : "Que les Byzantins dans le bas Moyen-Age se soient appropriés quelques sujets romanesques de l'occident, cela n'est pas douteux".

Plus difficile à résoudre est la question inverse, savoir dans quelle mesure les récits du Moyen-Age occidental remontent à des sources grecques de la basse grecité ou de Byzance : tel cet empereur Constantin dont J. Bédier a donné une adaptation dans l'illustration (Numéro de Noël 1932).

Pour nous résumer sur les sources orientales et byzantines de nos romans courtois (cf. W.Suchier - Introduction à son édition d'Aucassin et Nicolete - p. XXIV - XXXIII), nous y découvrons un élément commun. Dans tous ces romans la pensée fondamentale est de présenter un couple d'amants (fiancés ou époux qui s'aiment) et de leur faire subir à

l'étranger mainte aventure, de les séparer et de les faire se retrouver heureusement à la fin. Notons que :

1°- La jeune fille ou jeune femme dépasse le plus souvent le jeune homme en force et en habileté dans cette conquête du bonheur (cf. Les Ephésiaques, trad. Dalmeyda).

2°- Il s'agit de gens jeunes et très beaux.

3°- En général les parents sont hostiles au mariage par suite de l'inégalité des conditions.

4°- La jeune fille finit toujours par être enfermée et séparée de son amant, du fait des parents ou des circonstances.

5°- Tempête - Pirates - Enlèvement (Apollonius de Tyr - Ethiopiques d'Héliodore - Longus).

6°- Ils échouent, l'un ou l'autre, ou tous les deux, dans un pays fabuleux.

7°- La jeune fille, ou la jeune femme est convoitée par un chef puissant.

8°- Mort des parents, accession au trône.

9° - ou reconnaissance.

10°- Mariage ou réunion.

Ces définitions valent pour "Aucassin et Nicolete", mais aussi pour "Flore et Blanchefleur" et pour Apollonius de Tyr. Ici aucun doute n'est possible, car il s'agit bien d'un roman grec parvenu jusqu'à nous par un intermédiaire latin seul conservé (cf. l'édition A. Riese, Leipzig, Teubner) et ceci nous conduit à étudier maintenant le Roman latin où d'ailleurs il entre tant d'éléments grecs, de même que dans les autres genres littéraires.

3ème LECON

L'ORIGINE DU ROMAN (suite)

LE ROMAN LATIN

Il faut se garder de prendre le mot "roman" en un sens aussi strict et technique que nous l'avons fait jusqu'à présent, car alors il faudrait un chapitre aussi bref que celui de Théodore de Banville en son "petit traité de Poésie française (Paris - Charpentier - 1899) - (p.62 : "Licences poètiques : il n'y en a pas".)

Les Métamorphoses, ou l'âne d'or d'Apulée m'apparaissent en effet comme un recueil d'histoires, une sorte de roman à tiroirs ou de "Rahmen erzählung" (du type des "Mille et une Nuits"), et le Satiricon de Pétrone comme un tableau de moeurs, de mauvaises moeurs surtout.

Mais plus que chez ces professionnels notre Moyen-Age français, dont la connaissance de la latinité est fort étendue, a été chercher ses modèles de romans d'amour et l'expression des sentiments amoureux essentiels au roman chez deux poètes de l'âge classique, Virgile et Ovide.

Pour Virgile on devine que c'est le livre IV des Amours de Didon et d'Enée qu'ils ont feuilleté d'une main nocturne et journelle comme dit du Bellay, l'admirable livre tout brûlant de passion, se terminant par le sacrifice volontaire de Didon qui, sur le bûcher, se frappe avec l'épée d'Enée. Virgile s'y inspire du 3ème livre des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes (traduction française par la Ville de Mirmont). Nous retrouverons ce livre IV tout vif dans l'Eneas anonyme du milieu du XIIème siècle, qui en est une adaptation avec de curieuses adjonctions toutefois, constituant d'ailleurs une nouvelle imitation. Le premier maître du XIIème siècle c'est Virgile, le second c'est Ovide (cf. Edm. Faral, Recherches sur les Sources latines des Contes et Romans Courtois du Moyen-Age, Paris, Champion 1913, in-8, chap. I Ovide et quelques romans français du XIIème siècle p.p. 3 -167.

D'Ovide on lit les Héroïles qu'a traduites notre romancier Marcel Prévost pour la collection Budé (1928) -, et où il y a une lettre de Didon à Enée. Les Métamorphoses (cf. l'édition Lafaye à l'association G.Budé - 1928) auxquelles chrétien de Troyes par exemple empruntera la Philomena

de sa jeunesse, un anonyme l'histoire de Pyrame et Thisbé (cf. éd. C. de Boer - Champion 1921 - in-12); qui sera encore en 1619, le sujet d'une tragédie de Théophile où figurent ces vers tristement connus :

"Le voilà ce poignard qui du sang de son maitre
S'est souillé lâchement, il en rougit le traitre."

Vous savez les amours contrariées de ces deux jeunes gens, thème de roman grec à part sa fin tragique : Thisbé attend son amant sous un mûrier blanc quand elle voit accourir une lionne à la gueule ensanglantée; elle s'enfuit, abandonnant son voile que triture la bête furieuse. Pyrame le Babylonien, retrouvant ces lambeaux sanglants croit son amante morte et se frappe de son épée, dont Thisbé survenant trop tard et désespérée se traverse la poitrine à son tour. C'est depuis lors que le mûrier blanc ne produisit plus que des fruits rouges (sur notre conte de Pyramas et Thisbé voir Faral, op. c cit. (opuscitatum, oeuvre citée), p.p.409-410).

C'est aussi aux Métamorphoses d'Ovide (III-339 et ss.) que Guillaume de Lorris a emprunté le ravissant récit de la mort de Narcisse. Vous retrouverez l'adaptation en vers que j'en ai faite dans mon cours sur le Roman de Rose (1).

A ce touchant récit ne se limite pas la dette de Guillaume de Lorris, mais il a, comme ses prédécesseurs du XIIème siècle, abondamment exploité deux autres oeuvres d'Ovide, le poète galant de Rome (voir le livre d'Emile Ripert, Ovide, Paris, Colin 1921) : l'art d'Aimer (ed. Bornecque - association G.Budé - 1924) qui lui a donné l'idée du Roman

"Où l'art d'amour est tout enclose"

avec ses préceptes, tandis que les "Remedia Amoris"du même Ovide tentaient de donner les remèdes du scepticisme au terrible mal.

(Il y a une thèse américaine de Foster Guyer sur l'influence d'Ovide ("the influence of Ovid on Chrestien de Troyes". Romanie Review, 1921).

Mais comme l'esprit est différent. A l'égard de l'amour Ovide est un sceptique, et le moyen-age est croyant. Sa foi profonde avec ses ardeurs brûlantes il les transporte dans l'amour. L'amour divin profite à l'amour humain et la tendresse pour la vierge à la tendresse pour la fiancée ou pour la bien-aimée. Elève d'Ovide, Guillaume de Lorris a

---

(1) Ce cours a été publié au "Centre de Documentation Universitaire et fait partie du programme de la question : Littérature romanesque au XIIè et au XIIIè siècles.

perfectionné la leçon de son maitre. Mais nous aurons trop souvent à y revenir pour nous y attarder à présent, et il faut bien aborder les deux oeuvres capitales du roman latin proprement dit : les Métamorphoses d'Apulée et le Satiricon de Pétrone.

Apulée - Bibliographie - Paul Monceaux, "Apulée - Roman et Magie, Paris - Quantin.

P. Vallette, Introduction à son édition de l'Apologie (association Guillaume Budé - 1924).

Apulée, "l'Ane d'Or", traduction Henri Clouard, Paris - Garnier, 1932. (en attendant la traduction que prépare Paul Vallette pour l'association Guillaume Budé).

G. Finzi, Essais de littérature italienne, traduction par Mme Thierard-Baudrillart -Paris- Perrin, 1924. (chapitre I : "L'âne dans la légende et dans la littérature" p. 1-47).

Commençons par les Métamorphoses, imitées, quant au thème essentiel de Lucius, ou l'Ane d'or, de Lucien de Samosate, ce rhéteur et avocat du IIème siècle après J.-C. (cf. A et M. Croiset - Manuel d'histoire de la littérature grecque - Paris, Fontemoing, s-d-, p.761-769). Au reste il est possible, ainsi que le suggère mon collègue Paul Vallette, dans l'introduction à son édition de l'Apologie et des Florides. (association G.Budé - 1924 - p. VII), qu'il soit l'auteur de cet original grec attribué à Lucien. Ils sont exactement contemporains, tous deux du IIème siècle vers 125, mais l'un Syrien, l'autre Africain de Madaura (région de Constantine).

On connait par les beaux travaux de Gsell et de Monceaux l'importance de l'Afrique du Nord dans la littérature latine.

Elevé à Carthage il alla ensuite à Athènes où il embrassa le platonisme, ou plutôt le néo-platonisme, qui le poussa vers les mystères tout imprégnés déjà, non seulement de la doctrine d'Eleusis mais de celle des Egyptiens, des cultes d'Isis et D'osiris, et des cultes asiatiques de Mithra. Les Métamorphoses se terminent sur de curieuses scènes d'initiation aux mystères d'Isis et d'Osiris.

Il fut accusé de pratiquer la magie, d'où son "Apologie". Il s'établit d'abord à Rome puis à Carthage, comrhéteur, orateur, conférencier et philosophe. Sérieux et frivole, dévot et libertin, épris de vérité mais assez charlatan, désireux d'instruire mais préférant éblouir, c'est un

personnage assez déconcertant. Ces mêmes disparates caractérisent les Métamorphoses et l'Asinus aureus (c'est-à-dire le Précieux Ane), dont le titre s'explique parce que le héros Lucius qui est censé raconter lui-même ses aventures, y est par effet de magie transformé en âne, ce qui lui permet, avant de retrouver sa forme humaine en mangeant des roses, de passer par bien des milieux et d'y recueillir bien des horions, bien des expériences et bien des histoires.

Lucius est devenu l'amant de Fotis, la servante de Pamphile, femme de Milon. Grâce à la complicité de Fotis, il surprend la maitresse dans ses opérations magiques qu'il s'empressera d'imiter (cf. l'édition H.Clouard p.99-101):

"Tout d'abord Pamphile se déshabille, puis elle ouvre un coffre, en tire plusieurs boites à fards, découvre l'une d'elle et, y ayant pris un onguent, elle en frotte la paume de ses mains et s'en oint tout le corps de la plante des pieds à la pointe des cheveux. Après un long colloque inintelligible avec sa lanterne, elle imprime à son corps une légère secousse - le corps prend un souple mouvement d'ondulation, un duvet tendre apparait qui devient de fortes plumes, le nez se courbe en durcissant, les ongles épaississent en devenant crochus. Voilà Pamphile hibou. Le hibou émet un murmure plaintif, essaie à fleur de terre ses forces, et bientôt s'élevant et prenant son vol, gagne l'espace libre à tire d'aile".

Lucius supplie Fotis de lui donner de cet onguent merveilleux, à quoi elle finit par consentir :

"Sur ces mots elle entre en tremblant dans la chambre et tire une boite du coffre. Je me saisis de ce trésor magique. J'envoie promener mes vêtements, je plonge des mains avides dans la boite et, les couvrant de pommade, je m'en enduis tout le corps. Ensuite je fais de mes deux bras des mouvements alternés, cherchant à imiter ceux de l'oiseau, mais pas de duvet, pas de plumes. En revanche mes poils se durcissent en crins, ma peau qui était douce devient du cuir; au bout de mes pieds, à mes mains, plus de doigts, et à leur place des sabots. Au bas de l'échine me pousse une grande queue. Déjà mon visage est monstrueux, ma bouche n'en finit plus, mes narines baillent, mes lèvres pendent. En même temps mes oreilles se hérissent démesurément ..... "c'en est fait de moi, malheureuse, s'écrie Fotis ... j'ai confondu deux boites qui se ressemblaient. Mais malheureusement on revient de cet état assez aisément. Tu n'auras qu'à mâcher des roses et aussitôt tu ne seras plus un âne, tu seras redevenu Lucius".

En effet, ce n'est qu'après avoir mangé la couronne de roses du prêtre vers la fin du roman qu'il reprend forme humaine. La scène est plaisante.

"Mais le prêtre... avait été averti pendant la nuit par l'oracle; frappé de voir tout se conformer aux avertissements du ciel, tout à coup il s'afrêta, puis tendit la main, et à ma bouche même tendit la couronne. Alors moi, tout tremblant, le coeur battant à coups précipités, je la saisis d'une bouche gloutonne, cette couronne qui resplendissait de ses roses riantes, et avidement, je la dévorai. Je ne fus pas déçu... A l'instant même tombe mon ignoble apparence bestiale. D'abord c'est le poil rugueux qui se résorbe, puis le cuir épais s'amincit, le ventre gonflé s'aplanit; les sabots s'affinent en doigts; mes mains cessent d'être des pieds, elles se lèvent... mon cou se réduit, visage et tête s'arrondissent; les oreilles énormes reprennent leur petitesse d'antan... et le pire tourment que j'ai subi, ma queue, disparait à jamais... Un religieux du cortège s'empressa de donner sa tunique pour me couvrir."

On a prétendu que les Métamorphoses et l'Onos remontent à une source commune, oeuvre d'un hypothétique Lucius de Patras, ou qu'Apulée avait fait en grec un résumé de son oeuvre latine, ou qu'il avait copié et imité une oeuvre de Lucien dont l'Onos conservé ne serait qu'un résumé.

Quoiqu'il en soit, la richesse d'imagination, le mélange de réalisme et de merveilleux, le pittoresque et la souplesse du style, expliquent assez la fortune de l'ouvrage et qu'on l'ait qualifié d'Aureus (doré) (cf. les mots dorés de Caton, qui eurent tant de fortune au Moyen-Age). Pour nous il nous intéresse surtout par le conte de Psyché imité par La Fontaine, Corneille et Molière et qu'on retrouve, avec des rôles intervertis, dans Partenopeu de Blois l'une des oeuvres les plus attrayantes du XIIème siècle.

Vous connaissez la belle légende d'inspiration néo-platonicienne (ce n'est pas la première fois que nous rencontrons cette influence décisive aussi dans la formation de la philosophie médiévale) qui n'est autre, au fond, que celle de l'âme-papillon, qui, après bien des oeuvres remonte à son Dieu pour s'unir à lui jamais (Le papillon sorti de la Chrysalide, est le symbole naturel de l'âme se séparant du corps. Lequel des deux a précédé l'autre, du conte ou de la philosophie, il est probable que c'est le conte et que celle-ci est simplement surajoutée.

Chez Apulée, le conte de Psyché, narré par la vieille à la jeune fiancée enlevée par les brigands, est entendu par l'âne Lucius également volé par eux. Il commence au livre IV de l'édition Clouard, jusqu'au livre VI (p.219).

"Il y avait une fois dans un pays un roi et une reine" (Erant in quadam civitate rex et regina). (Voyez comme la forme des contes s'est perpétuée des nourrices antiques jusqu'aux nôtres).

Ils avaient trois filles très belles mais la plus jeune était d'une beauté à rendre jalouse la déesse elle-même. C'était une nouvelle Vénus mais une Vénus virginale (ce détail, qui rappelle nos cultes celtiques de la Vierge-mère, n'est pas indifférent). La déesse ordonne à son fils de se faire aimer de Psyché (tel était le nom de la jeune fille). Désolé de ne pas voir sa fille recherchée et mariée malgré sa beauté, le père obéissant à un oracle, lui prépare un hymen funèbre sur un rocher solitaire, abandonnée avec un horrible dragon : (p.I5I).

"Psyché tremblait de peur et pleurait au sommet de la montage lorsque le souffle suave du zéphir, qui fait vibrer les airs, souleva des deux côtés sa tunique en en gonflant les plis; et la jeune fille, soulevée avec douceur par une lente brise, glisse insensiblement jusqu'à un vallon profond, pour aller reposer enfin, sur un gazon fleuri."

Le vert tapis s'étend à l'ombre d'une forêt dans laquelle s'élève un palais enchanté, celui du Dieu d'Amour, que nous décrirons aussi les poèmes latins du XIIème siècle, source du "Roman de la Rose" (voir mon cours. "Centre de Documentation Universitaire - fascicule I).

Des voix obéissent au commandement de Psyché et d'invisibles ombres préparent le bain, le repas et la couche nuptiale où un époux invisible aussi viendra la rejoindre. En vain l'exhorte-t-il à jouir, non du jour mais de la nuit qui passe, et à se méfier de l'Infortune et de la méchanceté de ses soeurs. Mais l'imprudente n'a de cesse qu'elle ne les ait revues. L'époux cède (telle est leur faiblesse). Il lui renouvelle sa recommandation de ne pas écouter leurs conseils, et de ne pas chercher à voir le visage de celui qu'elle aime (Dans le chevalier au cygne c'est le nom qu'il ne faut pas demander). Sur l'ordre du Dieu, transportées à leur tour du rocher par le zéphyre, elles crèvent de jalousie de voir leur soeur si heureuse et si riche. Voici bientôt Psyché enceinte, enceinte d'un Dieu et une fois encore elle redemande à voir ses soeurs, à qui elle l'avoue, mais qui lui persuadent que c'est des oeuvres d'un monstre. Cette fois, restée seule, elle veut, Eve éternelle (et où serions nous sans la curiosité divine d'Eve ?) arracher enfin à la nuit son secret (p.I79).

"Elle apporte la lampe, elle saisit le poignard.. Mais dès que la lumière approchée a révélé les secrets du lit, elle voit de tous les monstres le plus aimable et le plus doux, Cupidon en personne, ce Dieu splendide, splendidement étendu...

A cet aspect la lampe elle-même fait pétiller sa flamme et donne un nouvel éclat au poignard sacrilège ....

Elle voit l'éclatante chevelure de cette tête dorée que l'ambroisie parfume, ce cou de lait et ces joues vermeilles encadrées de bouches gracieuses...

"Mais, tandis qu'ivre de tant de plaisir elle s'abandonne incertaine aux pensées d'un esprit blessé, la lampe ... laisse couler de son foyer une goutte d'huile brûlante sur l'épaule droite du Dieu..."

La brûlure réveille le Dieu en sursaut; il découvre aussitôt la trahison, et, sans dire un mot, s'envole loin de son épouse désolée qui va le perdre des yeux et des mains".

Psyché, abandonnée, erre parmi les champs et les bois, tandis que les deux méchantes soeurs sont précipitées du haut du rocher. Mais Cupidon, lui aussi, brûle de sa propre brûlure, au grand émoi et à la grande fureur de sa mère qui le morigène (p.189). Cérès (songez au mythe de Cérès et de Proserpine, autre mythe d'immortalité, qui fait partie des mystères d'Eleusis, et dont celui-ci participe) que Psyché invoque, puis Junon, la repossent, car elles sont toutes les deux impuissantes contre Vénus qu'elle se décide enfin à invoquer. Elle l'accueille d'un éclat de rire, et se grattant l'oreille droite, lui dit : "Enfin, tu as daigné venir saluer ta belle-mère." , et elle la fait flageller par ses suivantes, Inquiètude et Tristesse, inséparables de l'Amour. Elle-même insulte ce ventre qui doit la faire grand'mère, ce qui ne lui fait guère plaisir, étant encore à la fleur de l'âge, et elle la soumet à diverses épreuves domestiques, graines à tirer, à quoi l'aident les fourmis, flocons de laine d'or à apporter, qu'un roseau lui fournit; amphore d'eau glacée de la source du Cocyte (fleuve infernal) que l'aigle de Jupiter va lui chercher, coffret offert par Proserpine à aller chercher aux Enfers, à quoi l'aident les conseils de la Tour (nous sommes en pleine féerie). En vain a-t-elle apaisé Cerbère aux trois têtes avec de petits pains. Une fois de plus sa curiosité la perd, elle ouvre le coffret et le sommeil (le sommeil éternel) l'accable. Mais Cupidon guéri, cherchant toujours sa chère Psyché, la réveille, et elle peut apporter à Vénus le présent de Proserpine, tandis que lui va plaider sa cause auprès de Jupiter, qui, plein d'indulgence pour Cupidon, dont il a souvent été l'esclave, apaise Vénus et marie Cupidon et Psyché. C'est ainsi que Psyché devint, selon les règles, propriété de Cupidon, et il leur naquit du temps voulu une fille que nous appelons la volupté. Ici s'accroche le fameux développement de La Fontaine que vous m'en voudriez justement de ne pas vous relire (p. 470 de l'édition Clouard), p.338 de l'édition originale des <u>Amours de Psyché et de Cupidon</u>, Paris - Barbin, 1669, que je possède)

"O douce Volupté sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux,
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avec violence ....

Volupté, volupté, qui fut jadis maitresse
du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique (1)
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un coeur mélancolique (2)
Viens donc; et de ce bien, ô douce volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté.
Car trente ans ce n'est pas la peine."

Le même La Fontaine a tiré de l'âne d'or une fable milésienne (le conte du cuvier - iV -14).

Il est temps de quitter l'Ane d'or d'Apulée pour le Satiricon de Pétrone, dont mon collègue A. Ernout, a donné une savante édition à l'association Guillaume Budé en 1922.

Bibliographie.-

Thomas (Emile, Pétrone, 2e édit. Paris, Fontemoing, 1902 in-12

Collignon (Albert), Etude sur Pétrone, Paris, Hachette, 1892 in-8, thèse.

Collignon - Pétrone au Moyen-Age et dans la Littérature française, Nancy, Berger-Levrault, 1893 in-8

Pétrone en France, Paris, Fontemoing, 1905.

Pétrone et le roman grec par Heinze (Petron u der griechische Roman) dans Hermes 34 (1899) p.494-519.

Geffeken - dans Neue Jahrbücher für classisches Altertum, 27, (1911), p. 469 et ss.

cf. aussi les livres déjà cités de Chassang et de Chauvin.

---

(1) On songe à Ronsard et à sa lettre aux prédicants; voir mon Ronsard, sa vie et son oeuvre, nouvelle édit. Paris, Boivin, 1932, p.205.
(2) Quel beau vers préromantique déjà.

L'auteur de Satiricon parait bien identique à l'élégantiae arbiter de Tacite, voluptueux raffiné, proconsul en Bithynie, puis consul, conseiller des plaisirs de Néron, calomnié auprès de l'Empereur par le jaloux Tigellin, et qui s'ouvrit les veines après avoir retracé dans un récit, sous des noms de convention, les débauches du prince. Il est difficile que ce récit soit le Satiricon, oeuvre de longue haleine en prose farcie de vers. Il est d'ailleurs malaisé de comprendre la signification de l'oeuvre, qui a peut être aussi, comme l'Ane d'or, un sens caché, car le motif initial est celui de la colère de Priape envers Eucolpe qui a violé ses mystères. Pétrone a-t-il eu un modèle grec, ou a-t-il voulu parodier les romans d'amour grecs? Nouveau mystère. L'intention parodique à l'égard de la religion et des traditions littéraires établies est certaine (voyez au début une critique de la rhétorique), ce qui l'est plus encore c'est celle de nous donner un tableau de moeurs, de mauvaises moeurs surtout, dont le plus célèbre est le festin chez Trimalcion le parvenu (cf. le sommaire d'Ernout, pp. XXXVIII - XLII). On y trouve aussi des fables milésiennes, ainsi l'histoire du soldat loup-garou (LXI-II), et en partie l'histoire de la Matrone d'Ephèse, qui a fait le tour des littératures occidentales (CXI-XII).

Il y avait à Ephése une dame si vertueuse qu'ayant perdu son mari, elle ne se contenta pas de le pleurer, mais voulu se faire mourir de faim près de son caveau, à côté duquel un soldat avait été commis à la garde des corps de brigands crucifiés là. Il entend les cris de la veuve et réussit à lui faire prendre un peu de nourriture, et même à lui faire accepter des satisfactions d'un autre ordre. La surveillance s'étant relâchée le cadavre d'un supplicié pendu fut volé; le soldat gardien risque de perdre la vie, mais pour le sauver la veuve n'hésite pas à lui remettre le corps de son mari pour le mettre en croix. Jean de Salisbury dans son Polycraticus (VIII,11), Chretien de Troyes dans son Cligès et dans Ivain. La Fontaine dans ses contes s'en sont souvenus. Ainsi la substance antique se retrouve partout dans notre littérature :

"Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi-vivante et nous morts à demi."

4ème LECON

l'ORIGINE DU ROMAN (suite)

LE ROMAN LATIN AU MOYEN AGE

Bibliographie.

Ebert (Ad.) - Allgemeine geschichte der Literatur des Mittelalters traduit en français sous le titre de Histoire générale de la littérature du Moyen-Age en Occident par Aymeric et Condamin, Paris, 1883-9, 3 vol. in-8.

Ampère (J.J.)-"Histoire littéraire de la France avant Charlemagne" 3e ed. Paris, Didier, 1870, 2 vol. in-12; Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle, Paris, Hachette, 1840, un vol. in-12.

Labriolle (P.de) - Histoire de la Littérature latine chrétienne - Paris Belles-Lettres, (association G. Budé), 1920, in-8.

Cohen (Gustave)- "Préhistoire littéraire de la France" dans "Revue des cours et Conférences - 1932-33.

Manitius (Max) - Geschichte der lateinischen literatur, Munich, Beck, 1911, t.I de Justinien à Charlemagne, t.II du Xe au XIe siècle, t.III (1931) jusqu'à la fin du XIIe siècle, 3 vol. in-8 parus.

cf. la vie des Saints et leur élément romanesque sur lequel Wilmotte (M.) a insisté dans "De l'origine du roman en France - la tradition antique et les éléments chrétiens du roman, Paris, Champion 1923, in-8 et dans son "Ruodlieb" notre premier roman courtois (Romania, 1917, t. XLIV pp. 373-406) cf. Vie de St-Martin p. Sulpice Sévère (traduction Monceaux) Sidoine Apollinaire, Fortunat, etc.

Nous venons d'étudier les origines alexandrines du roman grec, le roman byzantin et le roman latin qui lui ont succèdé. Nous y avons rencontré bien des thèmes : la séparation des amants, l'enlèvement par les pirates, la fidélité conservée à travers toute épreuve, l'éloge de l'amour platonique, l'influence néo-platonicienne que nous retrouvons soit dans le roman idyllique de la deuxième moitié du XIIème siè-

cle et de la première moitié du XIIIe siècle (Flore et Blanchefleur - Aucassin et Nicolete) soit dans notre roman courtois. Nous avons pu d'autre part rattacher à l'Enéide, l'Enéas, à Ovide, Pyrame et Thisbé, Philomena, le conte de Narcisse, à Apulée, le délicieux conte de Psyché et Partenopeu de Blois, à Pétrone le conte de la Matrone d'Ephèse qui se retrouve dans diverses oeuvres.

Une fois de plus nous sommes amenés à constater que le trésor de la littérature antique s'est conservé à travers le Moyen-Age, même les oeuvres grecques qui, si elles n'étaient pas lues dans l'original, (Graecum est, non legitur, c'est du grec, cela ne comprend pas, dit une glose d'un vieux manuscrit) l'étaient au moins souvent en traduction. Nous l'allons vérifier dans quelques instants pour Apollonius de Tyr. C'est parce que le latin n'a pas cessé d'être la langue de l'Eglise et de ses écoles (car toutes les Ecoles au fond sont d'Eglise) que les oeuvres latines n'ont cessé d'être lues et étudiées par les clercs comme la source de tout savoir et de toute beauté, seules dignes d'être scrutées, commentées et imitées. Avant de l'être en langue vulgaire (c'est-à-dire pour nous en roman ou vieux français) elles l'ont été en latin.

D'où la nécessité, dont on ne s'est avisé systématiquement qu'à une époque toute récente, d'étudier la partie la moins connue mais non la moins importante de la littérature médiévale, la Littérature latine du Moyen-Age dont l'admirable mais touffu manuel allemand de Manitius (Geschichte der lateinischen Literatur) nous donne en 3 volumes in-8 le tableau jusqu'à la fin du XIIème siècle. Le récent manuel anglais de Wright and Sinclair "History of later latin literature, Londres, Routledge, 1931, in-8, le même plus avant, mais est beaucoup plus incomplet et moins utile. En français nous n'avons comme étude d'ensemble, que celle de Picavet dans le volume Lettres de l'Histoire de la Nation française de Gabriel Hanotaux, dû à Bédier, Jeanroy et Picavet, et mon propre exposé, trop bref, dans le tome IX (Moyen-Age) de l'histoire Universelle de Glotz (Paris, Presses Universitaires, 1933). Le mouvement intellectuel, moral et littéraire au Moyen-Age.

Mon maitre Bédier me disait un jour : "Faral et vous serez ceux qui explorerez ce domaine que nous avons trop négligé : la littérature latine du Moyen-Age". Vous savez qu'en effet mon camarade Faral l'enseigne du Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes y a consacré de nombreux et savant travaux. Quant à moi, dans aucun des cours que j'ai faits devant vous je n'ai négligé de vous en parler. Avec treize de vos anciens candidats à l'agrégation des Lettres - de 1924, j'ai même édité à l'association Guillaume Budé, en deux volumes le Corpus de la Comédie latine en France dansla seconde moitié du XIIème siècle, Paris, Les belles Lettres,

1931. Cependant je voudrais faire ici une remarque de méthode importante. Si persuadé que je sois de l'importance de la littérature latine au Moyen-Age et de la possibilité d'y trouver les sources de nos oeuvres françaises ou l'intermédiaire entre celles-ci et les oeuvres latines classiques, je ne pose pas moins avec rigueur ces règles :

1°- De ce qu'une oeuvre soit en latin, elle n'est pas nécessairement antérieure à l'oeuvre française de sujet analogue ou identique et elle n'est est pas nécessairement la source.

2°- Inversement il se peut qu'une oeuvre néo-latine médiévale, même fort ancienne, s'inspire d'une oeuvre française disparue, appartenant par exemple à la littérature orale (contes épopée) dont elle est alors simplement le témoin, qui a pu d'ailleurs sous cette forme nouvelle agir à son tour sur la littérature écrite ultérieure.

Ainsi en est-il, ne vous l'ai-je pas démontré ? de Mobasis Captivi (2ème quart du IXème siècle) et de l'Ysengrimus (vers 1152), dans le cas du Roman de Renart (1) et du fragment de La Haye, dans le cas de la Chanson de Guillaume d'Orange (cf. l'article de Ch. Samaran dans le Romania, 1932).

J'ai retrouvé dans la Fecunda Ratis d'Egbert de Liège (fin du IXème siècle) la plus ancienne version du "Petit Chaperon rouge", qu'il n'a certes pas inventé.

Une autre difficulté résulte du fait que le latin étant la langue savante de toute l'Europe occidentale et catholique, de l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de la Vistule, des bords de la Clyde à ceux du Pô, il n'est pas souvent facile, surtout quand il s'agit d'une oeuvre anonyme de savoir de quel pays, de quelle école, de quel atelier elle est issue.

La restitution que j'ai faite à la région de la Loire et aux Ecoles de Fleury-s-Loire, et d'Orléans, des "comédies" (les guillemets sont de prudence, car les parties narratives y sont de nombreuses) de Guillaume de Blois, Vital de Blois, Mathieu de Vendôme, dont les noms sont typiques, et de leurs imitateurs, est en somme une tentative isolée.

Cependant il y a là partout un effort de désintégration et d'identification à tenter par tous les moyens de

---

(1) Voir mon cours sur le "Roman de Renart" publié au Centre de Documentation Universitaire -1933 - in-4.

la critique interne et externe, et notamment par la coloration particulière que le substrat linguistique indigène donne au latin (Gallicismes-Germanismes -Anglicismes).

Nous avons pu rattacher l'Ecbasis captivi (ou "l'évasion du veau") où s'étale déjà l'immortel conflit du renard et du loup; à la Lorraine du Xème siècle et au monastère de St-Ebre près de Toul. Il y a quelque dix ans a surgi la querelle du "Waltharius", ce poème épique que Maurice Wilmotte (qui, je me plais à le rappeler, fit comme réfugié belge un cours en Sorbonne en 1917-18 sur le roman au XIIème siècle) réclame pour la France, tandis que les pays germaniques continuent à l'attribuer au moine Ekkehard de St-Gall. Cf. J.W. Beck, Ekkehard's Waltherius, Groningen, 1908 et Chant de Walther traduit p. Norden, 1900. Ce même savant belge réclame pour la France aussi le Ruodlies que dans son article de la Romania de 1917 - t. XLIV - pp. 373-406, il appelle notre premier roman courtois, proposition à laquelle il est difficile de souscrire, car il faut réclamer la priorité pour Apollonius de Tyr, dont nous allons parler tout à l'heure, et la démonstration n'est pas celle qui emporte absolument la conviction.

Il y a néanmoins un grand nombre de rapprochements à faire, et il convient de signaler ici ce manuscrit de Tegerusée, en latin, où M.Wilmotte ne voit, comme pour le Waltharius qu'un remaniement par un Allemand écrivant en latin, au début du XIIème siècle, ou au XIème siècle, d'un texte roman. La donnée du fragment conservé est curieuse : Un chevalier (miles) cherchant aventure, quitte sa mère et sa patrie pour se mettre au service d'un roi étranger dont il conquiert les bonnes grâces par sa vaillance. Rappelé par sa mère, il reçoit de lui deux vases scellés, l'un rempli de besants (cequi permet de dater l'oeuvre par la numismatique, de la fin du XIème siècle ou du début du XIIème siècle), l'autre est divisé en deux compartiments, dans l'un desquels il y a de l'or, et dans l'autre des anneaux, bracelets, boucles d'oreilles, un pendantif avec des pierres multicolores. Les vases sont d'un aspect si vulgaire que ce n'est que devant sa mère émerveillée qu'il les ouvre et se rend compte de leur valeur. Dans son voyage il a commis mainte faute en ne suivant pas les trois conseils du Roi : 1°- éviter certains compagnonnages; 2°- prendre la voie droite, 3°- ne pas accepter l'hospitalité d'un vieillard marié à une jeune femme. Rendu aux siens, le "miles" aspire aux joies conjugales. Son inexpérience l'égare encore dans son choix et le conduit à prendre une fiancée dont l'infidélité lui devient bientôt évidente. Il reprend sa parole, et on entrevoit pour lui une union mieux assortie, dont sa mère a eu la révélation en songe.

Dans un autre écrit "de l'origine du roman en France". "La tradition antique et les éléments chrétiens du roman" , Paris, Champion, 1923, in-8, Maurice Wilmotte a insisté sur les éléments romanesques contenus dans les vies de saints dont la mondanité a souvent précédé la sainteté (Songez à St-Augustin et à ses Confessions, aux Actes de Paul et de Thécla dont a parlé Renan(" Feuilles détachées", p.205) ou le Pasteur d'Hermas") Fréquentes sont, comme dans les romans grecs, la description de "lupanars", où une Ste Agnès par exemple est entrainée et où une Thaïs a sa vie coutumière. La vie de St-Martin par Sulpice Sévère (traduction récente de Monceaux) n'est pas plus exempte d'éléments romanesques que celle de Ste-Radegonde par St-Fortunat (VIème siècle).

Mais voici des exemples qui ne sont pas dans Wilmotte et qui nous intéressent particulièrement :

la légende de St-Eustache telle qu'on la trouve dans les Acta Sanctorum des Bollandistes de Bruxelles, en cours de publication par ordre de dates des fêtes dans l'année depuis le XVIIème siècle.

On lit dans l'ancienne version du VIIIème ou IXè siècle ceci : Deux époux ont deux enfants, Placidas et Théosbita, noms grecs; les parents, pour l'amour du Christ, renoncent à leurs honneurs et à leurs biens pour errer dans le vaste monde. Arrivés au bord d'un lac ils se confient à un pêcheur; mais celui-ci, gardant près de lui la femme, fait monter le père et les deux enfants et les pousse loin du rivage. Le courant les entraine. Ils abordent. Poursuivant leur route, ils se heurtent à un fleuve. Le père passe d'abord un de ses enfants, le second est pris par un loup. Or, tandis que le père se précipite sur le loup, un lion lui ravit l'autre. Des bergers sauvent les deux enfants et les élèvent. Le père se réfugie dans un village où lui-même devient garde-messier (gardien des moissons). La femme demeure chez le pêcheur, avec lequel elle refuse tout rapport, mais qui en mourant, la constitue son héritière. Une guerre provoque la joyeuse réunion de cette famille dispersée. Réalité, ou plus probablement fiction, cette histoire est, avec de légères transpositions de noms, celle de Guillaume d'Angleterre, que, dans sa jeunesse, conta Chrétien de Troyes (1) On la retrouve dans la Vie de St-Eustache, poème français du XIIIème siècle édité par H. Pétersen, Paris, Champion, 1928, in-12, et dans la Vie de St-Eustache, version en prose française du XIIIème siècle id. par Jean Murray, ibid. 1929, in-12, tous

---

(1) Je persiste à le croire malgré la démonstration contraire peu convaincante de Tanquerey (Romania - 1931).

deux dans : Collection des classiques français du Moyen-Age de Mario Roques. Et la légende de Théophile, que nous allons étudier dans un autre cours, qu'est-ce donc sinon une légende hagiographique. (2) Me permettriez vous de vous rappeler aussi notre admirable St-Alexis du XIème siècle, écrit en quatrains décasyllabiques, et qui a séduit de nos jours Henri Ghéon au point qu'il l'a porté sur la scène du regretté Vieux-Colombier de Copeau sous le titre de "Le pauvre sous l'escalier". Vous vous rappelez l'histoire de ce jeune Alexis si longtemps désiré et attendu par ses parents, qui se laisse marier par eux à une belle et riche héritière, et qui abandonne celle-ci le soir même des noces et s'enfuit en Orient. Il revient à Rome, mendiant, méconnaisable et se fait héberger dans une sorte de niche sous l'escalier de la maison natale. C'est là qu'il meurt et un miracle fait reconnaitre en lui le saint et l'élu. La douleur diverse, plus sobre chez le père, plus échevelée chez la mère est certainement d'allure très romanesque.

Creuse-t-on un peu plus sous ce tuf religieux on y voit sourdre les lointaines sources hindoues, la voix divine se faisant entendre à la piété d'un couple royal qui lui obéit, et ainsi qu'il s'entend dans le Dasa-Kumara tcharita, ou Aventures de dix jeunes gens - traduit par H. Fauche, dans un recueil intitulé Tétrade aux Indes ou dans la Mille et unième Nuit en Perse.

Voilà donc encore une riche matière à explorer pour de jeunes chercheurs sachant bien le latin : les éléments romanesques dans les vies de saints antérieures au XIIème siècle.

Mais nous ne pouvons plus nous attarder davantage, la matière est trop ample.

Il faudra de ce point de vue explorer aussi, bien plus qu'on ne l'a fait, les chroniques. E.Faral a démontré une fois de plus l'importance de l'Historia regum Britanniae, l'Histoire des Rois de Grande Bretagne de Geoffroy de Monmouth, un peu après 1135, et qui est en quelques sortes, selon lui l'auteur d'une vie romancée du Roi Arthur, et le véritable inventeur de ce chef légendaire de la Table Ronde qui est si cher à nos romanciers de la seconde moitié du XIIème siècle, lesquels en ont lu au moins l'histoire dans l'adaptation française de Wace le Brut en 1155. (cf. Edm. Faral. La légende arthurienne, Paris, Champion, 1929, 3 vol. parus, Griscom (A) The Historia regum Britanniae of Geoffroy de Monmouth, Londres, Longman - 1929 - in-8, et Mlle Margaret Pelan - "L'influence du Brut de Wace sur les romanciers français

(2) cf. Pleuzat (Karl)-die Theophiluslegende..(Voir le cours autographié sur le Miracle de Théophile), Introduction - Berlin, Ebering -1926. in-8.264 p.

de son temps", Paris, Droz, 1931, in-8 (thèse de Strasbourg).

L'exploration des anciennes chroniques du point de vue des thèmes romanesques, voilà encore un sujet de diplôme ou de thèse que je vous propose.

Maisici je ne veux vous signaler que des oeuvres déjà constituées et constituées en roman, et je commencerai donc par celle à laquelle j'ai fait souvent allusion, héritière d'un roman grec perdu, qui n'est conservé que sous cette forme latine : Apollonius de Tyr.

Je vous mets en garde, contre une confusion avec Apollonios de Tyane, le philosophe néo-pythagoricien du début de l'ère chrétienne, qui passait pour magicien, et Apollonius de Rhodes, l'auteur des Argonautiques, très lues aussi au Moyen-Age. Ici il s'agit d'un héros de roman.

Bibliographie : a) texte - "Erotici scriptores" , ed. Didot, p.6II et ss. mais le meilleur est "Historia Apollonii regis Tyri", rec. (recensuit) Alex.Riese, Leipzig, Teubner, 1893, I vol. in-12 (pas de traduction - en faire une serait un intéressant et utile exercice de latin).

b) études - S. Singer - Apollonius von Tyrus - Untersuchungen ueber das Fortleben des antiken Romans in Spatern Zeiten, Halle, Niemeyer, 1895, in-8.

Un érudit belge, Maurice Delbouille, professeur à l'Université de Liège, prépare une étude d'ensemble (il faut se mettre au courant non seulement de la science qui es mais de celle qui devient et sera la vérité de demain, en attendant celle d'après-demain. La science est un perpétuel devenir).

A défaut d'une traduction, qui manque encore, voici une analyse d'Apollonius de Tyr.

Antiochus, roi d'Antioche, irrité de ce que Apollonius roi de Tyr, avait découvert le commerce incestueux qu'il entretient avec sa propre fille, le persécute et veut le faire mourir. Averti à temps, Apollonius s'embarque avec ses richesses et prend la fuite. Il arrive à Tarse où il sauve les habitants de la famine. Puis il se dirige alors vers la Pentapole et fait naufrage. Recueilli par un pêcheur qui lui donne la moitié de son manteau, il trouve asile à la cour d'Archistratas, dont la fille Archistratis s'éprend de lui, à cause de sa science de la musique, et l'épouse après l'avoir pris pour maitre et avoir suivi ses leçons.

Il apprend qu'Antiochus et sa fille ont été foudroyés et que le trône lui appartient. Il s'embarque. En route Archistratis met au monde une fille, mais elle est saisie par le froid, on la croit morte, on la jette à la mer dans un cercueil, qui va échouer sur le rivage des Ephésiens. Elle est sauvée par un médecin, Césamon, et se voue à Diane. De son côté Apollonius aborde à Tarse, va trouver Stranguillion et Dionysia qui avaient été ses hôtes à son premier voyage et leur confie sa fille Tarsia, puis il fait voile pour l'Egypte. A 14 ans, la nourrice de Tarsia, en mourant lui révèle le secret de sa naissance, Dionysia, jalouse de la beauté de Tarsia, supérieure à celle de sa propre fille, veut la faire tuer, mais des pirates surviennent et la vend nt à un proxénète de Mitylène. (on songe aux Ethiopiques d'Héliodore). Elle conserve sa vertu et intéresse même le roi à son sort. Apollonius arrive à Mitylène, mais tout entier à sa douleur, il ne quitte pas son bateau. Le roi lui envoie Tarsia qui lui propose des énigmes, qu'Apollonius résout, en quoi il ressemble au sage Apollonius de Tyane. Enfin il la reconnait en entendant ses plaintes (cf. Aucassin et Nicolete). Athénagoras épouse Tharsia. Le proxénète est brûlé et ses biens confisqués. Un ange apparait en songe à Apollonius et l'engage à se rendre à Ephèse pour y retrouver Archistratis sa femme, ce qu'il fait. Retourné à Tharsis il y fait condamner Stranguillion et Dionysia, qui sont lapidés. Apilonius règne sur Antioche, Tyr et Cyrène. Il meurt heureux à 74 ans après avoir écrit ses aventures et en avoir déposé deux exemplaires, l'un à Ephèse au temple de Diane, l'autre dans sa bibliothèque. Un témoignage du poète Venantius Fortunatus entre 566 et 568 prouve que le roman était connu au VIème siècle de notre ère. Un codex (volume manuscrit) de l'Historia Apollonii regis Tyri in codice uno se rencontre en 756 au monastère de Fontanelle près Rouen et à Reichenau en 821. Godefroy de Viterbe l'insère en hexamètres dans son Panthéon en 1186 et l'anglais Gower dans la "Confessio Amantis" vers 1383 (cf. Legouis et Cazamian - Histoire de la littérature anglaise, p. 124) d'où Shakespeare tira son Periclès, prince de Tyr. Vous voyez que tout n'est pas à dédaigner dans la littérature latine du Moyen-Age.

Au XVIème siècle nous avons deux versions françaises publiées, dont l'une est due à Gilles Corroget, mais malheureusement perdues. Je vous le signale pour que vous essayiez de les retrouver par exemple dans les boites des quais, où Dupuis mit la main naguère sur le manuscrit du Paradoxe sur le Comédien de Diderot. Je viens moi-même de rencontrer l'une des deux versions en Suisse.

Si le fond du roman est certainement grec et païen, ce qui est reconnaissable à son cadre, à l'importance du culte de Diane et de la Chasteté, au thème des énigmes résolues et des pirates, il s'est tout imprégné sans doute au XIème siècle, peut être déjà au VIème, d'éléments chrétiens (Dieu "creator omnium et Auctor" p.87 de l'ed. Riese, l'Ange annonciateur. "Quendam ange-lico habitu", p. 105). Les éléments

médiévaux ne sont pas rares : le culte des arts libéraux ("Studiis artium liberalibus", p.55) le villicus (p.60 et passim), la récompense qui consiste à créer "comte" (p.II5) etc.

En tout cas je retiens Apollonius de Tyr comme une justification d'avoir débuté par le roman grec dont il est une émanation et dont il a transmis au Moyen-Age la tradition.

Mais nous n'avons pas fini d'examiner le trésor romanesque de la littérature néo-latine antérieure à 1150. Une part importante et décisive revient à l'histoire légendaire d'Alexandre, ce grand conquérant dont la figure juvénile et généreuse ne cesse d'exercer sur l'Occident le même prestige que sur l'Orient. Les sources sont le Pseudo Collisthènes -traduit du grec, l'Epitome (ou "résumé") composé sur le récit de Julius Valerius, la prétendue lettre du Roi à Aristote et à Dindimus, roi des Brahmanes.

Bibliographie - cf. P. Meyer "Alexandre le Grand dans la littérature française au Moyen-Age", Paris, 1881, 2 vol. in-12. "Historia Alexandri Magni ... de Proelus " (XIème siècle due à l'archiprêtre Leo, éd. F. Pfister, Heidelberg - Winter 1913, in-12 - ces sources sont peu ou pas exploitées par nos auteurs français. Leur principale source est un "Alexandri Magni iter ad Paradisum" (voyage d'Alexandre au Paradis), imité par le curé Lamprecht auquel Wagner emprunte les filles-fleurs de son Parsifal (cf. tome II de P.Meyer p.47) Date : première moitié du XIIème siècle.

On peut tenir que le goût du merveilleux de nos romanciers dérive en partie d'Alexandre et de son voyage aux Indes. Nous reparlerons du fragment conservé du Roman d'Alexandre et de Darès le phrygien (?) auteur de l'Historia de excidio Trojae.(histoire du siège de Troie) et de Dictys de Crète, auteur de l'Ephemeris belli trojani - (chronique de la guerre de Troie (IIème siècle), sources de notre "Roman de Troie."

Mais je voudrais appeler votre attention sur un dernier roman latin, qui peut-être n'en est pas un, ou qui, du moins est autobiographique et très près de la réalité brûlante, les "Lettres d'Héloïse et d'Abélard". Il existe une édition ancienne de ses oeuvres par V.Cousin - une meilleure par B. Geyer et une traduction française élégante par l'ancien recteur O. Gréard (Paris, Garnier, in-12 s.d.).

Elles nous intéressent ici surtout en ce qu'elles montrent dans la réalité comme dans la fiction l'importance et l'intensité de l'amour au XIIème siècle, et nous font voir un Moyen-Age singulièrement plus vivant et plus tourmenté que celui, tout hiératique et figé, qu'on nous présente habituellement.

Singulière figure que celle de cet Abélard plus connue malheureusement de vous par les qualités qui lui manquent que par celles qu'il a. Il naquit vers 1079 à Palais près Nantes, et fut l'élève de Guillaume de Champeaux, dans l'Ecole capitulaire de Paris, mais sur la montagne-Ste-Geneviève, c'est lui bientôt qui attira les disciples. On peut le tenir pour le patron du Quartier Latin. Il fut plus tard l'élève d'Anselme de Laon, puis revintà Paris dès 1113. C'est alors qu'il tomba amoureux de la nièce du chanoine Fulbert, qu'il avait pour élève. Lui-même nous l'a raconté dans une lettre à un ami, qui est une autobiographie :

(traduction Gréard, p.10) "Il existait à Paris une jeune fille nommée Héloïse, nièce d'un chanoine appelé Fulbert, lequel dans sa tendresse, n'avait rien négligé pour l'éducation de sa pupille. Physiquement, elle n'était pas des plus mal, par l'étendue de son savoir, elle était des plus distinguées. Plus cet avantage de l'instruction est rare chez les femmes, plus il ajoutait d'attrait à cette jeune fille : aussi était-elle déjà en grand renom dans tout le royaume. Le voyant donc parée de tous les charmes qui attirent les amants, je pensai à entrer avec elle en liaison, et je crus que rien ne serait plus facile que de réussir. J'avais une telle réputation, une telle grâce de jeunesse et de beauté, que je pensais n'avoir aucun refus à craindre, quelle que fût la femme que j'honorasse de mon amour."

Il réussit à se faire admettre dans la maison du chanoine Fulbert chez qui il habitait à la fois comme pensionnaire et précepteur :

(page 11) "Il (Fulbert) me poursuivit des plus vives sollicitations pour l'éducation d'Héloïse, la confia à une direction pleine et entière, m'invita à consacrer à son éducation tous les instants de loisir que me laisserait l'école, la nuit comme le jour, et quand je la trouverais en faute, à ne pas craindre de la châtier. J'admirais sa naïveté, et ne pouvais revenir de mon étonnement :confier ainsi une tendre brebis à un loup affamé."

Ce qui devait arriver arrive. L'élève lui cède, le professeur néglige les autres leçons :

(page 12) "Cependant, à mesure que la passion du plaisir l'envahissait, je pensais de moins en moins à l'étude et à mon école. C'était pour moi un violent ennui d'y aller ou d'y rester ... Je ne faisais plus mes leçons qu'avec indifférence et tiédeur, je ne parlais plus d'inspiration, je produisais tout de mémoire, je ne faisais guère que répéter mes anciennes leçons."

La rumeur publique finit par alerter Fulbert qui jette à la porte le violateur. Héloïse sent qu'elle est mère. Abélard l'enlève, la place en Bretagne chez une soeur à lui, où elle accouche d'un fils auquel ils donnent le nom singulier et pédant d'Astrolable - Fureur de Fulbert. Pour l'apaiser Abélard se déclare prêt à épouser Héloïse, à condition que le mariage soit tenu secret pour ne pas nuire à sa réputation de clerc (bien que souvent les clercs fussent mariés). Il retourne en Bretagne et fait part de son dessein à Héloïse, mais elle, avec un rare désintéressement se dérobe. L'humilité ne ressemble en rien à l'orgueil de la femme et de l'amant qu'exaltera dans la période suivante (deuxième moitié du XIIème siècle) le roman courtois.

(page 14) "Elle demandait quelle gloire on pouvait tirer d'un mariage qui ruinerait ma gloire et la dégraderait elle comme moi... quel préjudice ce mariage porterait à l'Eglise. Quelles larmes il coûterait à la philosophie. Combien ne serait-il pas inconvenant et déplorable de voir un homme, que la nature avait créé pour le monde entier asservi à une femme, courbé sous un joug déshonorant. Elle repoussa donc énergiquement cette union comme une honte et comme une charge pour moi."

Elle lui montre donc que le sage ne doit pas se marier et qu'il ne peut à la fois donner ses soins à une femme et à la philosophie et elle insiste :

(page 15) : "Quel rapport peut-il y avoir entre les travaux de l'école et le train d'une maison, entre un pupitre et un berceau, un livre ou une tablette et une quenouille, un style ou une plume et un fuseau ?"

Et comme cette femme qui aime est une femme savante elle invoque Socrate (p.I8) et Xantippe. Elle préfère donc le titre d'amante "plus cher que celui d'épouse à elle qui voulait me conserver par le charme de la tendresse, non m'enchainer par les liens du mariage." Puis à travers les sanglots et les larmes elle cèda en disant :"c'est la seule chose qui nous reste à faire si nous voulons nous perdre tous deux, et nous préparer un chagrin égal à notre amour."

Ils confient l'enfant à leur soeur et reviennent à Paris où après avoir passé une nuit à célèbrer vigiles dans une Eglise, à l'aube du matin, en présence de l'oncle Fulbert et de plusieurs amis, ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Puis ils se retirent, décidés à ne se voir qu'à de rares intervalles, pour que leur union reste cachée. Mais Fulbert garde mal le secret. Alors Abélard envoie Héloïse à Argenteuil en une abbaye de nonnes, où elle avait été instruite en sa jeunesse, sans qu'elle y prenne le voile. Fulbert et ses alliés croient ou feignent de croire qu'Abélard veut se débarrasser d'elle et c'est alors que la nuit, introduits dans

sa chambre par la cupidité et la trahison d'un serviteur, ils lui font subir la plus odieuse des mutilations... Il entre dans l'abbaye de St-Denis et y prend l'habit, tandis qu'Héloïse prend le voile à Argenteuil. Cet impétueux ne peut s'entendre avec ses frères, il se retire près de Provins au Paraclet (vous verrez ce nom sur une rue de la ville)(ainsi appelle-t-on le St-Esprit) où les étudiant affluent bientôt. Tout à coup, en 1125, il les quitte et devient abbé de St-Gildas de Ruys, dans l'évêché de Vannes: moines sauvages, terre barbare, langue inconnue. Il les quitte pour installer au Paraclet les nonnes d'Argenteuil, chassées par l'abbé de St-Denis, et dont Héloïse est devenue prieure. Il leur donne l'oratoire et ses dépendances que bientôt grossissent les dons des fidèles. N'est-ce pas un peu pour son Héloïse qu'Abélard est revenu ? On le soupçonne, et les médisants (les losengiers" ne sont pas seulement des personnages de roman) le disent. Il retourne à St-Gildas se livrer aux persécutions de ses moines qu'il quittera en 1129 sans doute pour retourner à sa Montagne St-Geneviève qu'il ne fuira qu'après sa condamnation par le concile de Sens à l'instigation de St-Bernard (cf. Lasserre. Un conflit religieux au XIIème siècle. Abélard contre St-Bernard, Paris 1930, in-12) pour aller mourir au prieuré de St-Mérul-sur-Saône, le 21 avril 1142. C'est à l'époque de son retour à St-Gildas que se rapporte la correspondance d'Héloïse et d'Abélard. La deuxième lettre commence par cette titulature : "à son maitre, ou plutôt à son père; à son époux, ou plutôt à son frère; sa servante, ou plutôt sa fille; son épouse ou plutôt sa soeur; à Abélard, Héloïse" (p.51).

Elle se réfère à la première lettre autobiographique qu'elle complète en ce qui la concerne, et qui est écrite du Paraclet :

(p.54) - "Après Dieu tu es le seul fondateur de cet asile, le seul architecte de cet oratoire, le seul créateur de cette congragation."

Mais le ton ne reste pas aussi religieux. La lettre est brûlante d'amour profane. Le feu brûle encore sous la cendre. Elle ne veut pas croire à l'indifférence qu'impliquerait son silence, quelle supplie de rompre :

(p.56-57) "J'ai fait plus encore : étrange chose, mon amour s'est tourné en délire; ce qui était l'unique objet de ses ardeurs, il l'a sacrifié sans espérance de le recouvrir jamais; par ton ordre j'ai pris avec un autre habit un autre coeur, afin de te montrer que tu étais le maitre unique de mon coeur aussi bien que de mon corps..."" ... Bien que le nom d'épouse paraisse et plus sacré et plus fort, j'aurais mieux aimé pour moi celui de maitresse, ou même, laisse moi le dire, celui de concubine et de fille de joie; dans la pensée que, plus je me ferais humble pour toi, plus je m'acquer-

rais de titres à tes bonnes grâces et, moins je porterais atteinte au glorieux éclat de ton génie...

(p.60) "Si ta présence m'est dérobée - que la tendresse de ton langage - une lettre te coûte si peu - me rende du moins la douceur de ton image...

...Moi qui, sur un mot, Dieu le sait, t(aurais sans hésiter précédé ou suivi jusque dans les abîmes enflammés des Enfers. Car mon coeur n'était plus avec moi mais avec toi - et si, aujourd'hui plus que jamais, il n'est pas avec toi, il n'est nulle part - ou plutôt il ne peut être nulle part sans toi. Mais qu'il soit bien avec toi, je t'en supplie..

(p.6I) " ...Encore une fois, je t'en supplie, pèse ce que tu vois, considère ce que je demande, et je termine d'un mot, cette longue lettre, adieu mon tout."

Ne voilà-t-il pas les accents vrais de la passion? mais prenez garde : la passion crie, elle n'écrit pas - "N'écrivez jamais disait je ne sais quelle amante. Je vais peut être vous contrister : Héloïse n'aurait pas écrit; peut être ne savait-elle pas écrire, mais sûrement pas comme cela, sinon elle serait, avec ou sans jeu de mots, la première femme de lettres. Il semble résulter de la démonstration du savant Allemand Schmeiäler que c'est Abélard qui a composé lui-même toutes les lettres, demande et réponse, direction et intention. A-t-il orchestré en son latin des accents de passion, proférés d'original en français par les belles lèvres d'Héloïse? c'est possible, nous n'en savons rien. Ces savants Allemands sont terribles. Ils piètinent nos plus vives illusions. Ce que nous savons cependant à suffisance c' est que le XIIème siècle sait aimer, et, qui plus est, qu'il sait exprimer tous les tourments de l'amour. Même si les auteurs de Tristan ont ignoré les lettres latines d'Héloïse et d'Abélard (que Jean de Meun devait traduire), il n'en demeure pas moins que leurs amours ont précédé celles de Tristan et Iseut et qu'un même fleuve de lave brûlante entraîne les amants de la vie et ceux de la fiction.

5ème LECON

LE ROMAN "ANTIQUE"

Il n'est pas étonnant, étant donné ce que je vous ai dit déjà de l'influence du roman grec et du roman latin, que la première forme qu'ait prise chez nous le roman (et vous vous rappelez la définition que nous en avons donnée en commençant ce cours) soit celle du roman antique, c'est-à-dire inspiré des grandes légendes historiques ou pseudo-historiques de l'antiquité. Cette part d'historicité relative rapproche notre roman courtois antique de la chanson de Geste, tandis que l'importance excessive qu'il attache à l'amour et à la femme l'en éloigne visiblement.

Nous aurons aujourd'hui pas moins de quatre oeuvres et de quatre oeuvres importantes, parfois même démesurées, à étudier et encore est-ce parce que nous faisons un choix parmi les plus anciennes.

A - LE-ROMAN D'ALEXANDRE.

La première, la plus illustre, celle qui jouit peut être de la plus longue fortune et qui fait, avec le Roman de Troie, l'objet du plus grand nombre de remaniements et de traductions étrangères, c'est le Roman d'Alexandre.

J'ajoute qu'alexandre fut pour notre Moyen-Age entier le type du généreux, proposé par les poètes besogneux en modèle à leurs protecteurs, pour sa libéralité. Sa bravoure jeune et un peu folle plait encore au tempérament français et son prestige ne sera pas moindre en occident qu'en orient. La légende superposée au réel, naquit, comme il est naturel, à Alexandrie d'Egypte dont le jeune conquérant macédonien est à la fois le fondateur et le héros éponyme . (1)

Pour la formation et la transmission de la légende, je vous renvoie à Meyer (Paul), Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen-Age, Paris, Vieweg, 1886, in-12 tome I - textes - tome II : histoire de la légende.

---

(1) "Eponyme" = qui lui a donné son nom.

La légende se concrétise d'abord dans un ouvrage grec attribué à un certain Callisthènés, et qu'on appelle communément le Pseudo-Callisthènès, car un seul manuscrit seulement porte son nom (cf. Julius Zacher, Pseudo-Callisthènès - Forschungen zur Kritik und Geschichte der ältesten Aufzeichnung der Alexandersage, Halle - 1867, in-8.

Ce texte grec, suivant le procèdé que l'on doit conjecturer pour cet Apollonius de Tyr, dont nous parlions la fois dernière, a été traduit en latin par un certain Julius Valerius au IVème siècle, mais enrichi d'éléments (lettres entre Zeuxis, Alexandre, Philippe et Aristote au sujet des dépenses inconsidérées du jeune Roi) qui peuvent appartenir à une forme plus ancienne du Pseudo-Callisthènès que celle que nous possèdons.

Nous connaissons une autre traduction plus récente, puisqu'elle est du IXème siècle, bien plus répandue et abrégée, que l'on appelle à cause de cela, l'Epitome de Julius Valerius. C'est à lui que remontent presque toutes les compositions médiévales relatives à Alexandre. (cf. Julii Valerii Epitome, ed. Zacher, Halle, 1867, in-8).

Il est surprenant que l'Epitome ait retranché de valerius la lettre d'Alexandre à Aristote sur les merveilles de l'inde, et la correspondance d'Alexandre et de Dindimus, roi des Brahmanes, mais c'est parce que déjà sans doute elles avaient été détachées du texte et circulaient à part. Le XIème siècle voit paraître un troisième écrit issu du Pseudo-Callisthènés : l'Historia Alexandri Magni, regis Macedoniae de proeliis, l'Histoire des guerres d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, due à l'archiprêtre Leo (elle a été publiée par Friedrich Pfister (1), Der Alexander romen, des Archipresbyters Leo, Heidelberg, Winter, 1913, in-12).

Elle ne semble pas avoir été connue de nos premiers auteurs français, et sa fortune ne commence qu'au XIIIème siècle, en Italie surtout. Par contre ils n'ont pas ignoré un écrit légendaire indépendant du Pseudo-Callisthénès, un certain Alexandri Magni iter ad Paradisum.

Alexandre, après avoir franchi le Gange, arrive devant une ville fermée, dont les murailles ne présentent qu'un seul guichet par lequel un habitant de la ville remet à Alexandre, qui réclame un tribut, une pierre précieuse de la grosseur et de la forme d'un oeil, lui disant que, quand

---

(1) Ne pas confondre avec notre grand historien alsacien Christian Pfister.

il en connaitra la nature, toute ambition s'effacera en lui. Dans ses Etats un Juif (et ce récit pourrait être d'origine talmudique) lui apprend que la ville était le Paradis et la pierre le symbole de l'oeil humain, qui, privé de lumière, cesse de désirer ce qu'il voit.

Le premier texte français que nous rencontrions est celui d'Albert, et c'est donc par lui que s'ouvre, dès la fin du XIème siècle, la matière de "Rome la Grand".

Vous connaissez les vers célèbres de Jean Bodel, à la fin du même siècle, dans sa Chanson des Saxons :

"Ne sont que trois matières à nul homme entendant
De France, de Bretagne, et de Rome la Grand".

Par "Rome la Grand", il entend la matière antique (n'était la rime, il eût pu ajouter : la Grèce, l'Inde, et Byzance) par Bretagne, la matière celtique, objet de notre prochaine leçon, par "France", la Chanson de Geste.

Le nom d'Albert, que j'introduis ici pour la première fois, doit vous dérouter, car les manuels, tant français qu'Allemands, ne parlent que d'un Alberich de Besançon.

Son nom nous est en effet fourni sous la forme "Alberich von Bisenzun" par le "Pfarrer Lamprecht", (le curé ou clerc Lamprecht) - (voyez l'importance des traductions étrangères), qui l'a traduit en allemand, selon ses propres déclarations. On a pu vérifier l'exactitude de celles-ci dans la découverte, en 1852 ou 1853, par un érudit allemand devenu un brillant romancier, Paul Heyse, sur un manuscrit de Quinte-Curce conservé à la Laurentienne, des 105 premiers vers de l'original.

Il est écrit en laisses octosyllabes monorimes, forme très archaïque, qui est aussi celle de notre très ancienne Chanson de Gormond et Isembart (éd. A. Bayet - Classiques français du Moyen-Age). Il faut donc le dater de la deuxième moitié du XIème siècle. L'examen que mon maitre Paul Meyer a fait de ces rimes (t.II, pp.77-93), montre la provenance dauphinoise (c'est-à-dire franco-provençale, selon l'expression de Suchier) du poème et empêchent de voir dans Alberich von Bisenzun un Albéric de Besançon, mais j'y vois, non pas comme Paul Meyer un Albéric de Briançon, l'erreur ne s'expliquerait pas, mais un Albert (nom encore très répandu dans les Hautes-Alpes) de Pisançon (Drôme - près de Bourg-de Péage- il y en a un dans l'Isère, un dans les Htes-Alpes (1), altéré par la prononciation allemande confondant sourdes et sonores et muant le P. en B.

---

(1) v. Ronjat (Jules) Albéric de Pisançon, dans Romania, 1927 - p. 222-3.

Albert s'élève contre ses sources, qui veulent que le roi fût fils d'un enchanteur. "Ils mentent, dit-il, les félons losengiers (calomniateurs), il fut de race d'empereur et fils du roi des macédoniens. Son père eut nom Philippe :

"Dicunt aliquant estrobatour (1)
Quel reys fud filz d'encantatour.
Mentent fellon losengetour;
Mal eu credreyz nec un de lour,
Qu'anz (car, au contraire) fud de ling d'emperatour
Et filz al rey Macedonour."

Ainsi parle la laisse IV.

A sa naissance, des miracles se produisirent, la terre trembla, tonnerre et tempête, et le ciel se bouleversa, car un roi fort était né. Il a plus de force à trois jours qu'un autre enfant à 4 mois, et quand on le touche il roule des yeux comme un lion captif. Il a le poil blond et crépu comme une crinière, un oeil glauque comme un oeil de dragon, l'autre noir comme un oeil de faucon, bien ressemble fils de baron. Il n'est pas moins instruit que brave, apprend le grec et le latin, l'hébreu et l'arménien, à mesurer la terre et le ciel, à lire la loi et à tenir un plaid (juger un procès), à discerner le droit du tort, à toucher de la rote et de la lyre non moins qu'à se couvrir de l'écu, à frapper de l'épée et à lancer l'épieu.

Ici s'arrête (au v. 105) le fragment qu'il nous faut compléter par la traduction allemande du Pfarrer Lamprecht (cf. Alexander. Gedicht des Zwölften Jerhunderts vom Pfaffen Lamprecht ed. p. Kinzel, 1885, in-8.

On peut s'aider encore de la refaçon (comme disait G. Paris) en vers de 10 syllabes avec césure épique (un temps faible, une syllabe féminine, possible après la quatrième, sans élision, et ne comptant pas dans la mesure du vers): l'auteur ou l'arrangeur de ces 800 décasyllabes est un clerc nommé Simon, écrivant en poitevin dans la première moitié du XII° siècle.

On y retrouve les signes qui, à la naissance d'Alexandre, marquent sa grandeur future. Le petit enfant a le coeur si fier qu'il refuse de se laisser allaiter par une nourrice. Il faut qu'une pucelle, fille d'un chevalier, le nourrisse avec une cuiller en or. Il méprise les flat-

---

(1) Voilà une forme méridionale - Le Nord dit : troveor, jogleor, trouvères.

teurs, aime et honore les chevaliers et les comble de présents. Le roi Philippe lui donne les sept meilleurs maîtres de la Grèce qui lui enseignent les révolutions célestes, le jeu des échecs et de tables (le tric-trac), à parler courtoisement aux Dames - ceci est tout nouveau - et à bien juger les procès - Un des plus savants est l'enchanteur Neptanebus, qu'on disait être son père, mais qu'il eut le tort de jeter du haut d'un mur. A quinze ans Alexandre, aperçoit un cheval indomptable et antropophage... Bucéphale, qui devant lui baisse la tête et se laisse, docilement monter.

Nous assistons ensuite à l'adoubement d'Alexandre selon les rites de la chevalerie. C'est le commencement de ce carnaval antique, de ce travestissement de l'antiquité auquel à l'envi se livreront écrivains et miniaturistes du Moyen-Age. Alexandre revêt ensuite une chemise sans couture (influence de la robe sans couture de N.S.J.C.) qui protège contre les blessures des armes et du désir, un bliaut fait par des fées, un peliçon d'hermine bordé de peau de panthère devant laquelle s'incline le lion et qui dispense d'avoir des cheveux blancs, un manteau de martre qui permet de boire à discrétion, ou à indiscrétion, un baudrier et un anneau doués de vertus particulières, une épée enchantée, un heaume de Cornouailles ayant appartenu au Roi Arthur. (Ceci date le roman d'après 1135). Voilà le plus beau chevalier qu'on pût voir, et que sa mère Olympias ne se lasse pas d'admirer Sur ces entrefaites un messager apporte une déclaration de guerre de Darius, roi des Perses. Alexandre lève une armée de 200.000 chevaliers. Le premier combat est un combat singulier entre Nicolas et alexandre, dont naturellement ce dernier sort victorieux. Ici s'arrête le fragment en décasyllabes.

Il faut encore le compléter à l'aide de la version en alexandrins (le mot est particulièrement de circonstance puisque c'est la vogue de ce roman d'Alexandre qui a fait baptiser ainsi le dodécasyllabe français), Il est dû à Lambert le Tort, Alexandre de Paris ou de Bernay, et Pierre de St-Cloud, auteur de la plus importante "branche" du Henart. Il a été édité par H.Michelant (Li romans d'Alexandre par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay - nach Handschriften der Koeniglichen Büchersamlung zu - Paris , herausgegeben (édité) von Heinrich Michelant, Stuttgart, 1846, XXIV, 560 p. in-8), et cette édition très défectueuse est à refaire.

Le prologue indique que les auteurs entendent rafrescir, c'est-à-dire rajeunir le vieux roman. Ils nous retracent la guerre contre Darius. Alexandre se fait descendre au fond de la mer dans un tonneau de verre. Le voilà précurseur du Nautilus de J.Verne et des sous-marins. Ils nous retracent aussi sa lutte contre Pórus, occasion de nous dépeindre les merveilles de l'Inde, par exemple, les cheva-

liers dévorés par des hippopotames. Porus est vaincu. (ses alliés - les géants Gog et Magog s'enfuient). Pour sauver l'armée égarée, Alexandre reste seul dans un val périlleux, au milieu d'une tempête effroyable. Au matin ces merveilles ont disparu, et il trouve un diable étendu sous une pierre - il le fait sortir, moyennant quoi celui-ci lui montre le chemin. Les grecs arrivent au bord de l'Océan et y trouvent des Sirènes d'une beauté merveilleuse, mais aux embrassements mortels. Puis ils rencontrent quatre géants velus comme des ours et cornus comme des cerfs, qui, capturés, leur révèlent l'existence de trois fontaines faées (enchantées) dont l'une ramène à trente ans le vieillard qui s'y baigne, dont l'autre rend immortel, mais n'est visible qu'une fois par an, et dont la troisième ressuscite les morts. Ils tombent ensuite sur des hommes de haute taille velus et fendus jusqu'au nombril, et pénètrent, guidés par deux vieillards, dans la forêt aux pucelles (Michelant, p. 340-347). On y trouve la mandragore et d'autres plantes précieuses dont l'une peut rendre aux femmes leur virginité perdue. Mais la merveille de cette forêt est que, sous chaque arbre, habite une pucelle. Ces jeunes filles entrent dans la terre au début de l'hiver et en ressortent au printemps en façon de fleurs. Et voilà l'origine des Filles-fleurs qui cherchent à séduire Parsifal et que Richard Wagner a empruntées au poème de Lamprecht et par conséquent, indirectement à Albert de Pisançon. (cf. mon article sur Richard Wagner et le Moyen-Age français, dans l'Alsace française, le 12 février 1933).

Ne vous avais-je pas dit que le Moyen-Age nous réservait encore bien des surprises ?

De la forêt aux Pucelles on passe à la Fontaine de Jouvence, déjà annoncée, et qui ramène les barbons à l'âge de 30 ans (on la trouve aussi dans la Lettre de Prêtre Jean, 3ème quart du XIIème siècle).

Après avoir exploré les merveilles sous-marines, les merveilles de l'Inde, Alexandre veut explorer les merveilles de l'air. Il fait construire une nacelle de bois et de cuir, y attelle des oiseaux hideux et gigantesques qu'on nomme griffons (Hugo s'en est inspiré dans la Fin de Satan). Il y prend place et élève hors de cette nacelle un morceau de viande attaché à la pointe d'une lance. Les griffons voraces s'enlèvent, entrainant la nacelle, à la poursuite de la viande. L'excessive chaleur du ciel de feu l'oblige à redescendre, en abaissant cette fois la lance et la pièce de viande que les griffons bénévoles continuent à poursuivre. Après le précurseur de la navigation sous-marine, voici Alexandre précurseur de l'aviation.

Cohen. Roman au XII

Ensuite vient une expédition au royaume des Amazones. Les messagères de la Reine, Flore et Beauté, arrivent en chantant les aventures de Narcisse, et apportent la soumission de leur reine. Après un roman épisodique, celui de Dauris et de la belle Escavie, dont le mariage a lieu "au moustier", on nous parles des amours d'Alexandre et de la reine Candace qu'il quitte au bout de deux semaines. Notre roman se termine par la mort d'Alexandre trahi par Antipater et regretté par ses douze pairs.

Ce long roman que je vous ai présenté comme un tout continu et cohérent est en fait dû à plusieurs auteurs, et c'est la 3ème branche (ce terme est emprunté au Roman de Renart) qui est la plus ancienne, due à Lambert, commençant à la mort de Darius et finissant à la trahison d'Antipater. Alexandre de Paris ou de Bernay, qui est un homme plus instruit, parait avoir été le réviseur général et l'auteur de la 4ème branche (mort d'Alexandre).

Quant à Pierre de St-Cloud, qui en a écrit la fin, il nous est bien connu comme auteur des branches II et Va du Roman de Renart (1) et qui fut impliqué en 1209 dans les poursuites contre les sectateurs de l'hérésiarque Amauri de Beynes (cf. Meyer, t.II, p.243, sur la part des trois auteurs).

A tout roman (ou tout film) à succès, on donne volontiers des suites. Le Roman d'Alexandre n'échappe point à la règle et l'ont eu successivement :

1°- Le Vengement d'Alexandre par Gui de Cambrai, auteur aussi sans doute d'un Baillaam et Josaphat, un peu antérieur à 1190 (analysé dans Meyer, t.II, p.258-26I), édité par Bateman Edwards, Paris, Les Presses Universitaires, 1928, in-8. Armstrong. The authordhip of the vengement Alixandre, ibid, 1926. Bateman Edwards, a classification of the manuscripts Gui de Cambrai's vengement Alixandre, ibid, 1926, 8°, tous trois dans Elliott Monographs.

2°- La Vengeance Alexandre de Jean de Nevelois, où l'on voit Allior, fils naturel d'Alexandre et de la reine Candace, châtier Antipater et Divinuspater. (cf. Meyer, t.II, p.265-7).

3°- Les voeux de Paon de Jacques de Longuyon, et dont le héros est le roi Porus, complèté par le Rester du Paon de Brisebarre (première moitié du XIVème siècle), et le Parfait Paon, par Jean de la Mote en I340

(1) Voir mon cours sur le Roman de Renart publié par le Centre de Documentation Universitaire.

4°- Le Roman de Toute Chevalerie -d'Eustache ou Thomas de Kent - (première moitié du XIIIème siècle), sources des romans anglais d'Alexandre.

5°- L'Histoire d'Alexandre de Jean Wauquelin, en prose (entre 1445 et 1453) pour la Maison de Bourgogne. (cf. Meyer, t.II, pp. 3I3-329 et A. Hilka, Der altfr. Prosa Alexander roman ... Halle 1920).

Encore laissai-je de côté les compilations purement historiques. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est de faire le bilan de ce que le Roman d'Alexandre, surtout dans ses deux premières et plus anciennes versions, a apporté de nouveau pour la formation du roman courtois :

I°- le type du héros jeune et brave, généreux, amoureux et courtois. Il n'est pas douteux que l'Alexandre du Cligès, par exemple, ne s'inspire de ce type.

2°- Le goût de la conquête amoureuse mêlée à la conquête guerrière : Alexandre et la reine Candace.

3°- L'exotisme oriental, tel qu'on le rencontre dans Cligès aussi.

4°- Le goût du merveilleux païen substitué au merveilleux chrétien en honneur dans la Chanson de Geste, les prodiges, les monstres (géants et nains), les aventures périlleuses que surmonte le héros par sa bravoure (cf. Alexandre dans le val périlleux).

LA TRIADE CLASSIQUE .-

B - LE ROMAN DE THEBES.

Et maintenant il nous faut aborder trois autres oeuvres considérables du milieu du XIIème siècle, qui inaugurent vraiment le roman antique, et que j'ai appelé, pour cette raison, la Triade classique Thèbes, Enéas, Troies (mot mnémotechnique : théétro), nommés dans leur ordre chronologique établi par E. Langlois et confirmé par Faral, et correspondant approximativement à 1149, 1156, 1160, sans que ces dates aient une rigueur absolue.

Bibliographie : G.Cohen - Chrétien de Troyes, 193I, chapitre II : les origines du roman courtois.

Edm. Faral. Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age, Paris, Champion, 1913, XII, 432 p. notamment pp. 169-187.

M. Wilmotte - L'évolution du Roman français aux environs de 1150, Paris, Bouillon, 1903, in-8, 62 p.

La première étoile de la triade classique, c'est le Roman de Thèbes, le plus ancien, aussi le plus rude, le moins courtois encore, bien que la femme y joue déjà un rôle, sinon prépondérant du moins important. Je ne dis pas qu'elle soit complètement absente de l'épopée. Vous vous rappelez la belle Aude, qui meurt en apprenant la mort de Roland, preuve d'amour incontestable, la plus complète qu'on puisse donner sans doute, mais, lui, songe-t-il à elle en mourant ? Que non pas. Il n'a souci que de sa propre gloire, de son empereur et de son Dieu. Plus féminine est peut-être cette Belyssant qui dans la chanson de Geste d'Amis et Amile (1), autour de 1140, éprise de ce dernier, s'en va, avec la décision d'une vierge germanique marchant à la conquête du mâle, s'offrir à lui nuitamment dans sa chambre, se justifiant par ces paroles hardies :

"Il ne me chaut, si le monde me blâme,
Ou si mon père me fait chaque jour battre,
Car trop y a bel homme."

Il est trop beau, cet homme. Voilà le coeur, si l'on peut dire, mis à nu. La courtoisie, avec ses rigueurs, ses contraintes, ses hypocrisies si vous voulez, n'a pas passé par là.

Maintenant franchissons vingt années seulement (une génération de jeunes filles) et écoutons Gautier d'Arras, les "chatiant" comme on disait alors, les morigènant en ces termes dans son Ille et Galeron, vers 1160 :

"Il ne faut pas que femme die :
"Je veux devenir votre amie."
Si on ne l'a d'abord requise
Et moult été en son service."

On sent l'influence déjà de cette admirable poésie provençale dont A. Jeanroy va nous donner, cette année même 1933, en deux volumes (Toulouse, Privat) l'histoire définitive. C'est en Poitou, puis en Limousin, que s'est formée cette doctrine subtile qui met l'amant aux pieds de l'amante, dans une plainte, une supplication désespérée, à laquelle la Domna, (domina = maitresse) ne répond d'abord que par de froids dédains, s'adoucissant ensuite en un sourire, un "beau-semblant", un doux regard, parfois, suprême espérance, un baiser.

La Domna est inaccesible, parce qu'elle n'est pas libre, étant en puissance de mari, ou parce qu'elle est la protectrice trop haut placée pour le troubadour qui la célèbre.

(1) Adaptation par mon collègue G. Michaut, chez de Boccard et par Maurice Pottecher qui l'a portée à la scène en 1928, voir mon article des Nouvelles Littéraires, 12 par. 1928.

Plus réaliste le Nord substitue souvent à l'adoration de la princesse lointaine, la poursuite et la conquête de la Rose, c'est-à-dire de la jeune fille, d'abord elle aussi fuyante, inaccessible, puis enfin parfois consentante, mais en mariage seulement.

Le Roman de Thèbes, c'est la légende d'Oedipe, meurtrier de son père, époux incestueux de sa mère, empruntée, non à la tragédie grecque, alors inconnue, mais à la Thébaïde de Stace -(1er siècle après J.C.) ou à un poème qui en dérive. Elle jouit d'une telle fortune qu'on en appliqua la donnée dans les mystères à la légende de Judas Iscariote.

(édition - Le Roman de Thèbes - p. L.Constans, 1890 - Société des anciens textes français.) (1)

On y raconte aussi la lutte fratricide d'Etéocle et de Polynice qui aboutit à la destruction de Thèbes.Mais ce n'est pas dans ces évènements violents que réside pour nous l'intérêt du Roman, c'est, dans la présentation des filles d'Adraste à Tydée et Polynice :

"Elles vinrent le chef enclin,
Tressés de maint fil d'or leurs crins."

Dans les charmants épisodes d'Atys et d'Ismène (v.4453 et ss. v. 6173 et ss.), imités de Stace, dans ceux de Parthénopée et d'Antigone (v. 3878 et ss.).

C - L'Eneas.

Plus séduisante, plus nuancée, plus importante et plus brillante est la deuxième étoile de la triade classique, dont malheureusement l'auteur nous est également inconnu, mais qui est certainement normand (il écrivait en normand, langue littéraire du royaume de l'Ouest, comme aussi d'ailleurs l'auteur du Roman de Thèbes) : L'Enéas, imité, comme son nom l'indique, l'Enéide de Virgile, universellement lue au Moyen-Age, mais qui n'y avait pas encore été traduite en langue vulgaire.

(Edition : par Salverda de Grave, Enéas, Paris, Champion, t. I, 1925; t.II, 1929, classiques français du Moyen-Age, 2 vol. in-12.

---

(1) Je ne saurais trop engager mes auditeurs à se faire membres des deux Grandes Sociétés de publication de textes littéraires français: la Sté des Anciens Textes français, et la Sté des textes français modernes (trésorière Mlle Droz,25 Rue de Tournon- Paris)qui moyennant une cotisation respective de 60 et 40 frs. distribuent à leurs membres,deux beaux volumes par an. Il faut soutenir et encourager ces entreprises désintéressées faites à l'honneur de notre littérature.

Ce qui est typique, ce n'est pas seulement l'adaptation que le clerc inconnu a donné de l'Enéide et nommément du chant IV des (Amours d'Enée et de Didon), mais c'est surtout le fait qu'il a composé d'original le grand épisode des Amours d'Enée et de Lavine. (1) où Faral et de Boer croient distinguer une influence d'Ovide et peut être du petit poème de Pyrame et Thisbé (que celui-ci a édité dans les classiques français du Moyen-Age).

C'est donc à cet épisode charmant, où apparait le premier effort de notre roman dans le sens de la psychologie et physiologie amoureuses, qu'il faut surtout nous attacher.

Lavine est la fille de Latinus, roi du Latium et d'Amata. Celle-ci voudrait qu'elle épouse Turnus et elle lui conseille de l'aimer, mais la jeune fille qui n'en a cure répond qu'elle ignore ce qu'est l'amour et la passe d'armes entre la mère et la fille s'engage :

"Dites le moi
Ce qu'est amour. Ne sais ma foi."
-Je ne puis pas te le décrire-
"Qu'en saurai donc, sans l'ouïr dire?"
-Ton coeur t'apprendra à aimer-
"N'en entendrai autrui parler ?"
-Tu ne le sauras par parole-
"Je ne le saurai sans école"
-Tu en pourras vite être apprise-
"Comment donc, si je n'y suis mise?"
-Commence, et tu en sais assez-
"Comment cela, si n'ai trouvé
Qui me dise ce qu'est amour ?"

Alors la mère, ainsi talonnée, tente une définition de l'amour par ses effets :

-Je te dirai de ses douleurs
De sa nature, ce que je sais ;
Bien il me souvient que j'aimai.
A peine en pourra dire autant
Qui n'a aimé ou ne le sent:
Mieux la vérité connaitrais
Des angoisses que sentirais
Et des douleurs que tu aurais.
A qui t'en voudrais demander,
Ne saurais tu mieux le conter
Toi qui en serais bien certaine,

---

(1) Le mot rime avec meschine (v.3231-2) mais Salverda de Grave écrit Lavinie, de la forme latine Lavinia.

Que moi qui en resterais saine?-
" Oh, oui - mieux le dirais assez,
Est donc l'amour infirmité?"
-Non,mais au fond peu s'en faut,
Car une fièvre quarte il vaut mieux.-

L'amour une fièvre quarte, sujette à des éclipses et des retours, c'est une définition que Stendhal, Balzac et Bourget n'ont malheureusement pas connue.

Développant ce thème en termes vigoureux que Chrétien de Troyes et ses émules reprendront, la mère Amata précise :

"Pire est amour, que fièvre aigüe,
N'est pas guéri lorsqu'on en sue.
D'amour il faut souvent suer,
Et refroidir, frémir, trembler,
Et soupirer et puis bailler,
Perdre le boire et le manger,
Se déjeter et tressaillir,
Changer de couleur et pâlir,
Geindre, plaindre, pâlir, rêver,
Et sangloter, veiller, pleurer :
Voilà ce que fera souvent
Celui qui aime et s'en ressent.
Tel est amour et sa nature.
Si tu veux y mettre ta cure,
Souvent te faudra endurer
Ce que tu m'entends raconter,
Et beaucoup plus ..."

La petite n'est guère séduite par ce sombre tableau des maux qu'entraine l'amour, et plus que jamais elle rechigne:

"N'en ai que faire,"
-Pourquoi - N'y puis mon coeur attraire"
-Ce mal est bon, ne l'esquiver -
"Onc de bon mal n'Ouïs parler"
-Amour n'est pas de la nature
Des autres maux- "Je n'en ai cure".
-De quoi - "Du mal, de la douleur
Qui suit cet amour à toute heure "
-Pourtant il a telle douceur...
Que s'il y a un peu de mal,
Le bien s'en suit tout par égal...
Ris et joie viennent du pleurer
Et jouissance du pâmer,
Les baisers viennent du bailler,
l'Embrassement vient du veiller,

Grands liesses viennent du soupir,
Fraiche couleur vient du pâlir
Et puis suit la grande douceur
Qui guérit tous les maux d'amour."

La jeune fille reste farouche, mais elle n'est pas plutôt réfugiée dans son donjon (car il s'agit d'un Virgile travesti où l'architecture et les vêtements sont du XIIème siècle comme les âmes qui y logent) qu'elle aperçoit Enéas, et aussitôt

"Amour l'a de son dard férue".

Et alors, suivant le programme tracé par l'inclairvoyante maman :

"Elle commence à en suer,
A refroidir et à trembler,
Souvent se pâme et puis tressaille,
A peu que le coeur ne lui faille,
Se déjette et puis souffle et baille,
Crie et pleure et geint et brait".

Elle ne sait pas encore ce qui lui arrive et ce qui la rand si éperdue, mais elle soupçonne cependant une atteinte du traitre mal que sa mère lui a décrit. La nuit tombée, elle s'est couchée mais ce n'est pas pour trouver le repos :

"Toute la nuit lui faut veiller
Se déjeter et tressaillir,
Se découvrir, se recouvrir;
Au lit se troune de travers,
Et sur les dents, puis à l'envers,
Et met sa tête aux pie du lit...
Trait ses cheveux, bat sa poitrine...
Au corps lui est le feu qui brûle ...
Elle appelle celui de Troie,
Doucement, afin que n'on ne l'oie (entende)
Entre ses dents dit bellement :
"Amour me traite durement,
Le jour si mal et la nuit pis.
Tu m'appris la grand leçon
Où que de maux n'est question.
Mais apprends moi donc le remède."

Quand le lendemain la mère voit paraitre sa fille, pâle, décomposée,

"Elle la vit d'abord trembler
Et puis aussitôt transpirer,
Et soupirer et puis bailler,
Rougir, pâlir, couleur changer."

Elle n'a point de doute sur la nature du mal qui l'a atteinte et elle lui dit :

-Je la connais bien cette plainte
Et ces soupirs qui sont si longs.
D'amour viennent, de très profond,
Plainte et soupirs, qui d'amour viennent,
Sont très longs, car au coeur ils tiennent.
Fille, tu aimes, m'est avis-
"Onc de tel jeu ne m'entremis"
-Amour t'a pointe, bien le vois,
Tu le caches, ne sais pourquoi,
Ce m'est moult bel, si veux aimer.
Et tu ne me dois le céler,
Turnus t'aime, depuis longtemps.
Si tu l'aimes, le tiens à sens...-

"Qu'à Dieu ne plaise
Que m'amour ait, Ne l'aura-t-il."
-Comment, ne l'aimes-tu? -"Nennil"
-Et je le veux- "Aimez-le, vous"
-aime-le toi- "Il ne m'en chaut"
- Pourtant il est preux, bel et gent-
-Peu m'en touche au coeur, au dedans-
-Et qui auras-tu donc aimé ?
"Vous avez d'abord oublié
Cette première question,
A savoir si j'aime ou bien non"
-Cela, je sais, éprouvé l'ai-
"Vous savez donc ce que ne sais,
Le dites-vous pour mes douleurs ?"...
-As-tu donc désir de quelque homme ?-
"Non, que d'un je n'ai cure en somme"
-Que veux-tu de lui, que t'en sembles ?
Que vous fussiez toujours ensemble?-
"Moult me fait mal que ne le voie,
Et qu'il ne parle pas à moi..."
-Ma foi, tu l'aimes donc d'amour?-
"J'aime, je ne puis le nier."
-Donc a nom Turnus ton ami?-
"Non, Madame, ce n'est pas lui"
-Et comment donc ?- "Il a nom E...
Soupira, puis a dit Ne ...."
Enfin elle prononça : "As" ...
Tout en tremblant l'a dit très bas.
La reine cependant pense
Et les syllables assembla.
-Tu m'as dit E et ne et as,
Ces lettres sonnent Eneas-
"Voire, voire, dame, c'est lui"
-Et Turnus ne t'auras?- "Nenni,
Je ne l'aurai pas pour seigneur,
A celui là j'octroie l'honneur"
-Qu'as-tu dit, folle échevelée?
Sais-tu à qui tu t'es donnée ?-

Et elle le lui dit en termes de corps de garde - le chemin est encore long qui mène à la parfaite courtoisie - it's a long, long way, to go...

Restée seule, Lavine retombe de la lutte dans l'angoisse et sept fois elle se pâme. Elle songe à lui faire tenir un message mais elle a peur de déchoir. Il ne convient pas de s'offrir, (elle n'est pas une Belyssant), pourtant elle n'hésitera pas devant une lettre conçue en termes honnêtes, dévoilant son amour et demandant pitié. Enée la reçoit et, levant les yeux vers la tour, aperçoit la petite qui lui envoie un baiser : à son tour d'être saisi, de se pâmer, et de tomber sur son lit à la renverse. Rassurez-vous, tout se termine pour le mieux par un mariage.

Mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est que, dès à présent, à cette lointaine date de 1156 sans doute, l'amour, ses flèches et ses effets, entre en jeu. L'âme de la femme et de l'homme qui aiment sont analysées. Sans doute l'effet physique et un peu conventionnel l'emporte sur l'effet moral, et tout cela manque encore de nuance et de finesse. Mais le branle est donné, un champ enfin s'ouvre à l'analyse - la psychologie monte en scène avec la femme et l'amour. Le savant et brûlant clerc de l'Eneas devance Stendhal, Balzac et Bourget. Ajoutez que c'est un styliste qui a perfectionné l'octosyllabe à rime plate, destiné à devenir pour cinquante ans l'instrument du genre, le disloquant, le dissociant, l'assouplissant aux dialogues, aux discussions, aux monologues, les plus subtils, faisant tenir jusqu'à trois répliques en un seul vers.

D - LE ROMAN DE TROIE.

Reste la troisième étoile de la triade classique, le Roman de Troie, qui est des environs de 1160, d'aucuns même la rajeunissent et disent 1165. Ce n'est pas, comme vous pourriez le croire, une adaptation d'Homère, mais de pseudo-témoins du siège de Troie (le Moyen Age manque tout à fait de critique historique) Dictys de Crète, auteur d'un récit grec dont on a retrouvé un fragment sur papyrus (vers 250 après J.C.), traduit en latin sous le nom de Ephemeris belli Trojani, chronique de la guerre de Troie, et Darès le phrygien, à qui l'on doit une Historia de excidio Trojae (histoire du siège de Troie).

Nous approchons de cette riche période, de 1160 à 1190, que j'ai appelée l'âge d'or de la littérature française médiévale et notre seconde Renaissance. Son esprit se manifeste dans le sentiment de la gloire individuelle et terrestre, et il ne faut pas s'étonner si l'écrivain s'est nommé - c'est Benoît de Sainte-Maure de Touraine (Indre-&-Loire) en dédiant son oeuvre à la grande reine de l'Ouest, protectrice des poètes, Eléonore d'Aquitaine, "riche dame

de riche roi" (Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre depuis 1154, ce qui donne le terminus a quo, borne antérieure qu'on ne peut dépasser).

Ce poème, de plus de 30.000 vers, a été édité par M. Constans (père de mon collègue de latin) en 6 volumes (société des anciens textes français).

Ce qui nous intéresse et ce qui semble avoir aussi surtout intéressé l'auteur, c'est moins en somme le siège de Troie, que le siège des dames dont il est l'occasion. Chaque héros est affligé, disons plutôt affecté d'une ou plusieurs amours qui nous sont minutieusement décrites.

Cela commence par celles de Jason et de Médée inspirées des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes dont nous avons parlé. J'en détache un joli portrait de Médée qui nous montrera les progrès de l'art de décrire l'extérieur des êtres, inséparable des progrès de l'art de conter les faits et de démonter les âmes :

"La face tint un peu en bas,
Plus fine et fraiche et colorée
Que la rose quand elle est née."

Et voici le protrait d'Hélène, la belle Hélène :

"De trestoutes beautés la fleur,
De toutes les dames l'honneur,
De très toutes la souveraine,
Aussi comme couleur de graine (pourpre)
Est moult plus belle qu'autre chose
Et tout ainsi comme la rose
Surmonte les fleurs en beauté
Trestout ainsi et plus assez (beaucoup)
Surmontait la beauté d'Hélène
Toute chose qui naît humaine."

Briséis est d'une beauté moins parfaite, mais non moins séduisante ayant si vous voulez, la beauté du diable :

"Briséis était avenante,
Ni trop petite ni trop grande.
Plus elle était belle et blanche
Que fleur de lys, naige sur branche
Mais ses sourcils se rejoignaient
Et ceci lui mésavenait."

Cela ne l'a pas empêchée de séduire d'abord Troïlus (de là en passant par Boccace, la Troïlus et Cressida de Shakespeare) et ensuite Diomède fils de Tydée, qui s'offre à elle,

"à chevalier et à ami".

Elle aussi a peur du qu'en dira-t-on, et avertit ses lectrices d'y prendre garde : "Pour une qui en rit, il y en a six qui en pleurent."

"Celles qui le font sagement
Dans leurs chambres céléement
Ne se peuvent ainsi garder
Que d'elles ne fassent parler."

Puis il faut tenir l'amant en haleine, c'est la règle de l'amour courtois. Lui sent bien cependant, aux premiers mots, qu'elle ne lui est pas trop sauvage, et il s'en réjouit, car :

"C'est une chose bien contraire
D'aimer ce dont on n'est aimé.
A merveille doit-on tenir
Comment ceci peut advenir."

Diomède lui avoue que sans son amour c'en serait fait chez lui de la prouesse ;

"Si de vous n'avais espérance
Jamais je crois qu'écu ni lance
Ne serait plus par moi portés."

Et ceci n'est rine moins qu'une Révolution, au moins littéraire. L'exploit qui se faisait pour Dieu, l'honneur, où le roi, se fera désormais pour les beaux yeux de la dame : Don Quichotte n'est plus si loin. Cette constatation refaite à propos d'Achille arrache au romancier cette réflexion déssbusée :

"Croyance et foi, père et seigneur
En ont déjà quitté plusieurs
Et grands terres et grands pays.
Qui très bien est d'amour épris
Il n'a en soi sens ni raison."

Mais faisons comme le romancier à son 30301 octosyllabe et disons :

"Ci ferons fin, bien est mesure,
Assez longtemps ce livre dure."

Ce qui manque au Roman de Troie c'est la continuité du récit, qui est fort décousu et composé en somme d'épisodes raccordés tant bien que mal. Le succès cependant en fut prodigieux et se poursuivit par la refaçon en prose du XIII ème siècle qu'a éditée Faral dans les "Classiques français du Moyen Age", Paris, Champion, t. II, 1926, in-12

jusque dans les riches manuscrits à miniatures du XVème siècle, et dans les adaptations néerlandaises, anglaises, italiennes, espagnoles, portugaises, allemandes, parmi lesquelles je citerai "das Lied von Troye" de Herbort von Fritzlar (entre 1190 et 1217) et le Buch von Troye (1287) inachevé en 40.000 vers du célèbre Konrad von Würzburg.

Quoi qu'il en soit, il est possible d'apercevoir l'apport considérable de la triade classique à notre littérature.

I°- Dès à présent le roman est créé.

2°- L'amour s'avance sur la scène et y sera pour toujours le protagoniste (1).

3°- La femme y sera le deutéragoniste (1) et d'un' façon croissante du Roman de Thèbes au Roman de Troie en passant par l'Eneas.

4°- L'homme, son amant, y sera le tritagoniste (1)

5°- L'influence antique, personnifiée par Virgile et Ovide s'impose tyrannique.

6°- La bravoure chez le héros est subordonnée à l'amour.

7°- Goût de la description du monde extérieur.

8°- Goût de la description du monde intérieur, c'est-à-dire effort de psychologie et d'explication des faits.

9°- Goût du décor oriental favorisé par l'influence des croisades.

10°- Laïcisation (ce qui est encore un élément de Renaissance) justifiée mais incomplètement par le cadre antique.

11°-Par voie de corollaire : substitution d'un merveilleux païen (la féérie, l'enchanterie) au merveilleux chrétien.

12°-Triomphe de l'octosyllabe à rime plate avec dépassement du couplet octosyllabe, brisure et dramatisation du vers qui devient vraiment l'instrument d'un genre, qui n'est plus fait pour être chanté, mais lu, à haute voix, par la jeune fille en la chambre des Dames ou dans le silence de la salle.

---

(1) Ces noms désignent on le sait les trois acteurs de la tragédie grecque.

Ainsi le roman est créé et l'amour et la femme y sont installés. Révolution et révolution française dans l'ordre des lettres. Gesta dei per Francos - Histoire de Dieu par les Français, la croisade, Gesta Amoris per Francos, le roman courtois. L'Europe entière l'accueillit comme une délivrance de la brutalité et la femme comme le signe de son triomphe et de sa gloire.

6ème LECON

LE ROMAN CELTIQUE

Il doit vous sembler qu'après l'influence de la poésie lyrique provençale et l'éclat de la triade classique, dont je vous ai parlé dans ma précédente leçon, et où nous avons vu paraitre dans tout son éclat son Altesse la femme, nouvelle souveraine, et son servant l'amour, le roman qui leur fait accueil n'ait plus qu'à poursuivre une évolution rectiligne. Il n'en est rien. Il manque encore une des forces essentielles du roman français, celle qui lui donnera toute sa puissance de séduction, sa force d'éternité, et le magnétisme du rêve, je veux dire l'influence celtique, baignée de merveilleux païen et de ferveur chrétienne. On en a beaucopu discuté - on en discutera longtemps encore. Dans quelle mesure nos romans français sont-ils celtiques ? J'ai écrit moi-même qu'ils létaient dans la mesure où les Lettres de Montesquieu étaient persanes. C'est là une boutade par laquelle j'ai voulu réagir contre les excès des celtisants qui s'emparent des noms de Lancelot ou de Caradoc, en font l'étymologie et oublient que Chrétien de Troyes est un romancier français, ou contre les Allemands qui nous refusent la paternité du Tristan parce que le français léger (léger comme il s'est vu à la Marne et à Verdun) est incapable de concevoir un grand et profond amour. Mais de fait s' il apparait ainsi, c'est bien, semble-t-il, à la puissance de rêve du Breton aux yeux gris, dont tout français participe parce qu'il est celte à tout prendre, et à sa croyance aux philtres et aux enchanteurs, que nous le devons. Il y a là des impondérables, impossibles à doser et à mesurer, qu'on sent beaucoup plus qu'on ne les entend par l'intelligence, et qui font un des principaux charmes de nos vieux romans, de ceux de Chrétien en particulier.

D'où nous vient-il cet élément celtique que trahit tout de suite l'onomastique de nos romans, serait-ce de la petite Bretagne, toute proche de l'Armorique par l'intermédiaire du pays Gallo ou français (St-Malo par exemple - ou l'Ille- &-Vilaine) qui nous en sépare, ou de la Grande Bretagne avec qui les rapports de la Champagne, de l'Ile - de France, de la Picardie et de la Normandie étaient, au XIIème siècle, bien plus fréquents et plus constants ?

C'est là, entre savants allemands et français, une vieille querelle qui, dans la seconde moitié du XIXème siècle, fit verser heureusement plus d'encre que de sang,

Gaston Paris tenant pour la Bretagne insulaire, Zimmer et Foerster pour la Bretagne continentale (1).

En fait, à qui devons nous le Roi Arthur et la reine Geneviève, la Table Ronde et ses chevaliers, cadre presque nécessaire pour plus de cent ans de notre roman courtois ? c'est à Geoffroy de Monmoth, auteur de l'Historia regum Britanniae, un peu postérieure à 1135, et à l'adaptation très romancée qu'en donna Wace en 1155, date exacte donnée par l'auteur et qui est le point de départ de la diffusion de l'élément celtique.

LA LEGENDE ARTHURIENNE. (1)

En armor, ou Bretagne continentale, en Cornouailles où se dressant encore imposantes les ruines du château de Tintagel, dans le pays de Galles et dans la verte Erin, aujourd'hui libre, Arthur, le roi légendaire, qui fut à notre roman courtois ce que Charlemagne est à la chanson de geste, ne s'est point effacé du souvenir du peuple et de ses clerc, qui ne le trahissent point.

En dehors du domaine celtique toute une pléiade de chercheurs anglais, américains, allemands, français se sont passionnés pour cette haute figure et ont tenté de l'arracher aux brumes du passé pour la mieux comprendre et la mieux éteindre. Je pense à Foerster, à Zimmer, à Gaston Paris, et plus près de nous à Bruce, Loomis, Chambers (2), Griscom, F. Lot, J. Loth et Vinaver. C'est sur l'initiative de ce dernier, auteur d'une thèse sur le Tristan en prose (3) que les pélerins littéraires se sont rassemblés en Août 1930 à Caerléon, la ville des légions en Galles, à Tintagel en Cornouailles et dans la forêt de Morrois, pour y évoquer le souvenir de Tristan et Iseut et du roi Marc, d'Arthur de Gauvain, d'Ivain et de Perceval et des autres pairs de la Table ronde. Comme j'aurais voulu fouler avec eux le sol de la Cornouaille pour faire sortir de terre, au coup de baguette de l'imagination, les fontaines de la légende, toujours prêtes à y affleurer. Mais il faut se munir d'un guide, qui sera en même temps une sauvegarde, car l'on peut craindre d'être submergé par leurs flots et d'y voir chavirer la raison raisonnante et la vérité historique. Je n'en vois pas de meilleur à proposer, bien qu'il ne soit pas très portatif, que les trois gros volumes d'une érudition prodigieuse, mais de belle tenue

---

(1) Pour plus de détails et pour la Bibliographie, voir Mon Chrétien de Troyes pp.79-80)

(1) cf. mon article des Nouvelles Littéraires du 12 Juillet 1930

(2) Arthur of Britain, Londres, 1927, in-12

(3) 1925 et d'un livre sur Malory, 1929

toujours, qu'Edmond Faral, le savant professeur du Collège de France, consacre à la légende arthurienne. (4)

On le croirait volontiers très ancienne, contemporaine de l'époque où elle se situe, c'est-à-dire au VIème siècle au moment où, dans la grande île, les Bretons, par un sursaut d'énergie nationale, s'essaient à lutter contre l'envahisseur anglo-saxon et d'autre part s'établissent solidement dans cette Armorique, dont ils vont faire un des principaux sièges de leur civilisation et où celle-ci est toujours vivace. Je songe par exemple au théâtre de Ste-Anne d'Auray et à l'oeuvre de mon ami l'abbé Le Bayon.

Toutefois, le chroniqueur contemporain de cette époque, Saint-Gildes, qui raconte ces luttes sur un ton de prophète aigri, et parle de la bataille du Mont-Badon, au moment de laquelle il naquit, et qui mourut en 570, ne sait encore rien d'un Arthur. L'Anglais Bède qui achève, en 731 à 59 ans, une Historia Eccesiastica gentis Anglorum, pas davantage. Ce n'est que dans l'anonyme Historia Brittonum, conservée notamment dans un manuscrit de Chartres, dans un autre du British Museum, et reproduisant au Xe et XIe siècle, un texte composite, antérieur peut-être d'un siècle ou deux, que le nom fameux apparait et tout de suite avec un caractère légendaire, au chapitre 56.

Arthur y est représenté moins comme un roi que comme un "chef de guerre" ce qui peut vouloir dire, que, roi, il a été chargé par ses pairs du commandement unique et suprême. Il a remporté douze victoires et ce nombre est déjà suspect, car on pense aux douze travaux d'Hercule et aux douze signes du Zodiaque. On lui attribue nommément celle du Mont-Badon, célébrée, déjà par Gildes. Cette addition est une tentative qui réussira de "promouvoir un héros provincial à la dignité de héros national". A la bataille du château Guinion, il porte sur ses épaules l'image de la sainte Vierge Marie et ce jour là les païens sont tués en plus grand nombre par la vertu de Notre-Seigneur Jésus Christ.

Mais pour que, suivant la jolie formule de Faral le livre de l'infortune devienne le livre de la fierté et de l'espérance bretonne, il faut que la légende, une fois de plus vienne enrichir l'histoire.

Les Annales Cambriae insérées, dès le Xe siècle dans l'Historia Brittonum, précisent qu'à la bataille du Mont-Badon, en 516, Arthur, pendant trois jours et trois nuits a porté la croix du Seigneur sur ses épaules, assu-

---

(4)Paris, Champion, 1929, 3 volumes in-8, v. aussi J. Loth (spécialiste du celtique) L'origine de la Légende d'Arthur, dans Revue Celtique, 1932, t.XLIX

rant par là la victoire aux Bretons. Ainsi autour de sa tête le nimbe de sainteté se précise. Aussi Arthur figurera-t-il désormais dans les vies des saints, Saint Cadoc, Saint Patern, Saint Cerandoc, écrites vers 1100 et où il est associé à leur existence, bien que, tyran violent et sensuel, il ne soit pas encore le miroir de toute perfection.

Les Geste regum Anglorum écrites en 1125 par Guillaume de Melmesbury, recueillent ces données et y ajoutent certains traits relatifs à Gauvain, neveu d'Arthur et autre parangon de vertus chevaleresques. Mais surtout y apparaissent certaines croyances répandues parmi les Bretons, jugées absurdes par le chroniqueur et qui nous intéressent par leur absurdité même. Le tombeau d'Arthur ne se voit nulle part, constate-t-il; c'est pourquoi de vieilles fables racontent qu'il reviendra. Il reviendra, comme on le dira plus tard de Frédéric Barberousse, comme on le dira de Napoléon. Il reviendra pour consoler et sauver son peuple, tombé en servitude et lui assurer la gloire et l'indépendance, que celui-ci espère reconquérir. En cela, il participera de la puissance ressuscitante de Dieu. Que Guillaume de Malmesbury qualifie ces fables de folie, il ne nous importe, nous les saluons avec émotion en vénération comme la vraie parole des Bretons aux veillées, comme la pensée chérie des Celtes.

L'un d'entre eux, doué pour les lettres, pour les lettres néo-latines s'entend, va bientôt lui donner corps, c'est Geoffroy de Monmouth, qui portait le nom, peut être prédestiné, peut être prédestinant, de geoffroy Arthur, auteur de l'Historia regum Britanniae. "Audacieuse mystification" écrivait sévèrement Edm. Faral, j'accepterais même la formule "roman" tout court, mais sans idée de blâme, car c'est bien à lui que nous devons d'avoir tiré de la tradition orale et incarné à jamais par l'écriture, Arthur, Guenièvre et Gauvain, sans qui il n'y aurait jamais eu ces illustres romans de la Table Ronde, ce dont va s'enrichir notre littérature.

Né à Monmouth, Geoffroy est Breton, Breton insulaire. Il lia sa fortune à celle de Gautier, archidiacre d'Oxford, "rhétoricien" accompli et fin connaisseur de l'art oratoire, qui le pousse vers la carrière d'écrivain, ce qui n'empêcha pas notre historien de finir évêque de Saint-Asaph en 1154. La littérature mène à tout. Elle mène surtout plutôt qu'à la puissance, vers les puissants dont il faut mendier la faveur, pour vivre. Celui-ci, à l'instigation d'Alexandre de Lincoln, publie, vers 1134 ses Prophéties de Merlin et voici déjà le grand enchanteur dont le nom dérive sans doute de Myrddin (changé en Merlin pour éviter les mauvaises équivoques des Français), qui entre dans l'Histoire. Mis en appétit par un si beau succès, qu'il devait

exploiter à fond vers 1148 car sa Vita Merlini, en vers Geoffroy se remet à son Historia regum Britanniae, où, après avoir raconté les origines troyennes de la grande Bretagne sous Brutus, le héros éponyme, il en vient à conter la lamentable histoire du roi Lear (Leir), et de ses trois filles dont Shakespeare tirera le sujet d'un de ses chefs-d'oeuvre.

C'est le rôle de Geoffroy d'en fournir les matériaux. Avec une richesse et une imagination prodigieuses, il développe la légende d'Arthur, fils d'Uther Pendragon, celui que Hugo qualifie assez singulièrement dans les Burgraves, d'Uther, pandragon (dragon intégral ou superdragon?) de Bretagne. Deux livres sur douze que comprend l'Historia sont consacrés à Arthur.

Celui-ci, à quinze ans, a la vaillance et la libéralité d'un autre Alexandre (influence du Roman d'Alexandre assurément) vêtu de sa cuirasse, il coiffe le casque avec le dragon, porte attaché sur l'épaule son bouclier Pridwein, où sur la face intérieure est figurée l'image de Sainte-Marie, son épée Caliburn, fabriquée dans l'île d'Avallon, et sa lance qui s'appelle Ron. Il nettoie d'ennemis la Mercie à la bataille de Lincoln et de Calédon, le Wessex, à la bataille du Mont-Badon. Il conquiert sur les Scots et les Pictes l'Ecosse merveillause et son étang de Lumond, où se jettent soixante fleuves et d'où émergent soixante îles avec soixante nids d'aigles qui chaque année se réunissent pour prédire l'avenir. Il envahit la gaule, tue Flollo (serait-ce l'origine du Frollo de Notre-Dame de Paris ?) après un combat singulier sous les murs de la cité et la conquiert (car l'on n'a pas le monde si l'on n'a Paris).

Il donne la Normandie à Beduer son échanson et l'Anjou à Kei son sénéchal, puis il célèbre avec éclat son couronnement à Carléon, Cairlegeion, l'ancienne ville des Légions. Un cartel de Rome l'oblige à se remettre en campagne. Il part pour la Gaule avec une puissante armée laissant la régence à son neveu Modred et à Guanhumare (encore un personnage pillé par Hugo) ou Guinevere (Guenièvre) sa propre épouse. Mal lui en prit. Ce généreux était fait pour être trompé. Tandis qu'Arthur bat les Romains et s'appête à marcher sur Rome, il apprend que le traître lui a pris sa femme et sa couronne. Il rentre en Cornouailles et livre bataille à Modred, dans les plaines de Camlann, ainsi que le portaient déjà les Annales Cambriae, pour la date de 537 Modred est tué, mais Arthur est mortellement blessé et transporté dans l'île d'Avallon. Ce sont, quoi qu'en ait Faral, grand démolisseur de légendes, les Iles fortunées, les Champs Elysées celtiques d'où nul ne revient, mais d'où lui le privilègié, tel Orphée, reviendra. Neuf soeurs y gouvernent, les neuf Muses, dit Faral, à moins que ce ne soient

des Nornes, dont la première est Morgen, la fata Morgane, la fée Morgue du Jeu de la Feuillée, où notre érudit ne veut voir ni une Muirgen, enfant de la Mer, ni une Muirheilt folle de la mer, mais qui n'en est pas moins à mon sens, une des matres et fatae de la mythologie celtique, qui paraissent sur les monuments funéraires de la Gaule, par groupe de trois (comme aussi dans le jeu d'Adam le Bossu) et neuf n'est qu'un multiple de trois.

Comme le forgeron de l'Ile d'Avallon avait forgé l'épée Caliburn, Geoffroy de Monmouth avait forgé avec des débris d'histoire et des fragments de légende, et martelé sur son enclume pour l'éternité, la haute figure du saint roi Arthur, modèle de toute bravoure, exemple de toute générosité, jusqu'au pardon des injures et champion du droit vengé. Il a déjà près de lui Ké son sénéchal, et Guenièvre sa femme, l'infidèle. Personnage d'essence mythique, il en lutte avec les puissances des ténèbres dont sa sainteté toujours triomphera.

Le succès fut immense, le plus considérable peut-être qui fut jamais donné à la survie d'un type littéraire, car celui-ci incarna les espoirs d'un peuple entier et l'idéal chevaleresque de plusieurs siècles féodaux. Les moines ne le chérissent pas moins que le peuple et les nobles, mais ils l'énervent en le couchant près d'eux dans un tombeau de pierre au lieu de le laisser enseveli dans son linceul de nuées. Ceux de Glastonbury finiront par trouver chez eux son tombeau et par un jeu subtil d'étymologie assimileront le nom de leur abbaye qui signifie en breton "ile de verre" à lamystérieuse Ile d'Avallon que nul n'a visitée. C'était tuer la légende en la pétrifiant, mais ce ne fut qu'à la fin du XIIè siècle qu'ils firent cette belle découverte. De 1135 ou 1136 date de la première édition de l'Historia de Geoffroy de Monmouth à 1191, date de la découverte du pseudo-tombeau, la légende a grandi comme un arbuste vigoureux et porté ces fruits d'or qui tentent les lèvres des hommes et surtout des femmes.

Mais serait-elle sortie de la seule Historia regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth, sans un intermédiaire français ? C'est fort douteux. Or cet heureux intermédiaire, c'est Wace aussi romancier qu'historien, dont le Brut, en 1155, embellit et enrichit son modèle latin. Telle est la Bible où les jeunes romanciers de l'école de 1160 puiseront sans pudeur et à foison des thèmes, des situations, des personnages, des motifs ornementaux, termes techniques et descriptions de tempêtes, de batailles et de fêtes. Voyez à ce sujet l'excellente petite thèse de Mlle Margaret Pelan, sur l'Influence du Brut de Wace sur les Romanciers français de son temps, Paris, Droz, 1931, in-8.

De la vie de l'auteur nous savons peu de chose, si ce n'est qu'il était normand, né à Jersey vers 1100; il fit

ses études à Caen où le roi Henri II Plantagenet (comme se femme Alienor d'Aquitaine, protecteur des lettrés mais préférant les graves historiens aux troubadours qui enchantaient sa femme) lui donne une prébende :

"De romans faire m'entremis,
Moult en écris et moult en fis."

Nous en avons conservé deux, le Ron, plus historique, sur les Ducs de Normandie, le Brut, sur l'histoire légendaire des Bretons. C'est un travail considérable qui ne comprend pas moins de 15300 vers.

Texte : Le Roman de Brut, par Wace, poète du XIIè siècle publié pour la première fois d'après les manuscrits des Bibliothèques de Paris, avec un commentaire et des notes par Le Roux de Lincy, Rouen, 1836, 2 vol. 4°.

Il débute ainsi :

"Qui veut ouïr et veut savoir
De roi en roi et d'hoir en hoir,
Qui ceux furent et d'où ils vinrent
Qui Angleterre d'abord tinrent,
Combien de rois il y a eu,
Qui d'abord et qui puis y fut,
Maitre Gasse l'a translaté
Qui en conte la vérité."

"Translaté", ou traduit, de qui ? assurément des chroniques latines dont nous avons parlé, plus ou moins fabuleuses, Gildas, Bède, Nennius, Guillaume de Malmesbury, et surtout ce génial imposteur, Geoffroy de Monmouth, auteur de l'Historia regum Britanniae. Il va de soi que, à l'imitation de l'antique, et puisque Rome a été fondée par les Troyens, le royaume d'Angleterre n'a pu qu'en sortir aussi. Comme la dynastie française remonte à Francus (vous connaissez la Franciade (1) celle d'Angleterre doit remonter bon gré mal gré, vaille que vaille, à Brutus (en français Brut) arrière petit-fils d'Enée et qui, ayant involontairement tué son père, s'en va reconquérir le royaume de Rome, puis passe en Afrique, en Espagne, en France, où il se fait battre par les douze Pairs. Il se rend ensuite en Angleterre, alors habitée par les géants (dont le Roi est Gog-Magog, connu de nous par le Roman d'Alexandre). Vainqueurs, les Troyens s'établissent en Angleterre et changent le nom d'Albion en celui de Bretagne (v. 1207-1212) :

---

(1) Voir mon Ronsard, sa vie et son oeuvre, nouvelle édition, Boivin, 1933, p.234.

"La Terre avait nom Albion,
Mais Brutus lui changea son nom,
De son nom Brutus nom lui mit,
Et Bretagne son nom lui fit.
Les Troyens ses compagnons,
Appela de Brutus Bretons."

Et de Corineus viendra Cornouailles. Nous assistons à la fondation des principales villes, Londres, Guincestre (Winchester dans le Hampshire), Cantorbire (Cantorbery, dans le Kent), et nous est contée l'histoire du roi Lear (v.1697-2110) et de ses trois filles, Gornorille, Ragaü, et Cordeille. Le récit, qui vient d'ailleurs de Geoffroy de Monmouth, a été bien suivi par Shakespeare, que je n'ai pas besoin de vous traduire les vers de Wace, qui constituent tout un petit roman que, chose étrange, nos Français n'ont pas exploité. Il y a une autre version dans le Brut de Munich, édition Hoffmann et Vollmöller, 1877, p.71 et ss.

Je laisse de côté la conquête romaine et les luttes contre les Romains, et je passe au Roi légendaire Vertigerne avec qui commence l'histoire de Merlin (oui, de Merlin l'Enchanteur), qui apparait ici, à l'imitation d'ailleurs comme je vous l'ai dit, de Geoffroy de Monmouth.

Vortigerne veut faire bâtir une tour où il soit en sûreté (t. I. p. 348 de l'édition Leroux de Lincy, v. 7489 et ss.) mais à mesure qu'il la fait élever elle s'effondre. Mandés, ses devins lui disent que ce sortilège ne cessera que lorsque l'on aura mêlé au mortier le sang d'un enfant né sans père. On reconnait là un souvenir de la coutume primitive, universellement répandue, des sacrifices de fondation cf. Sébillot, Le Paganisme contemporain chez les Peuples Celto latins, Paris, Doin, 1906. Il s'agit de trouver un tel enfant, ce qui est plus malaisé que d'en rencontrer un qui en ait plusieurs. Les émissaires du roi se mettent en quête et, parvenus à Kermerdin (qui n'est au fond que la maison de Myrddin = Merlin), ils entendent une vive dispute entre deux jeunes gens dont l'un reproche à l'autre d'avoir été conçu sans père (v.7565).

"Je suis né de rois et de comtes,
Mais si toi tes parents tu comptes,
Ja ton père ne nommeras,
Ni tu ne l'sais ni ne sauras;
Jamais ton père tu connus;
v.7570 Ni jamais père tu n'eus."

Interrogés, les voisins répondent qu'en effet la mère, fille de roi, et qui était nonne cloitrée, n'avais

jamais su qui avait engendré en elle son fils. Il y a là peut être un souvenir d'Amour et Psyché, ou de quelque autre légende mythologique. Malgant le clerc explique qu'il doit s'agir d'un démon succube. Démons incubes et succubes ont joué un grand rôle jusqu'au XVIème siècle (chez Bodin) et chez les Possédées de Loudun sous Louis XIII. Je ne suis pas sûr que dans les campagnes, certaines femmes ne connaissent encore des démons, incubes ou succubes, plus ou moins mystérieux. Amené devant le roi, le jeune Merlin apprend le sort qu'on lui destine, mais sans trop s'émouvoir, il demande à parler aux devins et leur demande :

"Si vous ne me savez répondre
Pourquoi la tour à terre s'effondre,
Comment savez vous deviner
Que par mon sang doive finer ?"

Et il révèle au roi la vraie cause de cette chute, qui est l'existence d'un étang souterrain qu'une fouille plus profonde fait en effet apparaitre, et il annonce qu'on y trouvera deux dragons, l'un rouge, l'autre blanc, (nous sommes en pleine féérie) qui s'entrebattront et s'entredéduiront, ce qui arrive en effet. Merlin interprète cette merveille comme un symbole des dangers qui menacent le roi (v.7729):

"Dont, dit Merlin, les prophéties
Que vous avez souvent ouïes,
Des rois qui à venir étaient,
Qui la terre tenir devaient.
Ne veux son livre translater,
Quand je ne l'asis interprèter."

allusion à des Prophécies Merlin, écrites en breton sans doute et que Wace se déclare incapable d'interprèter. Cependant il ne laisse pas de reproduire l'avertissement de Merlin au roi Vortigerne de se méfier des attaques des Bretons qui, en effet, ne tardent pas à se montrer et à brûler Vortigerne en son chateau. Ils s'attaquent ensuite aux Saxons et à leur chef Heugist qu'ils font prisonnier et tuent. Le roi des Bretons mande à son tour Merlin qui lui conseille d'aller prendre en Irlande un cercle de pierres (on reconnait là un cromlech comme il y en a chez nous à Carnac en Bretagne, de croum, cercle, et lech, pierre, et dont il faut expliquer l'origine), pierres si lourdes que nul ne peut les ébranler; par enchantement et prière, Merlin les rend légères et les Bretons parviennent à les enlever aux Irlandais qu'ils ont battus, et à transporter ces précieux objets à Stonehenge, dans la plaine de Salisbury,(v.8383-6).

"Bretons les soulent (ont l'habitude) en breton
Appeler carole aux géants
Senhange ont nom en anglais
Pierres pendues en français."

C'est là qu'on enterre Ambrosius à qui son frère Uter Pendragon, déjà rencontré par nous chez Geoffroy, succède comme roi des Bretons. Il fit faire comme enseigne deux dragons d'or à porter devant lui à la bataille. De là son surnom.

v. 8612 "Fut nommé Uter pandragon :
Pandragon a nom en breton,
En roman tête de dragon."

Uter Pandragon se fait couronner roi à Londres, y ayant d'abord convoqué ses barons, leurs maismies (leurs maisons) et leurs épouses. A peine a-t-il pris place, sous un dais, dans la grande salle, qu'il aperçoit en face de lui le comte de Cornouailles assis et près de lui la femme de ce dernier, la belle Ygerne, et tout de suite (nous voici en plein roman et déjà en plein roman courtois) il s'éprend d'elle.

v. 8793 "Au manger est assis le roi,
Au chef de salle sous un dais;
Les barons s'assirent autour,
Chacun dans l'ordre de s'honnour.
Devant lui était vis-à-vis
Le comte de Cornouailles assis.
Près de lui Ygerne sa femme,
N'yeut si belle en tout le règne, (royaume)
Courtoise était et belle et sage,
Et moult était de haut parage."

La courtoisie, qualité pour la vie de cour et de société, s'impose de plus en plus comme une vertu, supérieure à celles que préconise l'Eglise.

"Le roi en eut (avait ouï parler
Et moult l'avait ouï louer.
Avant que semblant il en fit,
Voire assez avant qu'il la vit,
L'eût-il convoitée et aimée,
Car à merveille était louée.
Moult l'a au manger regardée,
S'entente (son désir) y a toute tournée:
Quand il mangeait, quand il buvait,
Quand il parlait, qu'il se taisait,
Toutes heures il y pensait
Et de côté la regardait,
En regardant lui souriait,
Et d'amour signe lui faisait,
Par ses privés le saluait,
Et son présent lui envoyait.
Moult lui a ri et moult cligné,
Et maint semblant fait d'amitié,

Ygerne ainsi se conduisait,
N'octroyait ni ne refusait :
Aux gabs (plaisanteries), aux ris, aux clignements
Et aux saluts et aux présents,
Le sent bien le comte et savait
Que le roi son épouse aimait; De la table alors il sortit,
Sa femme prit et puis s'enfuit."

Le roi irrité de le voir s'en aller sans congé, lui lance un défi, mais le comte se réfugie en Cornouailles et enferme sa femme dans le chateau de Tintagel qui fait ici son apparition et jouera un si grand rôle dans la légende de Tristan et Yseut. Mais franchement se croirait-on dans une chronique historique ?

Pour les beaux yeux d'Ygerne la guerre s'engage entre le roi Uter-pandragon et le comte de Cornouailles :

"L'amour d'Ygerne le pressait,
que sur toute chose il aimait.
Ulfin un sien baron privé
A privément appelé :
"Ulfin dit-il, conseille moi (Et voilà du dialogue connu dans l'Eneas qui a pu s'en inspirer comme il l'a fait pour le thème même des amours de Lavine).

Tout mon conseil ai mis en toi;
L'amour pour Ygerne m'a pris,
Et tout m'a veincu et conquis.
Ne puis aller ne puis venir,
Ne puis veiller, ne puis dormir,
Ne puis lever, ne puis coucher,
Ne puis boire, ne puis manger,
Que d'Ygerne ne me souvienne."

Le rapport avec l'Eneas est de plus en plus évident, bien qu'il ait échappé à mon savant collègue L.Hoepffner. (L'Eneas et Wace - Archivum romanicum, t. XV. N° 2, avril-juin 1931).

"Mais ne sais comment je la tienne,
Mort suis, si tu ne me conseilles."

Ulfin lui conseille de mander Merlin qui, décidément, en vrai magicien, semble immortel, et qui, justement a suivi l'armée. Par son art, l'Enchanteur donnera à Uter les traits du comte de Cornouailles, tandis que lui-même prendra ceux de Bertel et Ulfin ceux de Jourdain, deux privés conseillers et amis du comte. Ainsi mués, ce sera jeu d'entrer dans Tintagel.

"Merlin fit les enchantements,
Visages changes, vêtements,
En Tintagel le soir entrèrent."

Tous les hommes d'armes et serviteurs leur font fête et Ygerne accueille ce feint époux comme Alcmène fit de Jupiter, dont l'histoire a peut être servi de modèle au clerc Wace :

v. 8963 "Et Ygerne la nuit conqut
Le bon roi, le fort, le sûr,
Que vous oyez nommer Arthur,
Par là fut Arthur engendré,
Qui tant fut preux et redouté."

Les Bretons cependant assaillent les Cornouaillais et tuent leur comte. Le roi et ses compagnons ayant quitté Tintagel, reprennent leur première forme et se font rendre la forteresse, après quoi Ygerne épouse, sans faire de difficultés, le meurtrier de son mari (Chrétien s'en souviendra dans son Yvain).

Au terme voulu naquit Arthus, puis Ygerme eut une fille Anna, qui, ayant épousé Lot de Leonois (Lothian) conçut le fameux Gauvain, le chevalier incomparable. Quand Uter mourut empoisonné, son fils Arthur lui succèda et fut couronné à Cirencestre.

"Jouvencel était de quinze ans,
Mais pour son âge fort et grand."

comme Alexandre . Il en a aussi toutes les qualités morales, imitées sans doute de celles que lui attribue le roman dont je vous ai parlé.

v. 9251 "Chevalier fut moult vertueux,
Moult prisé et moult glorieux,
Vers orgueilleux fut orgueilleux,
Et vers humbles, doux et piteux,
Fort et hardi et conquérant,
Et si besogneux l'invoquaient
Jamais d'aider ne refusait.
Moult aima prix (gloire), moult aime gloire,
Moult se voulut mettre en mémoire,
Servir se fit courtoisement
Et moult se maintint noblement.
Tant qu'il vécut et qu'il régna,
Tous autres princes surmonta
En courtoisie et en prouesse,
Et en valeur et en largesse."

Il n'est donc pas le roi fantoche ou le roi fantôme que souvent nous montreront les romans ultérieurs. Ici au con-

traire, il jure que jamais les Saxons n'auront la paix tant qu'ils seront en Angleterre, ces saxons qui lui ont tué son père et son oncle. Durement pressé dans Londres, il fait appel à son neveu Hoël, roi, de la Petite-Bretagne, et ici se manifeste le sentiment de l'unité de la race celtique. L'action des romans bretons se portera facilement d'une rive à l'autre de la Manche, de la petite à la Grande Bretagne.

Pour la bataille Arthur s'est armé comme un de ces chevaliers du XIIème siècle que l'on voit au portail Royal de la cathédrale de Chartres :

"Ses chausses de fer a chaussées,
Belles et bien appareillées;
Haubert (cote de mailles) et bon et bel vêtu
Tel qui de tel roi digne fut,
Escalibor a ceinte son épée
Qui bien fut longue et bien fut lée (large),
En l'île d'Avalon fut faite."

Cette île d'Avalon, dont j'ai parlé, est le Paradis, les Champs Elysées celtiques.

"Heaume (casque pointu) avait en son chef luisant
Et fut d'or le nasal devant
Et d'or le cercle à l'environ,
Au sommet portait un dragon,
En l'heaume eut mainte pierre claire,
Il lui venait d'Uter son père.
Sur un cheval monta moult bel
Et fort et courant et isnel (rapide)
Son écu a mis à son col,
Ne semblait ni couard ni fol.
De l'écu fut par grand maîtrie (maitrise)
De Madame Sainte Marie
Portraite et faite la semblance
Pour honneur et pour remembrance."

Ainsi s'accentue le caractère saint du roi-chevalier. Comment avec une telle aide divine les Saxons ne seraient-ils pas vaincus? Aussi Arthur soumet-il l'Ecosse avec le mystérieux Lac Lomond aux soixante îles et aux soixante nids d'aigles mentionné plus haut. Puis c'est l'Irlande qui est soumise à son tour. La paix est rétablie. Arthur, en vrai roi féodal, distribue des fiefs à ses frères, à Lot, le Loënois, à Aguisel, l'Ecosse, à Urien, le Moray. Lui-même épouse Guenièvre qui va devenir une des plus célèbres figures de grande amoureuse de notre roman. Iseut et Guenièvre : tout l'amour adultère avec ses fortes, troublées et fatales passions, tient dans ces noms :

v. 9882 "Belle était et courtoise et gente,
Et aux nobles romains parente,
Cador l'éleva longuement
En Cornouaille richement,
Comme sa cousine prochaine...
Moult fut de grande instruction
Et de noble éducation.
Moult fut large et belle parlière;
Arthur l'aima moult et l'eut chère,
Mais entre eux n'eurent nul hoir
Et ne purent enfant avoir."

La Grande-Bretagne une fois soumise, avec l'Ecosse et l'Irlande Arthur fonde la célèbre Table Ronde que Geoffroy de Monmouth ne mentionne point, mais que Wace n'a pas dû inventer. D'ailleurs lui-même n'invoque-t-il pas la tradition orale? (v.9999). Il y a encore en Angleterre et en Cornouailles bien des lieux dits : "round table" ou Table d'Arthur.

"Pour les nobles barons qu'il eut
Dont chacun le meilleur se crut...
Arthur créa la Ronde Table
Dont Bretons disent mainte fable
C'est là que siègeaient les vassaux
Chevaleresquement égaux.
A table également siègeaient,
Egalement servis étaient,
Nul d'eux ne se pouvait vanter
Qu'il siègeat plus haut que son pair." (1)

On y venait de toute terre, pour entendre ses courtoisies, connaitre ses barons et recevoir ses dons. (v. I0032).

"En cette grande paix que je dis,
Ne sais si vous l'avez ouï,
Furent les merveilles prouvées
Et les aventures trouvées
Qui d'Arthur sont tant racontées
Que à fable en sont tournées:
Ni sont mensonge ni tout noir (vrai)
Toute folie ou tout savoir;
Tant en ont les conteurs conté
Et tant ont les fableurs fablé
Pour tous leurs contes embellir
Que tous ont fait fable tenir."

---

(1) Il y avait en effet le haut-bout et le bas-bout de la Table, comme dans nos banquets même démocratiques on distingue encore la table d'honneur, qui est celle du Président et des autorités.

Témoignage important, car il atteste l'existence d'une littérature légendaire au moins orale sinon écrite, au moins chanté sinon lue, antérieur à 1155 date du Brut de Wace, et se rapportant à Arthur et aux chevaliers de la Table Ronde. Aussi est-ce pure fable que les conquêtes que Wace, suivant d'ailleurs Geoffroy de Monmouth, attribue à Arthur, la Norvège donnée à son frère Lot, le Danemark et bientôt la France. Il fait le siège de Paris (à moins que ce ne soit celui de Marseille) et la cité lui ouvre ses portes après qu'il a tué en combat singulier le roi Frollon. Ni L'Anjou, qu'il donne à Ké, ni la Normandie qu'il confie à Bedner, ni l'Auvergne, ni la Gascogne, ni le Poitou, ni la Lorraine, ni la Bourgogne ne lui échappent. Il rentre à Karliou (Cairleon en Galles) pour s'y faire couronner, et le dénombrement des rois qu'il y invite servira de modèle à Chrétien de Troyes pour son Erec. On y voit paraitre d'ailleurs Yvain, fils d'Urien, dont il fera le héros d'un de ses romans, et Gauvain qui figurera dans presque tous et Peredur, souvent assimilé à notre Perceval, mais non pas, chose étrange, Tristan qui jamais ne rit. Les Préparatifs de la fête ont été aussi imités dans Erec et dans bien d'autres récits (t.II, p.102, v.10610 et ss.)

"Vous eussiez vu forte assemblée
Et toute la cité frémir,
Sergents aller, Sergents venir,
Et hotels saisir et pourprendre;
Les maisons de courtines tendre,
Les maréchaux hôtels livrer, Salles
et chambres délivrer,
Et ceux qui nul hotel n'avaient
Leurs loges et leurs tentes tendaient...
Foire semblait, vous fut avis."

Puis vient le clergé, en procession solennel, archevêques, abbés, évêques.

"Au palais le roi courronèrent,
Et à l'Eglise le menèrent.
Deux Archevêques le menaient
Qui à ses deux côtés allaient.
Chacun un bras lui soutenait
Jusqu'à son siège où il allait,
Quatre épées y eut que portaient
Quatre rois qui devant allaient."

La reine de son côté, dans sa chambre est couronnée, entourée de meschines" belles et gentes :

"Après belle reine venaient
D'autres dames qui la suivaient
A grande joie et à grand'liesse
Et à merveilleuse noblesse.

Elles étaient bien atournées,
Bien vêtues, bien affublées...
Chers atours et chers vêtements;
Riches bliauts, riches manteaux,
Riches bouches, riches anneaux,
Mainte pelisse noire, grise (de petit gris)
Et ornements de mainte guise;
On eût pu voir grande richesse
Et demener moult grand'noblesse;
Fallait ouïr orgues sonner,
Et clercs chanter et organer,
Voix s'abaisser, voix s'élever,
Chant avaler et chant monter.
Il fallait voir par ces moutiers
Aller et venir chevaliers,
Tant pour ouïr les clercs chanter
Que pour les dames regarder."

Il y a là une véritable entente de la description, et de même dans le tableau du banquet qui suit la cérémonie religieuse, et où hommes et femmes, chose singulière, mangent à part. Wace signale qu'ils sont vêtus d'une seule couleur (t.II, p.110), et qu'un chevalier ne peut avoir amie s'il n'a avant fait preuve de sa bravoure.

"Les chevaliers mieux en valaient
Et au combat mieux le faisaient
Et les dames plus les servaient
Et plus chastement en vivaient."

apparition, mais encore hésitante, de l'alliance de la bravoure et de l'amour.

Pour les hommes, le sénéchal, personnage favori de nos romans, veille aux mets, tandis que Beduer s'occupe de la "boutellerie" et porte le coupe du roi. Jeux et fêtes suivent le repas.

"Quand le roi leva du manger
S'en sont tous allés s'égayer.
De la cité aux champs sortirent,
En plusieurs jeux se répartirent:
Les uns allèrent pour lutter
Et leurs vifs chevaux éprouver.
Autres allèrent escrimer,
Ou pierres jeter ou sauter,
Tels y avait qui jetaient.
Chacun du jeu s'entremettait
Donc entremettre se savait...
Les dames sur le mur montaient,
Qui les jeux regarder voulaient;
Qui ami avait eu la place
Tôt lui montre l'oeil et la face."

Les jongleurs sont aussi de la fête :

"Beaucoup eut à la cour jongleurs
Et chanteurs et instrumenteurs;
On pouvait ouïr des chansons
Rotrouenges et nouveaux sons,
Maintes viellures (airs de vielle),lais et notes,
Lais de vielles, lais de notes;
Lais de harpes et de tuyaux."

Il faut prendre garde, car c'est la première fois qu'apparait, donc à la date de 1155, ce mot lai qui désigne un genre sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure.

"Lyres, timbres et chalumeaux
Symphonies (instrument, psaltérions,
Monocordes, cymbes, chorons (parfois appelés
chefoines).
Assez y eut d'équilibristes
Des joueuses et des joueurs.
Les uns disent contes et fables.
D'autres demandent dés.
Des échecs en jouent plusieurs,
Au jeu du mat ou au meilleur, (?)
Les uns perdent, les autres gagnent,
Gages saisissent, gages mettent,
Gages prennent, gages promettent...
Souvent jurent, souvent s'affichent (jurent),
Souvent trompent et souvent trichent,
Assez souvent noisent et crient,
Les uns aux autres souvent dient;
"Vous me trompez, dehors jetez,
Baissez la main, mêlez les dés."

On voit l'animation de la scène et on comprend que Wace, véritablle artiste qu'on n'a pas mis à sa place, ait servi de modèle aux romanciers de l'âge suivant, voire même à ceux du XIII ème siècle.

Vient alors, après la description de la fête, le tableau engageant de la générosité d'Arthur à l'égard de ses invités. (v. 10867 etss.).

"Trois jours dura la fête ici,
Quand vint au quart, au mercredi,
Le roi les damoiseaux dota
Et terres libres leur donna.
Leurs services à ceux-là rendit
Qui sur terre l'avaient servi :
Bourgs donna et châtellenies,
Et évêchés et abbayes.

A ceux qui d'autres terres étaient,
Qui par amour à lui venaient
Donna armes et bons destriers
Et les ornements les plus chers,
Donna pelisses, donna draps,
Donna coupes, donna hanaps,
Donna soies, donna anneaux,
Donna bliauts, donna manteaux,
Donna lances, donna épées,
Donna fléchettes barbelettes,
Donna harnais, donna écus,
Donna épieux bien émoulus,
Donna hauberts, donna destriers,
Donna heaumes, donna deniers,
Donna argent et donna or,
Donna le mieux de son trésor."

Surviennent alors des ambassadeurs romains demandant à Arthur de payer un tribut à l'Empereur Lucius, qui s'irrite de sa grande puissance et lui reproche en une lettre-discours bien troussée, d'avoir attaqué la France et occupé la Bretagne, anciens fiefs de Rome. Arthur rassemble le grand conseil de ses barons et leur adresse un noble discours, exposant la situation et les avertissant du danger qui les menace. Hoël, roi de la petite Bretagne, est d'avis de relever le défi et d'aller conquérir Rome par force. Aguisel, roi d'Ecosse, est de même opinion, et renchérit en bravades. Tous se préparent à la guerre : occasion de dénombrement épique de barons et de rois, plus ou moins historiques et exotiques. La garde du royaume et de Guenièvre est, comme chez Geoffroy de Monmouth, confiée à Mordret, neveu d'Arthur.

"Mordret était de grand noblesse
Mais n'avait mie bonne foi.
Guenièvre eût dû être sa soeur
Mais il lui fit grand déshonneur.
Il avait cette reine aimée,
Pourtant c'était chose célée.
Il s'en cachait, mais qui eût cru
Que la femme du roi voulût ?"

Ainsi est présentée la trahison qui fera l'objet de mainte imitation jusqu'à la Mort d'Arthur au XIIIème siècle, et jusqu'à l'auteur anglais Malory, dans la seconde moitié du XVème siècle (1) . Les préparatifs de l'embarquement sont décrits par Wace avec sa verve et sa minutie ordinaires (v. 11471).

---

(1) cf. Vinaver, Malory, Oxford, Clarendon Presse. 1929.

"Puis vint passer à Southampton.
Là furent les nefs amenées
Et les maisons assemblées;
Là put-on voir nefs apprêter,
Nefs attacher et nefs ancrer,
Nefs cheviller et nefs clouer..."

Puis c'est le départ, avec un grand déploiement de termes de marine, faits pour jeter de l'embrun aux yeux et qu'il n'est pas nécessaire de comprendre :

"Quand tous furent en nefs entrés
Et qu'un bon vent se fut levé,
Vous aussiez vu ancres lever,
Estrans tirer, haubans carguer.
Mariniers sautent par les nefs,
Et déplient voiles et trefs (tentes)
Les uns s'efforcent à babord,
Les autres au lof, à tribord...
Etais ferment et ecoutes,
Et font tendre les cordes toutes,
Hagues lâchent, voile avalent,
Boulines tirent et les hâlent."

Au Mont St-Michel, Arthur combat le géant Dinabuc venu d'Espagne et qui a pris et tué la nièce d'Hôel, Hélène, qu'il avait mise dans un flot qui aujourd'hui encore s'appelle Tombelaine. Il s'agit d'une légende d'explication toponymique. Nous l'avons l'an dernier évoquée avec mes élèves et sur place. Nul d'entre les nouveaux pélerins du Mont St-Michel ne l'oubliera jamais.

L'épée Escalibor fait merveille et "embattit la cervelle" de Dinabuc. Cela rappelle à Arthur le géant Riton qu'il combattit et vainquit jadis.

"De Madame Sainte Marie
Fit faire mort une chapelle
Que tombe Elaine l'on appela."

Cependant il ne faut pas que le romancier ni Arthur, ni nous n'oublions trop les Romains qu'il s'agit de combattre. Terribles combats dont je vous fais grâce et qui aboutissent naturellement à la défaite des romains. On pense à l'anecdote du Marseillais chasseur de lions, et l'on voudrait bien quelquefois qu'Arthur soit contraint de "rater" aussi un de ses adversaires.

Cependant Borel, Béduer, et Keu trouvent la mort, mais l'Empereur Lucius mord aussi la poussière. Rome serait à la merci d'Arthur si tout à coup ne lui parvenait la nouvelle de la trahison de Mordret :

"En été vent Mont Gin passer (Mons Jovis -le
Petit St-Bernard)
Et à Rome pense aller;
Mais Mordret l'en a détourné,
Oyez la honte et vileté :
Son propre neveu il était
Et en garde Bretagne avait,
Son pays lui avait livré
A garder et recommandé,
Et Mordred lui veut tout ravir.
Bien il lui eût dû mieux servir,
De tous les hommes prit hommage,
Et de tous les châteaux ôtage :
Après cette grand'félonie,
Fit encore plus grand'vilenie,
Car contre chrétienne loi
Prit pour soi la femme du roi,
Femme de l'oncle son seigneur,
Prit pour sa femme en déshonneur."

Arthur confie ses conquêtes continentales à Hoël et se prépare à châtier le coupable. Arthur débarque avecses troupes; une grande bataille s'engage, où malheureusement périssent Aguisel et Gauvain. Ils ressusciteront chez nos romanciers français. Mordret s'enfuit en Cornouailles où Arthur le poursuit. Et la Reine ?

v. 13609 "La reine a su et bien ouï
Que Mordret de bataille a fui,
Ne se pouvait d'Arthur défendre
Ni ne l'osait en champ attendre...
Elle songe à sa vilenie
Et que pour Mordret s'est honnie,
Le roi avait deshonoré
Et son neveu Mordret aimé.
Contre loi l'avait épousée,
Elle en est honnie et damnée."

Le passage est important; vous avez ici une Guenièvre coupable, comme elle le sera dans le Chevalier à la Cherette de Chrétien de Troyes, mais avec Lancelot, et dansl'Enfer de Dante, (épisade de Paolo et Francesca), et dans la Mort d'Arthur, à laquelle j'ai déjà fait allusion, qui sera l'objet d'une petite thèse de Miss Fox (1), et d'une grande thèse de Sorbonne de mon élève Jean Frappier. L'adultère entre dans notre roman, pour n'en plus sortir, hélas.

---

(1) Marjorie B. Fox, La mort le roi Artus, Paris, de Boccard, 1933, in-8.

"Se voudrait mieux morte que vive,
Moult en était morne et pensive.
A Karlion s'en est enfuie,
Et entre dans une abbaye,
Et là devint nonne voilée.
Toute sa vie y fut cèlée,
Ne fut ouïe et ne fut vue,
Ne fut trouvée et de nul sue,
Pour la honte de ce méfait
Et du péché qu'elle avait fait."

Même dénouement, non dans le Lancelot, mais dans la Mort d'Arthur. Arthur, quant à lui, passe en Cornouailles pour combattre Mordret, près de Camblan, et c'est la fin de la belle chevalerie de la Table Ronde.

v. 13665 "Ne sais dire qui mieux le fit,
Ni qui perdit, ni qui conquit,
Ni qui tomba, ni survécut,
Ni qui vainquit, ni qui mourut,
Mais grands furait des deux les pertes,
Des morts fut la terre couverte
Et du sang des occis sanglante.
Là périt la belle jouvente (jeunesse)
Que le roi Arthur avait nourrie
Et de plusieurs terres cueillie;
Et ceux de cette Table Ronde
Dont telle gloire fut au monde;
Occis fut Mordret sur l'essart, (champ)
Et de ses hommes la plupart,
Et de la gent Arthur la fleur
Et les plus forts et les meilleurs.
Arthur, si l'histoire ne ment,
Fut nâvré au corps mortelment,
En Avalon se fit porter
Pour ses blessures y soigner,
Encore y est, Bretons l'attendent,
A ce qu'ils disent et entendent.
De là viendra; encore peut vivre.
Maitre Wace qui fit ce livre,
N'en veut plus dire sur sa fin
Que dit le prophète Merlin....
Merlin dit d'Arthur à bon droit
Que sa fin douteuse serait
Le prophète dit vérité.
Tout temps ou a depuis douté
Et doutera, je crois toujours,
Ou qu'il soit vif, ou qu'il soit mort.
Porter se fit en Avallon,
Vrai, depuis Incarnation
Six cent et quarante deux ans.
Dommage fut qu'il n'eut enfant."

Il manque ici un élément essentiel qu'on s'étonne de n'y voir figurer : la nef des fées, conduite par Morgane, soeur d'Arthur, et qui va porter son corps en Avalon. Nous la retrouverons l'an procahin dans la Mort d'Arthur. Le Brut de Wace devrait s'arrêter là, mais il est conçu, non pas comme un roman mais comme une chronique, il parle des Sarrasins, du roi Gormont qui conquiert l'Angleterre, et d'Ysembert le renégat, venu tout droit de la Chanson de Geste, des Saxons et des Bretons, dont les derniers sont les Gallois, bien "forlignés", ou déchus de la gloire de leurs ancêtres.

v. 15293 "Finit la Geste des Bretons
Et la lignée des Barons
Qui en Bretagne jadis vinrent
Et Angleterre longtemps tinrent.
Puisque Dieu incarnation
Prit pour notre Rédemption,
Mil et cent cinquante cinq ans
Fit maitre Wasse (1) ce roman."

Une question se pose maintenant : Le Brut de Wace suffit-il à expliquer le cadre celtique et toutes les données bretonnes de notre roman courtois dans la seconde moitié du XIIème siècle, et la réponse doit être négative car si Arthur et Guenièvre, Gauvain et Ké, Yvain et Peredur y sont, Lancelot et surtout Tristan y manquent. Il faut donc qu'il y ait d'autres sources; ces sources sont le plus souvent orales et le plus souvent chantées dans des récits assez courts, transportées accompagnées d'instruments comme de nos jours encore en Bretagne par les bardes : les lais bretons.

De leur existence nous avons d'innombrables preuves, celles qu'on peut tirer de Wace et dont vous vous souvenez, celles qu'on peut tirer de la poètesse Marie de France à qui je consacrerai une leçon. Elle termine par exemple ainsi son propre Lai du Chevrefeuille, qui se rapporte à la légende de Tristan.

(t.II, p. 107 de l'ed. Hoepffner, Strasbourg, Heitz, 1921)

"Tristan qui savait bien harper
En avait fait un nouveau lai,
Brièvement le nommerai :
"Gotelef" l'appellent Anglais (Goatleaf =traduction de Chevrefeuille)
"Chevrefeuil" le nomment Français."

Chrétien, au milieu de son Yvain évoque un lai qui ne nous est pas parvenu(:cf.p.320 du mon "Chrétien de Troyes").

---

(1) Le manuscrit de Paris porte : Gasse.

On trouvera d'autres textes dans les Jongleurs d'edm. Faral (1910, p. 197-8). Dans les Branches du Renart (1) Renart Jongleur, imitant, contrefaisant l'Anglais qui estropie le français :

"Je fout savoir bons lais bretons,
Et de Merlin et de Noton
Du roi Arthur et de Tristan,
Du Chevrefeuil, de St-Brendan-
Et sais-tu le lai dame Iset?
"Ya" (oui, en -Ya - ia - dit-il, breton) Gouditoët." "Good is to Weet"
"C'est bon à savoir".

Ce jongleur breton dont Renart a pris le costume chante donc en anglais, en français, et en breton, ce qui fait supposer l'existence de lais bretons accompagnés de la harpe et traduits en vieil anglais ou en français, et la présence de mots anglais à leur propos semble donner raison aux partisans de l'hypothèse insulaire.

Quoiqu'il en soit le branle est donné, et c'est peut-être par Wace, mais aussi par les jongleurs qui ont passé la Manche pour s'approcher du grand roi de l'ouest. Henri II Platagenet, ou d'Aliénor, Chrétien lui-même parait avoir été en Angleterre.

Mais Wace, et c'est là ce qui résulte du travail de Mlle Pelan, a donné plus que le cadre, il a fourni des suggestions de motifs littéraires : la tempête, le réveil par les larmes, le clair de lune, descriptions de villes, de combats, de fêtes, de telle sorte que l'on peut dire avec Hoepffner que s'il n'a pas fourni aux romanciers qui l'ont suivi leur matière, il leur "a ouvert une des veines les plus fertiles de leur art : l'observation de la réalité et la peinture de la vie contemporaine dans le cadre de la vie romanesque. Mais surtout il leur a suggéré de transporter leur action de Rome ou de Byzance dans le cadre celtique et mieux qu'un cadre il leur a apporté le reflet des ajoncs d'or de la lande et la clarté mystérieuse des mers blanches comme du lait. Et c'est pourquoi les châteaux de nos héros surplombent la mer, comme Tintagel. On ne comprend point le Breton sans la mer où sa rêverie se prolonge et que, mobile et incertaine comme lui, il hante volontiers - "o Breitz, o Kaera vro", O Bretagne, dit, en sa langue, un poète d'Armor, o le plus beau des pays, Bois au milieu, mer alentour."

Sur ce cap avancé du monde, écrit un autre Breton que nous avons récemment perdu, Charles le Goffic (2), dans

(1) Voir mon cours sur le Roman de Renart -publié par le Centre de Documentation Universitaire.
(2) L'âme bretonne, Paris, Champion, 1908. Voir encore les livres de Dottin, de Le Bras, et Renan (Essai sur la poèsie des races celtiques).

le crépuscule du jour, la vie est tout embrumée de mystère les âmes sont graves et résignées et comme sous l'oppression du double infini de la mer et du ciel. Mille signes éclatent, témoignant avec évidence d'une intervention surnaturelle de tous les instants et dans la conduite des choses les plus humbles. L'homme ne s'appartient pas : il marche dans un invisible réseau de fortes croyances, toute sa vie est dirigée par elles." et ne cherchez pas à distinguer celles qui sont chrétiennes de celles qui sont encore druidiques. Elles leur arrivent confondues, et leurs saints, les saints et saintes de Bretagne, sont aussi des enchanteurs comme Merlin et Viviane, dont les ombres errant toujours dans la forêt de Brocéliande, à la Fontaine de Daubenton, que nous retrouverons dans Yvain.

Cette race qui, dans son ivresse même, comme, dans sa foi, dans la lande et sur la colline comme sur la mer sous qui la ville d'Ys et sa cathédrale engloutie reposent ensevelie, poursuit son rêve millénaire, est affamée d'au delà. Le Purgatoire de St-Patrice, les îles fortunées vers lesquelles vogue son Saint-Brendan, voilà son royaume, le Royaume de Féerie.

7ème LECON

LE VRAI FONDATEUR DU ROMAN FRANCAIS :

CHRETIEN DE TROYES

J'éprouve ici une sensation singulière, car je dois vous parler aujourd'hui, non d'un sujet encore mal exploré, mais de celui que je connais le mieux, de l'homme à qui j'ai consacré un gros livre : Chrétien de Troyes (1). La difficulté est donc surtout de ne pas trop se répèter et de faire tenir en une heure les résultats de près de dix années d'études, en tenant compte des recherches les plus récentes. Ces efforts, j'ai conscience qu'ils n'ont point été dépensés en vain, car désormais ce nom de Chrétien de Troyes, qui jadis n'existait point pour la conscience littéraire du français cultivé, représente pour elle un grand écrivain, fondateur du roman français et peut être même du roman européen. Réputation justifiée et nullement usurpée, car c'est lui qui a enseigné au monde ce que le genre comportait d'indéfinies possibilités et pouvait contenir d'évocation de la réalité matérielle, de tableaux de la société, et d'analyse psychologique, qu'il était un instrument merveilleux pour l'expression de thèses morales, sociales et esthétiques.

Enfin il nous présente pour la première fois le type d'un écrivain travaillant pour des lecteurs et non plus des auditeurs, vivant de sa plume et présentant une succession d'oeuvres romanesques, qui sont comme les étapes de son génie. Il est le seul écrivain du Moyen-Age dont on puisse ainsi tracer la courbe comme je l'ai fait pour

---

(1) Un grand romancier d'Amour et d'Aventure au XIIème siècle - Chrétien de Troyes et son oeuvre - Paris, Boivin, 1931, in-8, 516, p., 60 frs. (Couronné par l'Académie Française (Prix Alfred Née).

Ronsard (1), une courbe ascensionnelle, et je ne vois pas d'autre écrivain médiéval sur lequel on pourrait écrire un livre du même genre.

Nous quittons le domaine des influences générales greoques, latines, néo-latines, antiques, celtiques, pour nous trouver en présence de la résultante de toutes ces forces combinées : une personnalité vigoureuse, comme on en trouve dans cette seconde moitié du XIIème siècle, notre seconde Renaissance, celle d'un créateur et d'un artiste qui érige sa cathédrale romanesque au moment même, 1163, où un maitre d'oeuvre, génial aussi, mais hélas, inconnu, commence dans la cité le choeur de Notre-Dame.

"Dans sa magnificence et sa justesse d'âme"
(Charles Péguy)

Et ce choeur s'achève en 1182 (2), en même temps peut être que l'oeuvre de chrétien. Mais comme la sculpture dont le tympan de Ste Anne garde des traces (Les rois mages devant Hérode) est plus grossière que celle de Chrétien de Troyes dans le marbre des mots !

CHRETIEN DE TROYES

C'est vers 1160 que notre Chrétien entre dans la vie littéraire.

Quelle est la date de sa naissance ? Vers 1131, sans doute, et à Troyes, puisqu'il s'intitule lui-même Crestiien de Troyes. Selon toute vraisemblance, il était un moins de trente ans, quand il débuta vers 1160 par des traductions ou adaptations d'Ovide, dont une seule, la Philoména, nous a été conservée. Il nous l'a dit lui-même, au début de Cligès, nous livrant ainsi à peu près tout ce que nous savons de sa biographie : (3)

Celui qui fit Erec et Enide
Et traduisit en français les Commandements
Et l'Art d'Aimer d'Ovide
Et composa le Conte de Pélops,

---

(1) Ronsard, sa vie et son oeuvre -nouvelle édition, revue, augmentée et corrigée, Paris, Boivin, 1933, in-12.
(2) cf. Marcel Aubert, Notre Dame de Paris, Paris, Laurens, 1928, in-8. Denise Jalabert, Notre Dame de Paris, Paris, 1931; in-12.
(3) La traduction de mes citations est empruntée à mon Chrétien de Troyes et son oeuvre, Paris, Boivin, in-8 1931, mais je l'ai souvent remaniée ici.

Celui du Roi Marc et d'Yseut la Blonde,
Et la Métamorphose de Philomèle,
Commence ici un nouveau roman.

Pesons ce bagage, qui n'est pas celui d'un tout jeune voyageur de lettres. Des traductions ou adaptations en vers français des Métamorphoses, un Tristan, le plus ancien sans doute; antérieur à celui de Thomas et à celui de Béroul qu'adapta Bédier, Erec et Enide, roman considérable, il y a là de quoi énorgueillir un jeune écrivain. En l'absence de couverture au manuscrit, c'est un ample : "Du même auteur". Y a-t-il d'autres éléments qui nous permettent de déduire la biographie de Chrétien de certains indices ?

Une des innovations de Chrétien n'est pas d'avoir traduit Ovide, ni d'avoir subtilité sur l'amour, mais d'avoir substitué au cadre antique un cadre nouveau, le cadre breton ou celtique. Jean Bodel dira à la fin du XIIIè siècle :

Ne sont que trois matières à nul homme entendant
De France, de Bretagne et de Rome la grand.

Chrétien est le grand introducteur, en France, d'Arthur de Guenièvre et des Chevaliers de la Table Ronde, Gauvain, Lancelot, et du couple immortel de Tristan et Yseut. Je crois que c'est déjà un mérite suffisant. Cela fait supposer un contact avec le domaine celtique, facile à imaginer, pour peu qu'il ait parcouru le grand royaume de l'ouest.

Cette familiarité avec les choses celtiques, de fréquentes allusions, avec description détaillée, du mal de mer, les noms des villes anglaises comme Southampton, Winchester, les légendes de la Forêt de Brocéliande, séjour de Merlin et de la fée Viviane, font induire dans la jeunesse de Chrétien un séjour en Bretagne. Les noces d'Erec et Enide semblent représenter celles du duc de Bretagne, célébrées à Nantes en 1158. De même, une description de Windsor permet de conjecturer un voyage en Angleterre, sans doute à la recherche d'un protecteur et d'une protectrice. Ce qu'il ne trouva pas là-bas auprès de la mère, il le trouve dans la fille, Marie de Champagne, qu'épousa en 1164 le comte Henri I de Champagne, Henri dit le libéral, qui fonda treize églises. Sa richesse venait des foires de Champagne, qui se tenaient à Provins, Lagny, Bar-sur-Aube, Troyes, et de leurs rapports avec l'Italie, avec Lyon, avec la Bourgogne et la Flandre. Marie de Champagne s'entoure de poètes, de romanciers, institue non des cours, mais des Jugements d'amour. Quel est le meilleur amour, y demandait-on, celui du clerc ou celui du chevalier ? Les clercs qui seuls écrivent, répondent que c'est celui du clerc, mais les dames ne pensent pas ainsi. L'amour exis-

te-t-il entre époux? La réponse est négative. Propagatrice de l'amour courtois, Marie impose à Chrétien le sujet du Lancelot, où l'amoureux n'est plus qu'un pauvre pantin entre les mains de sa dame.

Il ne resta plus à cette cour, après la mort d'Henri I survenue en 1181, et ne vit donc pas le grand incendie de Troyes en 1188, Henri I avait eu pour compagnon à la croisade, en 1178, le somptueux comte de Flandre, Philippe d'Alsace, qui bientôt va devenir une sorte de régent de France pour le jeune Philippe-Auguste. C'est donc à Philippe d'Alsace et sans doute étant à son service, à Gand même, dans le Château des Comtes, que Chrétien dédia son dernier roman inachevé, Perceval ou le Conte du Graal; car ce n'est ni à Wagner, ni à Wolfram von Eschenbach qu'on doit d'avoir introduit dans les lettres l'Enchantement du Vendredi Saint et l'émouvant thème du Graal rattaché au roman arthurien. L'oeuvre resta sans conclusion, suspendue sur un mystère. Un de ses continuateurs nous l'a dit :"La mort le devança." Il tomba la plume à la main. Quelle plus belle mort, pour un homme de lettres, que de choir comme le soldat, tenant ses armes. Cet évènement eut lieu avant Juillet 1191, date à laquelle Philippe d'Alsace mourut lui-même à la troisième croisade, celle de Philippe Auguste, de Richard Coeur de Lion, et de Frédéric Barberousse.

Ainsi les étapes de sa vie sont jalonnées surtout par ses écrits. Ses oeuvres de jeunesse, Ovidiana, et Pristan sont perdues. Il nous reste :

1°- Erec et Enide, qu'on peut dater des environs de 1162
2°- Cligès, un peu antérieur à 1164
3°- Lancelot ou le Chevalier de la Charrette, vers 1168
4°- Yvain ou le Chevalier au Lion, vers 1173.
5°- Perceval ou le Conte du Graal, vers 1183.

Ce sont tous des romans d'aventure, en ce qu'ils conduisent le ou les héros à un dénouement heureux, à travers mille péripéties et dangers, comme dans les romains policiers, au cinéma et chez Pierre Benoit... de l'Académie Française. Ce sont tous des romans d'amour, le héros étant toujours amoureux et contrecarré dans son amour, qui sort victorieux des plus terribles épreuves. Ce sont tous des romans arthuriens, le héros appartenant de près ou de loin à la Table Ronde et à la Cour d'Arthur. Ce sont tous des romans psychologiques, cherchant à démêler les mobiles intérieurs des actions. Ce sont tous des romans à thèse; l'action et son dénouement étant, comme chez Bourget, destinés à exposer un cas psychologique, un dilemme et sa résolution. Et c'est la grande nouveauté de Chrétien, supérieure à celle qui résulte de l'introduction du cadre celtique, et qui

le met combien au-dessus de ses contemporains et en fait le vrai fondateur, le père du roman français.

Dès ses débuts, dans Erec, le problème qu'il pose est celui de la récréance du chevalier. Je ne m'explique pas pour le moment, je tiens votre attention en suspens, comme le romancier.

Nous sommes à Pâques, au printemps, à Cardignan, dans la Galle du sud, en plein pays celtique. Le roi tient sa cour, une cour somptueuse, pour la "chasse du blanc cerf", celui qui l'aura tué, désignera par un baiser la plus belle de la cour. La reine Guenièvre reste en arrière avec sa suivante et Erec sans armes, quand il voit paraitre un singulier trio : un chevalier armé, une belle pucelle et un nain. Une fille d'honneur s'avance vers le groupe; le nain l'accueille à coup d'étrivières et fait de même pour Erec. Celui-ci, furieux de ne pouvoir se venger, étant désarmé, suit le mystérieux trio, pénètre à sa suite dans une ville fortifiée et y trouve accueil chez un vavasseur, chez sa femme et sa fille. Celle-ci est belle comme le jour et pauvre comme la nuit, blonde comme Yseut, blanche comme le lys, les yeux semblables à des étoiles, mais vêtue seulement d'un Chainse blanc, tunique de dessous, troué. Erec apprend que le lendemain le chevalier à la jolie pucelle et au hideux nain, viendra disputer, au nom de celle-ci, à tout venant, par les armes, l'épervier posé sur une perche d'argent. Que son hôte lui donne des armes et la jeune fille, et il fera valoir, par les armes aussi, les droits de sa beauté. Ai-je besoin de vous dire qu'ayant vêtu le haubert de mailles, coiffé le heaume de fer battu, cient l'épée et monté le destrier, il triomphe sans peine de l'inconnu dont il se venge ? Il envoie l'adversaire, prisonnier sur parole, à la cour d'Arthur, royaume de l'honneur, et emmène la jeune fille au Chainse troué , dont il veut faire sa femme. Arrivés à la cour, malgré ce pauvre appareil, c'est elle à qui Arthur donne le baiser du Blanc Cerf, qui la sacre la plus belle. La reine la couvre de soie, d'écarlate, de vair et de petit gris, de pourpre et d'étoffes d'orient (les romans remplaçaient dans les châteaux les journaux de mode), et les noces sont célébrées avec solennité. Ce n'est qu'alors, du reste, que le mari apprend que sa femme s'appelle Enide, ce qui parait l'intéresser moins que sa beauté. Ensuite vient la description de la n it de noces, la première, non la dernière de notre littérature, mais qui, je crois, les dépasse toutes par sa grâce et par une délicatesse, qui n'exclut pas la vigueur.

Malheureusement, le preux s'endort dans les délices et, bientôt, autour de lui ses gens murmurent et Enide les entendit une fois qui le traitaient de recréant :

recréant, lâche, celui qui a renoncé, qui s'abandonne, qui ne part plus pour l'aventure, qui a cessé la lutte, le défaitiste . Il a renoncé à la prouesse pour l'amour. Un matin qu'ils étaient encore couchés, ce propos reviennent en mémoire à la jeune femme, et elle, pour la conquête de qui il a fait preuve de tant de bravoure, se désole; mais lui, qui ne le faisait que sommeiller, l'entend et la contraint de s'expliquer. Il lui ordonne de s'habiller et de monter sur son meilleur palefroi. Il fait de même, les voilà partis pour on ne sait quel le aventure, mais non sans qu'Erec ait imposé à sa femme la dure loi de l'absolu silence. Au sortir du bois, voici que trois brigands les attaquent . Elle les aperçoit et avertit son seigneur. Il les désarçonne, leur prend leurs chevaux mais tance vertement l'audacieuse. Plus loin, paraissent conq chevaliers, dont l'un convoite la femme, l'autre le destrier. Une fois de plus elle parle, une fois de plus, après la victoire d'Erec, elle est honnie et vilipendée. Dans un autre combat où elle commet la même faute, celui-ci est blessé par un farouche adversaire qui fait étendre le héros sur une table, pour mort, et veut épouser sa femme par contrainte. Elle résiste, et, au son de sa voix, le pseudo-mort se réveille, et tous s'enfuient en criant :

Fuyez,fuyez,voici le mort.

Erec les chasse, puis s'échappe à cheval, portant Enide entre ses bras contre son coeur, désormais amolli devant tant de fidélité.

Vous finiriez ici le roman. Peut être auriez-vous tort parce que, si l'épouse est pardonnée, le problème de la récréance du chevalier n'est pas résolu. L'amour et le mariage, sont-ils compatibles avec la prouesse? Il semble que oui, selon Chrétien, puisqu'Enide sera bien forcée de laisser essayer par son époux la terrible épreuve de la Joie de la Cour, qui n'est rien moins qu'une sorte de descente aux enfers celtiques, analogue à celle d'Hercule ou d'Orphée, et peut-être imitée de celle-ci. Erec en triomphe, puis, rentrant à la cour d Arthur, apprend la mort de son propre père : il est couronné roi de Bretagne à Nantes. Ici finit le conte.

Voici donc entrés dans notre littérature, et, par la notre, dans les littératures italiennes, espagnoles, allemandes, anglaises, hollandaises, voire galloises : Arthur et sa cour, pour des siècles, car vous savez que Madame de Sévigné s'y délectait encore et ces dernières années ont vu les adaptations de A. Mary (chez Boivin) de Mme Lot (chez de Boccard), de J. Boulenger (chez Plon), Chrétien ne quittera plus ce cadre à succès, mais il y insérera d'autres thèses et d'autres aventures, et d'abord celles de Cligès dont je vous ai lu le début, qui trace une sorte de biographie de l'auteur ou de catalogue de ses oeuvres.

Ce roman se compose de deux parties. La première raconte une idylle, les amours juvéniles d'Alexandre, héritier de l'empereur de Byzance, et de Sore d'Amor (blonde d'amour) ou il y a des choses exquises, dont je n'ai malheureusement pas le temps de vous parler (1). La seconde partie contient l'histoire de leur fils Cligès, dépossèdé du trône de Byzance par son oncle, qui avait juré de ne pas se marier : mais il oublie ce serment, et va, accompagné de son propre neveu, chercher femme en Allemagne. Il en trouve une, Fénice, pucelle belle et rare ainsi que l'oiseau dont elle porte le nom. Mais celle-ci, c'est assez naturel, s'est éprise du jeune Cligès qui, a comme elle, les cheveux d'or fin (c'est le triomphe des blonds) et le visage rose. L'échange des regards a vite fait l'échange des coeurs. Résister à son père qui exige le mariage avec l'empereur de Byzance, impossible; l'épouser et se partager, Fénice ne le veut pas :

J'aimerais mieux être écartelée
Que d'ouïr évoquer à notre propos
L'amour d'Yseut et de Tristan,
Dont tant de folies on raconte
Que de les répèter j'ai honte.
Je ne pourrais m'accommoder
De la vie qu'Yseut mene.
Amour s'avilit trop en elle,
Car son corps fut à deux possesseurs.
Tandis que son coeur n'était qu'à un seul.
Ainsi elle passa toute sa vie,
Sans se refuser ni à l'un ni à l'autre.
Cet amour n'était pas légitime, Mais
le mien est toujours durable.
Ni de mon corps ni de mon coeur
Ne sera fait partage à nul prix .
Jamais mon corps ne sera prostitué,
Jamais il n'aura deux possesseurs :
Qui a le coeur , il ait le corps...

"Qui a le coeur, il ait le corps": Voilà le vers essentiel, celui qui exprime la thèse du roman. Mais comment réaliser ceci? Qu'à cela ne tienne : la vieille nourrice qui est un peu sorcière, Thessala, fera boire au mari un philtre, qui lui donnera l'illusion de la possession, sans la réalité charnelle et tangible, de sorte qu'elle se conservera intacte pour l'amant à qui d'ailleurs elle refuse pour le moment de se donner. Cette situation scabreuse ne saurait se prolonger. L'amant s'impatiente et, après un long voyage et des exploits à la cour d'Arthur, il revient à Byzance pour réclamer celle qui a gardé son coeur. Lui brutal propose de l'enlever, elle s'en tient à sa doctrine :

(1) J'en ai longuement traité dans mon livre, p.171-188

Je n'irai pas ainsi avec vous,
Car lors serait d e par le monde,
Ainsi que d'Yseut la blonde
et de Tristan de nous parlé.

Cette jeune femme a bien peur du qu'en dira-t-on ! On aperçoit une fois de plus la thèse : Cligès est un anti-Tristan. Mais notre Fénice n'est pas court de ruses, et voici celle qu'elle a trouvée : grâce à un autre philtre de Thessala (encore un!) elle simulera la maladie, puis la mort. On l'enterrera et alors, dans son riche tombeau, la fausse morte (on songe au conte de la Matrone d'Ephèse) se donnera à lui. Ainsi dit, ainsi fait. La potion rend Fénice pâle et blanche comme une morte, et aussi insensible. En vain, trois "physiciens" de Salerne la battent de longues lanières, lui coulent dans la main du plomb fondu. Ils vont lui faire pire encore, lorsque les dames de la ville, ayant mis l'oeil à la serrure, enfoncent la porte à coups de hache, se précipitent sur les médecons, leurs brisent bras et jambes, cotes et côtés, et jettent le reste par la fenêtre :

Jamais mieux ne firent nulles dames.

On fait à Fénice de splendides funérailles, cris de douleur auxquels Cligès mêle les siens! Il s'enferme avec elle dans la tour qui doit lui servir de tombeau, et comme il continue à se lamenter, elle trouve le moyen de soupirer :

Ami, ami, je ne suis pas
Tout à fait morte, mais peu s'en faut.

Des onguents auront vite fait de la guérir et bientôt ils sombrent dans les délices "qui de deux ne font qu'un". Dans ce suave et vaste tombeau, les deux amants restent deux mois, au bout desquels, au printemps, elle aspire à la lumière et à la verdure. Le brave serviteur Jean y a pourvu : il leur a aménagé un verger ensoleillé, mais clos de hauts murs. Malheureusement, un épervier de chasse y descend et les fait surprendre par le traître Bertrand (on songe à Frocin, l'affreux nain du roi Marc) qui dénonce au souverain les amants et leur double ruse; ceux-ci s'enfuient à la cour d'Arthur. Heureusement, l'encombrant pseudo-mari meurt. Cligès et Fénice s'épouseront légalement et règneront sur Byzance : mais comme il a appris à se méfier des femmes, Cligès décrète que désormais elles seront enfermées : et c'est l'origine du harem (qui étonna tant les croisés).

Je ne cherche pas à vous dissimuler l'abominable hypocrisie de la thèse. Ce n'est qu'en apparence et grâce à des subterfuges que Fénice a pu appliquer son fameux principe :

Qui a le coeur, il ait le corps.

qui fait de son roman l'anti-Tristan. Hypocrisie qui rappelle celle d'Yseut jurant devant Dieu qu'elle n'a jamais été que dans les bras de son mari et du mendiant du gué, qui n'est autre que son amant déguisé. Comment s'expliquer que l'auteur du premier Tristan ait pu faire un anti-Tristan et chanter ainsi la palinodie; est-ce un repentir ou une protestation contre une oeuvre de jeunesse ? ou bien Cligès serait-il plutôt, comme le veut Siciliano (dans la Rassegna, XL (1932), 1-2; Chrétien de Troyes e il romanzo cortese),un super-Tristan, perfectionnant celui-ci pour aboutir à l'union totale des corps et des coeurs? En tout cas, il y a là, en dépit de l'hypocrisie signalée, une tendance morale, une volonté anti-courtoise d'unir l'amour et le mariage sans en exclure la prouesse, et chez Alexandre et Soredamor, et chez Cligès et Fénice. La conclusion dit :

De sa maîtresse il a fait sa femme,
Mais il l'appelle maîtresse et dame,
Car à ceci elle ne perd rien,
Puisqu'il l'aime comme son amie,
Et elle l'aime de son côté
Comme on doit faire son amant.

Mais un auteur ne fait pas toujours ce qu'il veut. Alors comme aujourd'hui, il faut vivre d'abord et le moyen est de plaire aux grands. Marie de Champagne, fille d'Eléonore, tient pour la courtoisie provençale. Quoique chaste sans doute et sans doute fidèle à son époux, elle tient pour l'adultère, elle tient surtout pour le culte de la femme et veut mettre l'amant à ses genoux. Elle impose à son poète, au romancier à ses gages, le thème de Lancelot ou le Chevalier à la Charrette, qui est la plus audacieuse affirmation des droits de la femme et de l'esclavage de l'homme et qui pourrait avoir pour épigraphe ce vers:

Bien est qui aime obéissant.

Arthur tient sa cour le jour de l'Ascension (malgré ces fêtes chrétiennes, vous aurez remarqué avec surprise le faible rôle de la religion dans ces romans, du moins jusqu'au Graal), à Carlion en Galles, lorsqu'un chevalier inconnu annonce qu'il rendra au roi ses prisonniers,

si un chevalier peut contre lui revendiquer en combat singulier , non seulement ceux-ci, mais la reine Guenièvre elle-même. Ké ou Keu, qui est le grotesque de la Table Ronde, s'offre à cette fin; lui et Guenièvre partent avec cet inconnu, malgré les avertissements de Gauvain. Celui-ci, qui ne les a suivis que de loin, voit bientôt sortir de la forêt le cheval de Ké sans son cavalier. Il aperçoit aussi une charrette, une charrette patibulaire (celle qui sert aux exécutions capitales) conduite par un nain, et, près d'elle un chevalier inconnu, heaume lacé, épée ceinte, qui demande au nain s'il a vu passer la reine. Le nain lui offre de monter sur la charrette et de lui faire ainsi retrouver la reine. Le chevalier hésite deux minutes devant la honte (notez ce détail) puis y va :

Amour le veut et il y saute,
Dès qu'Amour le commande et veut.

Partout où il passe, on ricane et on se demande à quel supplice il est mené. Mille aventures périlleuses (par exemple, le passage du Pont de l'Epée) conduisent le Chevalier à la Charrette, dont nous ne savons pas encore le nom, au royaume de Méléagant, fils de Bademagu, roi de Gorre, où Guenièvre est détenue prisonnière et où son champion va la revendiquer en champ clos. D'une fenêtre, la reine assiste à ce morter tournoi, et le chevalier à la Charrette est sur le point de succomber sous les coups de son adversaire, lorsqu'une jeune fille du royaume d'Arthur s'avise de lui montrer le bel objet pour lequel il soupire. La reine a révélé à cette jeune fille, et à nous-mêmes, le nom du chevalier Lancelot.

...Lancelot, crie-t-elle,
Retourne-toi et regarde
Qui de toi va se donner garde.
Il se retourne et voit en haut
L'être du monde entier
Qu'il désirait le plus voir.

Alors, après une longue et muette contemplation, son courage se réveille. Ah! que les temps sont changés depuis <u>la Chanson de Roland</u>! L'exploit, qui se faisait pour Dieu et le roi, se fait aujourd'hui pour les beaux yeux de la dame. Il va triompher et donner à son adversaire Méléagant le coup de grâce quand, suppliée par Bademagu, père de celui-ci, la reine arrête le bras de son champion.

Vous croyez que Guenièvre va se jeter aux pieds de son sauveur. Quelle erreur! Elle refuse même de le regarder. Et savez-vous pourquoi? C'est qu'il a hésité deux minutes à lui sacrifier ce que le chevalier a de plus précieux, son honneur : il a hésité deux minutes à monter dans la charrette patibulaire.

Il est vrai qu'ayant appris la fausse nouvelle

de la mort de Lancelot, elle a d'étranges remords à s'en croire la cause, et, quand il revient, elle consent à se donner à lui. L'adultère est entré dans notre littérature avec Tristan, il n'en sortira plus?

Après une reprise du combat avec Méléagant et une nouvelle assignation à la cour d'Arthur, à un an de date, Lancelot emmène Guenièvre et les prisonniers du roi de Gorre. Mais lui-même se retrouve prisonnier, par une nouvelle traitrise de Méléagant. Il ne peut quitter sa geôle que sur parole, pour aller prendre part à un tournoi à la cour d'Arthur. Il le fera comme chevalier inconnu aux armes vermeilles, mais que Guenièvre reconnaitra à sa vaillance. Et alors se passe une scène extraordinaire. Au moment où il triomphe de tous ses adversaires, elle lui fait dire par une messagère "Au noauz" 'nugalis, pour rire) : au plus mal... et le voici qui se fait battre comme un lâche. Puis le lendemain, comme il a reparu sous les huées, elle lui mande encore "Au noauz", et il répond "La soe merci": à sa volonté. Les huées redoublent. Puis elle lui mande : "Le mi auz", et il redevient le héros invincible. La reine à grande joie et le héraut d'armes se met à crier : "il est venu qui aunora" cri que Chrétien prétend avoir appris d'un héraut d'armes, ce qui a fait dire à G. Paris, qu'il l'avait été lui-même. Guenièvre est aux anges. Elle voit que son amant est bien à elle et que la force est l'instrument docile de sa faiblesse. Marie de Champagne est satisfaite, mais Chrétien l'est moins. Lui aussi a été lâche, il l'a fait "au noauz" et il laisse tomber sa plume, passant la main à Godefroy de Lagny qui achèvera le roman.

Cette domination absolue de la femme ne saurait complaire à notre Champenois, réaliste et bourgeois. Il va chercher une thèse intermédiaire, plus modérée, et, pour cela, reprendra le problème de sa jeunesse, celui d'Erec, la recréance du chevalier en faisant plus de place à la femme, tout en réservant les droits de l'homme et du chevalier. Je fais allusion à son chef-d'oeuvre point culminant de son activité littéraire, Yvain ou le chevalier au Lion. Le début est toujours le même. Arthur tient sa cour un jour de Pentecôte, et un chevalier, Calogrenant, raconte comment, étant entré dans la Forêt de Brocéliande (ces chevaliers, d'un saut, ont vite fait de franchir la mer), il a trouvé une fontaine merveilleuse : quand on en verse l'eau sur la margelle, la tempête éclate, un chevalier sort de la forêt et vient chatier l'insolent qui a troublé son repos (on y reconnait un dieu des tempêtes). Il n'en faut pas plus pour tenter Yvain et c'est alors que Ké le médisant le raille en ces termes :

Cohen. Roman au XII

Après diner sans remuer,
Va chacun Nureddin tuer,

ce qui permet de dater le roman d'avant 1173, date de la mort de Nureddin. Dans la forêt de Brocéliande, tout se produit comme l'a annoncé Calogrenant, seulement Yvain est le plus fort : il blesse mortellement le chevalier et le poursuit jusque dans son château, où le voilà enfermé à son tour. Heureusement qu'une gentille suivante qu'il distingua jadis à la cour d'Arthur (les femmes n'oublient pas ces choses là), Lunette, (un nom de divinité solaire), le reconnait et le protège en lui donnant un anneau, l'anneau de Gygès, qui le rend invisible. La dame du lieu, Laudine, devenue veuve, éclate en pleurs et en malédictions, mais ce désordre ne fait qu'accroître sa beauté. Yvain en devient amoureux. Il s'en ouvre à Lunette et l'astucieuse accepte cette gageure d'essayer de gagner la veuve pour l'assassin de son mari. Elle l'aborde une fois, d'abord sans succès, dans un dialogue délicieux, qui semble une passe d'armes, où les coups de langue affilée des femmes remplacent les coups d'épée :

"Croyez-vous que toute prouesse
Soit morte avec votre mari?
Cent aussi vaillants et cent meilleurs
Sont restés vivants de par le monde"
-Si tu ne mens, Dieu me confonde!
Et cependant nomme-m'en un seul
Qui ait telle réputation de vaillant
Comme mon seigneur l'eut toute sa vie-
"Vous m'en sauriez mauvais gré,
Et vous vous en courrouceriez..."
-Je n'en ferai rien, je t'assure.."
"Quand deux chevaliers en sont
Venus aux mains dans la bataille,
Lequel croyez-vous qui plus vaille,
Quand l'un à l'autre vaincu?
Pour moi j'accorderai le prix au vainqueur.
Et vous que faites-vous?"
-Je crois que tu me tends un piège
Et que tu veux me prendre au mot.-
" Ma foi! vous pouvez bien comprendre
Que je suis dans la vérité
Et je vous prouve de nécessité
Que plus vaut celui qui vainquit
Votre seigneur que lui ne fit.
Il le vainquit, le poursuivit
Par hardiesse jusqu'ici,
Au point qu'il s'enferma dans ce château."
-A présent, fait-elle, j'entends folie
La plus grande qui jamais fut dite.
Arrière! possèdée de l'esprit malin,
Arrière! fille folle et insupportable,

Ne dis jamais plus telle sottise
Et ne parais plus devant moi,
Si tu dois me parler de lui!
"Ma foi, Madame, je savais bien
Que vous ne m'en auriez pas de gré...
Et j'ai perdu belle occasion de me taire."

Mais bientôt Laudine se repent de sa colère, et comme la jeune veuve de La Fontaine, elle serait tentée de lui demander

Où donc est le jeune mari
Que vous m'aviez promis ?

C'est elle bientôt qui réclame le meurtrier, et qui veut le voir et a hâte de recevoir sa déclaration. Elle l'accuse, mais c'est pour qu'il se défende et triomphe :

"Madame fait-il, "par votre grâce,
Quand votre époux m'assaillit,
Quel tort eus-je de me défendre ?"

Bientôt surviennent Arthur et sa cour, qui seront les témoins de leurs promptes et heureuses noces. Quinze jours après, Arthur s'en allant Gauvain veut emmener Yvain, son ami, le jeune époux, pour courir l'aventure. Celui-ci hésite :

"Comment! seriez-vous donc de ceux
Qui par leurs femmes valent moins?"

déclare Gauvain, exprimant par ces paroles décisives la thèse du roman. Laudine consent à le laisser partir, à condition qu'il revienne au bout d'un an et lui donne en gage l'anneau de fidélité qui le protègera des tentations, mais non de l'oubli; car, au bout d'un an, le déloyal a oublié et une demoiselle arrive de la part de la dame lui réclamer l'anneau. Yvain devient fou, erre dans la forêt, court mille aventures, délivre un lion, qui désormais le suivra comme un toutou et le délivrera de maints périls (d'où le double titre Yvain ou le Chevalier au Lion, notamment quand il sera descendu au Château des Pucelles, autre forme des Champs Elysées celtiques.

Ecoutez l'admirable plainte, destinée à devenir classique, des pauvres pucelles, plainte émouvante des premières victimes ouvrières de la grande industrie naissante:

Toujours draps de soie tisserons
Et n'en serons pas mieux vêtues,
Toujours serons pauvres et nues
Et toujours faim et soif aurons.
Jamais tant gagner ne pourrons
Que mieux en ayons à manger.

Du pain en avons chichement,
Au matin peu et au soir moins,
Car de l'ouvrage de nos mains
Ne gagne chacune pour vivre
Que quatre deniers de la livre (1)
Avec cela ne pouvons pas
Avoir beaucoup de mets et draps,
Car qui gagna en sa semaine
Vingt sous, n'est pas tiré de peine,
Et bien sachez en tous les cas
Qu'il n'est aucune d'entre nous
Qui ne gagne vingt sous au plus,
De quoi rendre riche un duc!
Et nous sommes en grad misère,
Quoique riche soit de nos gains
Celui pour lequel nous peinons
Des nuits grand partie veillons
Et toute la journée pour gagner,
Car on nous menace de rouer
Nos membres, si nous nous reposons
Aussi reposer nous n'osons.

Une dernière aventure le ramène à la fontaine merveilleuse qu'il défendra pour sa dame et, grâce à l'astucieuse Lunette, il rentrera en grâce auprès de Laudine. Il est enfin sorti de tant d'épreuves :

Et il est aimé et chéri
De sa dame et elle de lui.

L'épouse a triomphé, l'oublieux est rentré dans l'ordre, mais cela n'a pas été sans orages. L'amour a difficilement vaincu l'aventure.

Chrétien a dit son dernier mot sur le problème, concluant en faveur du mariage et del'amour contre l'aventure, qui n'y est reçue qu'à tempérament et temporairement. Assagi, mûri, il va s'adresser à de plus hauts problèmes qui, cette fois, intéressent la destinée supraterrestre de l'homme. Le cadre reste arthurien mais l'arrière-plan est divin; je fais allusion à sa dernière oeuvre, Perceval ou le conte du Graal, dont il y a une nouvelle édition récente par A.Hilka, Holle, Niemeyer, 1932, 2 vol. in-8 (2)

Perceval est un sauvageon, qui ignore jusqu'à son nom et est élevé par sa mère dans une forêt vierge, loin du monde chevaleresque, qui a déjà ravi son mari et ses fils. Malheureusement il rencontre un jour de ces chevaliers

---

(1) S'agit-il de la livre de marchandise ouvrée, dûment pesée, ou de la livre de fil fournie par elles, ou de la livre d'argent?
(2) Voir aussi M.Wilmotte, le Roman du Graal, traduit et adapté avec Introduction, Paris, Renaissance du livre, 1930, in-12.

dans la forêt et curieusement il les interroge. D'abord, il croit que ce sont des anges, puis il leur demande : "Etes-vous donc nés comme cela?" A leur réponse négative: "Qui vous a armés ainsi"? - Le roi Athur" - il décide, lui aussi, de se faire adouber par ce prince, et, sans égard aux lamentations, il quitte sa mère qui tombe morte. Il l'ignore, car il ne s'est pas retourné ! Ensuite, il se rend à la cour d'Arthur, où Ké l'accueille de ses railleries, et, avec la permission du roi, il s'empare par force des armes d'un chevalier aux armes vermeilles. Le rouge est la couleur du divin et du prédestiné. Il reçoit les leçons de Gornemant le preud'homme, qui lui apprend à ne plus dire à tout coup : "Ainsi me l'enseigna ma mère" et lui recommande de ne pas parler inutilement. Il se laisse séduire par la grâce de Blachefleur, qu'il délivre de ses ennemis. C'est donc le fol, ce n'est pas le chaste fol de Wagner. Il la quitte cependant et, au bord d'une rivière rapide, au pied d'une roche profonde, il voit une nef où pêchent deux hommes, dont l'un lui indique le chemin du château qu'ils habitent. Il y pénètre dans la salle carrée au milieu de laquelle est un lit sur lequel gît un prud'homme grisonnant, coiffé d'un chaperon de zibeline et vêtu d'un manteau de pourpre. Devant lui, un feu clair brille entre quatre colonnes, soutenant une cheminée d'airain :

Comme ils parlaient de chose et d'autre,.
Un valet d'une chambre vint,
Qui une claire lance tint,
Empoignée par le milieu
Et passa à côté du feu
Et de ceux qui là s'asseyaient?
Tous ceux de la salle voyaient
Cette lance et le fer brillant.
Coulait une goutte de sang
Du fer de la lance au sommet
Et jusqu'à la main du valet
Cette goutte rouge coulait.
Alors deux autres valets vinrent
En main des chandeliers ils tinrent
D'or fin tout ouvré en nielle.
Ils étaient très beaux les valets
Qui les chandeliers apportaient
Et chaque chandelier brulaient
Dix cierges, à tout le moins.
Un graal entre ses deux mains
La demoiselle le tenait,
Qui avec les valets venait,
Belle, élancée, bien parée,
Quand en la salle fut entrée
Avec le graal qu'elle tint,
Une si grand clarté en vint
Que les chandelles en perdirent
Leur éclat, comme les étoiles
Quand se lèvent soleil et lune

Après elle il en revint une
Qui tenait un plateau d'argent.
Pierres précieuses étaient
Sur le graal de maintes manières,
Des plus riches et des plus chères
Qui soient en mer ou soient en terre...
Ainsi qu'avait passé la lance,
Devant lui elles repassèrent
Et d'une chambre en l'autre allèrent,
Et le valet les vit passer
Et n'osa à nul demander
A qui le graal on présentait,
Car au coeur toujours il avait
La parole du prud'homme sage.

Il ne demande rien, grave faute, qu'a voulue le conteur et à cause de laquelle Perceval ne saura pas ce qu'est le graal, le château est désert, nul ne répond à ses appels. Le bien qu'il aperdu, une pucelle rencontrée dans la forêt près de son ami mort le lui dira, ainsi que son nom, Perceval le Gallois, qu'il devine, mais ne savait point. Elle lui parle du roi Pêcheur de la nef, blessé d'un javelot à travers les deux hanches, et, depuis, toujours paralysé, de la lance qui saigne, du graal dont est nourri dans une chambre le père du roi Pêcheur. Une question de Perceval aurait guéri le roi Pêcheur et le vieux roi son père, et s'il ne l'a pas posée, c'est parce qu'il porte le pêché de la mort de sa mère abandonnée. Perceval en tombe dans une longue rêverie il jure qu'il ne couchera pas dans un lit tant qu'il n'aura revu le graal et su à qui on le servait.

Entrainé dans mille aventures, il rencontre un jour des dames et des chevaliers déchaux et leur demande où ils vont. Comment, lui disent-ils, vous ne savez pas que c'est le Vendredi Saint où tout le monde fait pénitence et nous venons de nous confesser chez le saint ermite. Perceval pleure de pitié et repentir et s'y dirige à son tour. Il se confesse : cinq ans il y a qu'il ne l'a fait, ni n'est entré dans une église; et il raconte sa visite au roi Pêcheur, la lance qui saigne et le graal. En entendant le nom de Perceval, le prud'homme soupire. Il a reconnu en lui son neveu. Celui à qui l'on sert le graal est le frère de l'ermite et de la mère de Perceval et le père du riche roi Pêcheur. Il se nourrit d'une seule hostie que l'on apporte dans ce graal (le mot n'a en soi rien de mystérieux, car il signifie un plat dans les patois de notre Midi).

Tant sainte chose est le graal
Et d'essence si spirituelle,
Qu'il ne soutient plus sa vie
Que de l'hostie qui vient du graal,
Quinze ans déjà il a été ainsi
Sans sortir de la chambre
Qu tu vis entrer le graal

Perceval le retrouvera-t-il, le château mystérieux du roi Pêcheur, délivrara-t-il par ses questions le malheureux de ses maux, sera-t-il initié à son tour aux mystères du graal et en sera-t-il le gardien ? Saura-t-il que le père du roi Pêcheur est Bron, beau-frère de Joseph d'Arimathie ? Nul ne le dira jamais, car Chrétien n'a pas achevé son livre.

Mais nous en savons assez pour connaître la haute portée morale et religieuse de son oeuvre, chargée d'influx mystique pour plus de six siècles, de Chrétien à Wagner en passant par Wolfram. C'est à Chrétien que nous devons l'enchantement du Vendredi Saint et le charme des filles fleurs, et souvent, par intuition géniale, Richard Wagner retrouve au-delà de Wolfram ce que conçut Chrétien (1)

Ce serait une gloire suffisante. Ce n'est pas la seule, car il est probable qu'on lui doit aussi d'avoir le premier chanté les immortelles amours de Tristan et Yseut et d'avoir, là aussi, été le précurseur de Wagner. J. Bédier me disait un jour : "S'il est vraiment ce que vous dites, s'il a créé le premier Tristan et le premier Lancelot et le premier Graal, c'est vraiment un grand homme". Or de ces trois affirmations, la première, seule est douteuse. Chrétien a fait plus; il a introduit en France la matière celtique, Arthur et la Table Ronde, et nourri, parfois affolé les imaginations, jusqu'à celle de ce délicieux exalté qui nous ressemble tant, Don Quichotte de la Manche. Il a rempli le monde d'esprit chevaleresque et cet esprit là, un peu fou, il a été le notre jusqu'aux Saint-Cyriens au casoar rouge et en gants blancs de la Grande Revanche.

Il a fait plus et mieux: il a créé le roman psychologique et le roman à thèse en posant, sinon en résolvent le problème vital de l'amour et de l'aventure. Ne croyez pas qu'il soit inactuel, ni purement théorique. Il se pose à chacun de nous. La femme se satisfait de l'amour, c'est assez pour elle d'être aimée. A l'homme, il faut en outre l'action, le risque, le danger, l'aventure, où il éprouve sa force, satisfait son devoir, préserve son honneur et conserve sa gloire. Pascal, dans le Discours des Passions de l'Amour, a dit : "La vie de l'homme commence par l'amour et finit par l'ambition". La vérité est que les deux coexistent toujours et que l'homme ne se résigne jamais à sacrifier l'une à l'autre.

Pour avoir disserté de ces hauts et profonds problèmes, et pour les avoir couronnés en assignant à la vie

---

(1) Voir sur ce point mon article de l'Alsace française du février 1933 : Richard Wagner et le Moyen-Age français et M. Wilmotte : Wolfram von Eschenbach, Paris, Renaissance du Livre, 1933, in-12.

du héros la fin suprême de la conquête du graal ou de l'éternel salut; il faut voir dans chrétien le fondateur du roman psychologique et du roman à thèse, en un mot le père du roman français, le Balzac du XIIème siècle.

Il ne le serait point s'il n'avait écrit dans une langue souple et admirable. Chrétien, a dit un de ses contemporains, répandait le beau français à pleines mains. N'est-ce pas un poète que celui qui, décrivant un cheval au galop, s'exprime ainsi :

Et en tous sens s'envolaient
Les étincelles claires, ardentes,
Si bien que des quatre pieds on eût dit
Qu'ils étaient tous de feu flambant.

Et à propos d'un combat :

Des épées martèlent un lai
Sur les heaumes qui retentissent.

Est-ce un précieux, comme le veut Bédier, que celui qui a écrit :

Ils ont les poings carrés et gros
Et forts les nerfs et durs les os.

Voulez-vous maintenant un effet de douceur :

Et la nuiz et li bois li font
Grand ennui et plus li ennuie
Que li bois ne la nuiz, la pluie.

Je traduis sans altérer la musique des vers :

Et la nuit et le bois lui font
Grand ennui et plus lui ennuie
Que le bois ni la nuit, la pluie.

Verlaine n'a pas fait mieux. Chrétien, grand romancier, est aussi un grand poète.

Mesdames et Messieurs, les députés et sénateurs reçurent un jour un manifeste imprimé leur demandant de s'associer à l'érection d'une statue en l'honneur d'Hégésippe Simon, et, sauf Lintilhac qui avait des lettres et de la curiosité, plusieurs répondirent avec empressement. Mais ce grand homme n'avait jamais existé que dans l'esprit du farceur qui avait imaginé cette plaisanterie.

Je demande, moi, une statue pour un homme qui a existé et qui désormais existe : le père du roman français, Chrétien de Troyes, et non pas à Paris, où il n' y a que trop de ces effigies, mais dans sa ville natale; non pas quelque anonyme en robe et chaperon, puisque nous ne saurions quel visage mettre dessous mis un monument résumant et symbolisant son oeuvre d'éternité.

Le projet existe et la maquette en a été exposée dans sa ville natale en octobre 1932 par un jeune artiste troyen plein de talent, Milleret. Imaginez un bloc de pierre quadrangulaire, sur les deux faces antérieures deux hauts reliefs, l'un représentant le combat de Lancelot et de Léléagant devant la reine Guenièvre, l'autre Yvain et son lion délivrant les pauvres pucelles. Sur les deux côtés, Cligès s'embarquant pour la Cour d'Arthur, et la chevauchée aventureuse d'Erec et d'Enide. Au sommet de ce bloc, en ronde bosse, le cortège du Graal. Le roi pêcheur, le roi Méhaigué est étendu, tandis que derrière lui le jeune Perceval appuyé sur son écu, hiératique, regarde la procession qui devant eux se déroule, la pucelle élevant au-dessus de sa tête le Graal sacré comme un ostensoir, le valet à la lance qui saigne, les serviteurs aux chandeliers brillants, et la pucelle au tailloir (plateau) d'argent. Pour réaliser ce dessein il ne nous manque que 300.000 francs ou plutôt 299.000. Nous les trouverons, malgré la crise. Ainsi l'étranger qui mieux que nous connait Chrétien, dont le Moyen-Age allemand, anglais, italiens, espagnol, portugais, a vécu, saura que nous honorons nos grands écrivains, et qu'avant Richard Wagner, l'un d'entre eux a gravi le rude sentier de vie qui conduit de l'amour humain de Tristan à l'amour divin de Perceval.

8ème LECON

UN RIVAL DE CHRETIEN DE TROYES :

GAUTIER D'ARRAS

La riche époque qui va de 1160 à 1190 environ est prodigieusement féconde en romans et en romanciers pour ainsi dire professionnels, et nous n'avons vraiment, étant forcés de nous limiter, que l'embarras de notre choix. Celui-ci va s'arrêter aujourd'hui à un rival de Chrétien de Troyes, qui, ayant du talent, mais un peu moins que lui, peut lui servir non de repoussoir mais de contre-épreuve. Il est intéressant de prendre la mesure du génie sur un homme de moindre envergure mais qui est bien loin d'être sans intérêt. De plus, Gautier d'Arras aura cet avantage de nous introduire dans la troisième cour littéraire de France, celle de l'autre fille d'Eléonore d'Aquitaine, Alix, comtesse de Blois. Ainsi le cycle sera accompli.

Bibliographie - Oeuvres de Gautier d'Arras, publiées par E. Löseth, Paris, Bouillon, 1890, 2 vol. in-8, t. I, Eracle, t.II, Ille et Galeron (édition médiocre).

Ille und Galeron - von Walter von Arras : altfranzösischer Abenteuer roman des XII Jarhunderts nach der einzigen Pariser Handschrifthsgg (herausgegeben) von Wendelin Foerster, Halle - a - S. Niemeyer, 1891, in-12 (avec une importante introduction résumant ce que nous savons de l'auteur).

Eracliùs, (en moyen-haut allemand) ed. Massmann, 1842; éd. H.Graef, 1883.

Etudes - W. M. Stevensen - der Einfluss des Gautier d'Arras auf die altfranzösische Kunstepik insbesondere auf den Abenteuerroman, Diss.Göttingen, 1910. (dont la conclusion est que Gautier et Chrétien se sont influencés mutuellement Selon M. Wilmotte aussi le Cligès a été influencé par Eracle).

E. Faral - D'un passionnaire latin à un roman français - Quelques sources immédiates du roman d'Eracle - Romania, 1920, p. 512.

Feed. A.G. Cowper - The sources of Ille et Galeron dans Modern Philology, XX, I, août 1922.

Ille et Galeron, 2015; cf. O. Schultz-Gora, ds Archiv, für des Studium der n. Sprache, 146, 3/4, 1923.

Schröder - Der Dichter des d. Eraclius - Ein Beitrag zur altbayerischen - Litteraturgeschichte, dans Litzungsber - der Bayr-Akad. der Wissensch. Phil. Hist. Kl, 1924, Abteslung 1.

Traduction partielle : L'enfance d'Eracle, dans A. Mary - La loge de Feuillage, Paris, Boivin, 1931.

Bibliographie.- De l'auteur nous ne savons, hélas, que ce qu'il a bien voulu nous en révèler dans ses propres oeuvres; encore de celles-ci deux seulement nous sont-elles parvenues : Eracle (éd. Löseth) en trois manuscrits, ce qui est l'indice d'une certaine faveur, comme aujourd'hui le nombre des éditions (1), d'autant plus qu'il faut tenir compte des pertes et desctructions si nombreuses depuis ces âges lointains - et un deuxième roman : Ille et Galeron (éd. W. Foerster), conservé dans le seul Manuscrit français 375 de la Bibliothèque Nationale de Paris (au F° 296a (à-recto) qu'il ait composé d'autres oeuvres encore c'est ce que suffirait à attester le début d'Eracle :

"Si Gautier d'Arras fit onc rien
Qu'on lui doive tourner à bien,
Il faut que tel traité il fasse
Qui toutes ses oeuvres surpasse."

C'est donc qu'avant son Eracle il s'était déjà fait une réputation par d'autres oeuvres, qui expliquent aussi les hautes relations dont il fait étalage au début et à la fin. Aux vers 51 à 62 en effet il est dit :

"Du plus vaillant dirai la somme
Qui soit d'Irlande jusquà Rome,
Du bon comte Thibaut de Blois...
Son pères voit Dieu en la face.
Son nom lui laisse et sa grâce ."

Et "in fine" (à la fin) aux vers 6547-6590, on lit ceci, qui est plus important :

"Comte Thiebaut, où rien ne faut,
Le fils au bon comte Thiebaut,
Me fit cette oeuvre rimoyer
Par lui le fis, nel'veux nier.
Et par cette comtesse aussi
Marie fille de Louis.
Faite m'en à mainte assaillie,
Lui qui a Hainaut en baillie,

(1) Bien que les "mille" soient régulièrement de 500.

Que je poussasse l'oeuvre à fin
Je le sais si preud'homme et fin
Que l'aime plus que prince au monde
Et si j'en mens, Dieu me confonde!
Et si pour lui je ne faisais
Ce que pour autrui ne ferais,
Juger pourrait très bien en lui
Que ne l'aime pas plus qu'autrui...

...

En dix et sept ans et demi
Ne trouve-on pas un bon ami...
Comte Baudoin, à vous m'octroie.
Avant que passent deux ans ou trois
Mettrai peut être ailleurs m'entende (mon intention)

Sire, je suis de bonne attente;
Mais gardez n'y ait tromperie
Si ma promesse n'ait cet an,
Ve illez qu'elle n'arrive à temps
Vous savez bien ce que j'en pense."

Il faut tâcher d'interprêter ces vers plutôt sibyllins, mais que l'intéressé, Baudoin IV de Hainaut (1138-117I), devait parfaitement entendre, car ils se rapportent à des conversations entre le poète et lui et à une sienne promesse, dont il est question au début du roman et au commencement de l'épilogue. Le thiébaut ne peut être que Thibaut V comte de Blois 1152-119I), dit le bon, fils de Thiebaut IV (1125-II52) et Marie, sa belle-soeur , la comtesse de Champagne, que nous connaissons déjà comme la protectrice de Chrétien de Troyes.

Faire au début l'éloge d'un protecteur et à la fin celui d'un autre ne laisse pas de surprendre - y aurait il là une espèce de chantage, se donner au plus offrant, ou bien le comte de Hainaut, Baudoin, aurait-il, par ses promesses, non encore tenues d'ailleurs, soufflé au comte de Blois son poète à gages, c'est bien possible. En tout cas c'est à son instigation qu'il a achevé l'Eracle. Mais il y a quelque chose de plus, c'est l'invocation, après Thiebaut V, de sa belle-soeur Marie qui épouse Henri I le Libéral à la même date, 1164 où Alix épousait le Comte de Blois.

N'était l'accord de trois manuscrits je proposerais de remplacer Marie par Alix, l'ainée par la cadette, dont l'absence en cette dédicace étonne et choque. Sans doute peut-on répondre que c'est Marie l'inspiratrice des poètes et en particulier de Chrétien de Troyes, que c'est d'elle qu'il tient cette théorie de l'Eracle, que la jalousie et la tyrannie du mari pousse à l'adultère, mais il

y a là un problème non résolu. L'homme m'a l'air trop habile. Si Eracle qui doit être de 1164 (après le mariage de Marie) est orné d'une triple dédicace, Ille et Galeron, par contre, n'en a qu'une au début sous forme d'un éloge dithyrambique d'une impératrice qui n'est pas nommée expressément, mais dont on nous dit au vers 69.

"Rome la vit jà couronner."

Ceci ne peut se rapporter qu'à Béatrice de Bourgogne qui fut couronnée impératrice de Rome avec son époux Frédéric Barberousse le 1er Août 1167. Nous nous trouvons donc cette fois en présence d'une oeuvre à date certaine. Le fait qu'elle a pour source le lai d'Eliduc, que nous retrouverons chez Marie de France, et qu'elle a de nombreux points de contact avec l'Erec et le Cligès de Chrétien de Troyes, ne nous permet pas cependant de dire avec certitude lequel des deux écrivains rivaux de la cour de Champagne a imité l'autre.

I - Eracle.

Eracle est un roman oriental probablement imité d'un roman byzantin, mais que nous avons perdu, et où était racontée la lutte d'Héraclins de Byzance soulevé contre Phocas.

Il contient trois parties :

1°- un conte oriental
2°- un roman d'amour

3°- une chanson de croisade.

Je ne reviens pas sur la dédicace à Thiebaut de Blois.

Après sept ans de mariage, Mériadoc et Cassine ont eu un fils nommé Eracle qui a reçu du ciel trois dons, celui de reconnaitre partour ces trois choses les plus cachées; la vertu des femmes, la qualité des chevaux, la valeur des pierres.

Cassine ayant pardu son mari vend son fils au sénachal de la Cour de Rome pour se consacrer entièrement aux oeuvres. Dès l'abord, Eracle s'impose à la Cour de l'Empereur Laïs par ses rares dons. Entre toutes les pierres qu'on vient lui offrir en vente il découvre les plus précieuse, celle qui préserve de l'inondation, du feu, des blessures. (Nous sommes en plein merveilleux, un merveilleux conte de fée). Il lui trouve ensuite un cheval de race, mais il s'agit maintenant de lui dénicher une femme-fidèle, ce qui est bien plus difficile :

v. 1275 "Car femme prendre est moult grand'chose,
L'un prend ortie, l'autre la rose."

Parmi toutes les jeunes filles amenées par leurs parents, Eracle fait sa tournée :

v. 2119 "Eracle leur est montré au doigt
Car vérité est entendue
Et la nouvelle répandue
Qu'il sait tout ce que femme veut
Et ce que pense et faire seut (de Soloir-Solet=
a l'habitude)
Or ont bien pour les demoiselles,
Celles qui ne sont pas pucelles...
Chacune craint d'être accusée,
Ou que pour ce soit refusée."

De cent qu'on lui a amenées, après examen il n'en retient pas une, mais fixe le choix de l'Empereur sur la fille d'un sénateur, Athénaïs, élevée par son oncle, et que, sur son conseil, l'Empereur Laïs épouse à l'Eglise St-Pierre. L'Empereur part pour la guerre, il craint de laisser sa femme abandonnée à elle-même. En vain Eracle lui déconseille de la faire surveiller :

v. 3043 "Sire, si vous la contraignez,
Ni forteresse, ni serrure,
Liens de fer, fermeture,
Ne la pourront jamais tenir,
Laissez la , Sire, tout en paix,
Vous aurez toujours bonne amie."

L'insensé ne veut rien entendre et enferme la femme dans une tour forte et ronde, gardée par vingt-quatre chevaliers, dont les lits, qu'ils partageront avec leurs épouses, seront dressés autour du sien. Ainsi dit, ainsi fait. La dame s'irrite de ce traitement barbare (v. 3240 et ss.) qu'elle n'a en rien mérité. Un jour qu'entourée de sa garde elle va à une fête de jongleurs dont la description (v. 3451 et ss.) parait imitée du Brut de Wace, elle distingue parmi les harpeurs le jeune, beau, et blond Paridès, fils d'un sénateur :

v. 3514 "Dame regarde et elle lui
Un seul penser en eux à lui"

Elle discute en soi-même et se demande comment elle pourra lui faire part de ses sentiments. En vain imagine-t-elle qu'Amour la tance et l'avertit des dangers qu'elle court (v. 3644 et ss.)

"Je perds l'honneur, mais n'en puis mais."
-Tu le peux-" Comment?- Reste en paix -
"Ne la puis trouver en mon coeur"
-Contiens ton coeur, le bats et lie-
"Et comment? Si je fais folie,
Je ne serai pas la première,
Non plus que serait la dernière."

Paridès n'est pas moins angoissé, mais, comme toujours, ils ne le savent, et c'est en lui le même jeu de crainte et de secret espoir (v. 3838 et ss.) Après la fête, leurs plaintes reprennent, indéfinies et un peu lassantes. A Paridès, une vieille un peu sorcière, et qui rappelle celle de la comédie latine Alda ou celle du Pamphilus, offre ses services. On croirait déjà entendre la vieille du Roman de la Rose (celui de Jean de Meun), qui est d'un siècle postérieur. Prenant un panier à fruits comme si elle les voulait vendre, elle s'approche d'Athénaïs pour lui parler de Paridès, lui apporter son message et recueillir son aveu. Le lendemain, c'est une lettre placée sous la croûte d'un pâté qu'elle envoie à la vieille. Athénaïs conseille à Paridès de faire faire un fossé près de la maison de la vieille. Elle y fait un jour tomber son cheval et, feignant de s'être blessée, se fait porter dans la maison de la vieille. Celle-ci ferme la porte et d'un coffre fait sortir l'amant. On est en plein fabliau. Elle est prise non de remords mais de crainte, car Eracle sait déjà son péché. Les amants se quittent. L'impératrice rejoint sa suite. Averti en effet par Eracle, l'Empereur revient, force sa femme à avouer sa faute et à nommer son amant qu'il fait comparaitre. Sur les conseils d'Eracle il abandonne les deux amants à leurs amours :

"Il n'afiert pas à ma matière
Que plus vous dise de Laïs,
v.5119 De Paridès, d'Athénaïs.."

Et Gautier se met à nous conter l'expédition d'Eracle en Terre Sainte contre Cosdroès, ravisseur de la Sainte Croix, mais ceci est comme une conclusion pieuse à un roman qui ne l'est point, surtout dans sa partie médiane.

Au reste Eracle n'est pas un grand roman, il est trop fragmentaire et tient trop du fabliau, mais il en va autrement de l'oeuvre suivante Ille et Galeron.

II - Ille et Galeron.

Le second roman conservé de Gautier d'Arras c'est Ille et Galeron. Je ne reviens pas sur la dédicace à l'impératrice qui vient d'être couronnée à Rome (v.69 : "Rome la vit jà couronner"), et qui ne saurait être que Béatrice, princesse de Bourgogne, épouse de Frédéric Barberousse, et dont il recherche la faveur par des flatteries démesurées. Gautier s'y nomme à plusieurs reprises (v.23-96) com-l'auteur de cette trovenre (v.6.).

"De Galeron la soeur du duc
Et d'Ille le fils d'Eliduc,"

dont le nom nous rappelle le lai dont nous avons parlé comme la source de notre roman. Le long début (Gautier a le départ difficile) s'étire jusqu'au vers 134. Chrétien engage plus vite l'Action :

"Sachez que deux Bretagnes sont,
Que gens diverses elles ont,
Les Anglais sont dans la plus grande,
Mais la dynastie est normande,
En la moindre sont les Bretons,
Un duc l'avait, Conain a nom,
Et Galeron sa soeur était,
Qui était belle créature,
Plaisante semblait aux vivants,
Le duc n'avait femme ou enfant."

Un de ses vassaux, Eliduc, meurt, laissant un enfant de dix ans, Ille, que Hoël (nom qui atteste une influence possible du Brut de Wace, ou de Geoffroy de Monmouth) et ses neveux chassent et dépossèdent, sans que le faible Duc Conain songe à s'interposer. Mais :

"Encor le trouveront vaillant
Ceux qui le voulurent détruire.
Aussi ne doit nul mépriser
Poulain velu recemment né,
Ni jeune homme mal habillé."

vers (180-183) qui font certainement allusion à Eracle dont l'antériorité serait ainsi démontrée, s'il était nécessaire.

A la Cour du roi de France, Ille, bien accueilli par lui, devient le modèle des chevaliers, brave, généreux et libéral.

"N'y a au monde plus humain,
Si franc, si doux, si débonnaire."

[illegible] l'empêche pas d'être le plus courageux. Son rêve [illegible] conquérir sa terre. En vain le roi lui en offre-t-il [illegible] :

"Beau Sire cher, vous remercie
De l'offre que vous m'avez fait;
Mais aurais étrange procès
Si en la guise m'abaissais.
Car si mon pays délaissais
Pour vivre en un autre en repos,
Mon honneur mettrais dans mon dos.
N'est digne d'avoir autre terre
Qui la sienne ne peut conquerre
Par mauvaiseté et paresse.
Mieux veux-je éprouver ma prouesse
Ou vivre ou mourir en honneur,
Que l'on m'appelle à tort seigneur.
N'ai soin de terre où je n'ai droit.
Mais qui la mienne ne rendrait,
Sauf mon honneur, je la prendrais."

Après cette noble déclaration, qui montre bien la puissante conception de l'honneur chevaleresque, Ille se borne à accepter vongt vaillants chevaliers et mille marcs d'or pesés, pour mener à bien la grande aventure de la reconquête de son fief. Il y parvient après de durs combats, où comme dans la chanson de geste dont ces pages s'inspirent, lui et ses compagnons luttent à vingt contre cent. (v. [illegible] et ss.)

"... Ille les fiert,
Ille les détruit et requiert,
Ille leur perce leur écu,
Ille les fait tous abattus * (1)
Ille leur fausse leur haubert,
Ille les fait choir * à l'envers."

Le duc Conain se réjouit de la complète défaite de [illegible], dont Galeron, soeur de Conain, la belle, la pieuse et la sage, a plus de joie encore. Le sujet est ici annoncé mais à mot couvert.

"Depuis tourna à grand ennui,
Pour tous deux, cette connaissance.
Leur grand'beauté et leur vaillance
Leur courtoisie et leur prouesse
Les mirent en telle détresse."

---

(1) Les mots marqués d'un astérisque sont introduits par moi pour les besoins du sens ou du vers et n'ont pas leur correspondant exact dans le texte.

Qu'elle tombe amoureuse de lui, cela n'est pas douteux, et lui d'elle, c'est non moins attendu :

"Amour les a pris en ses lacs."

Gautier disserte sur ces commencements de l'amour, mais lourdement dans la grâce et sans la finesse qu'y met son jeune et puissant rival, Chrétien de Troyes.

"Ille qui orgueilleux abaisse
Est durement blessé d'amour.
Son mal ne finit nuit ni jour ."

Mais Ille ne sait que Galeron l'aime, non plus qu'elle, et alors vient le passage que nous avons déjà cité pour marquer le chemin parcouru en quelque vingt ans vers la réserve et la délicatesse, depuis Amis et Amile, depuis Bélissant et son

"Trop y a bel homme."

Gautier "châtiant" (avertissant) les pucelles les endoctrine, (v. I2I9 et ss.)

"Car l'amour est si haute chose
Que le lui découvrir il n'ose,
Ni elle nel découvrirait
La première pour rien qui soit,
Car il ne faut que femme die:
"Je veux devenir votre amie",
Avant que l'on ne l'ait requise
Et moult été en son service."

La suite n'est plus qu'une épaisse dissertation où je ne pêcherai que ce vers : (1283)

"Car amour est sans vilenie"

Seuls sont dignes d'aimer (v. 1293-4)

"Tous ceux qui ont leur baillie
Prouesse, sens et courtoisie."

Ainsi que dans l'Eneas sont reproduits les monologues des deux jeunes gens que leur timidité sépare, observation juste et toujours vraie. Lui se morigène ainsi : (v.I336).

"Mieux me vaudrait celle haïr
Qui de me nuire est coutumière
Que l'aimer en telle manière...
Hélas! chétif, quel cruel deuil
Je ne fais pas ce que je veuil.

Depuis longtemps je l'ai appris
Qu'amour donne à l'homme son prix,
Mais si haut c'est la démesure."

Parallèlement Galeron exhale même plainte (v. I378 et ss):

"Beau sir Dieu, qu'est-il de moi ?
Que je suis par trop malheureuse...
Amour me fait à celui tendre
Qui d'amour n'ose m'entreprendre...
Que ferait le fils de mon père
Si je disais :"mon cher deux frère,
Donnez moi Ille pour mari."

Heureusement que c'est lui qui en a l'idée et lui en parle le premier, ce dont elle a grand'joie. Leur dialogue n'a pas la saveur ni l'esprit de celui de Lavine et de sa mère, non plus que l'entretien qu'il a ensuite avec Ille et qui aboutit au mariage. Au lieu de la délicieuse scène d'Erec que je vous ai lue, écoutez cette morne platitude (v. I525-153I) :

"Ille qui l'a moult désirée
Et Galeron n'ont plus qu'un lit
Et ont telle joie et tel délit
Que nul ne le pourrait conter ! "

Eh! oui - surtout quand on n'a pas assez de talent. Rien ne peut mieux nous faire apprécier la différence des deux styles et de deux écrivains que de les conférer, traitant d'une scène identique Gautier se hâte de nous dire qu'à la joie succèdera la peine (v.I534).

"Tel est amour et sa nature."

En attendant, la joie d'Ille s'accroît, cette joie (la joye de la poèsie lyrique provençale) qui fait partie de la courtoisie et est une des vertus que la France a données au monde.

v. I597 "Sa joie croît et renouvelle
Par amour pour la demoiselle.
Car il n'y a au monde celle
Qu'on puisse comparer à elle.
Tout le monde la loue et prise,
Car on n'en sait de mieux apprise :
Plus en est Ille désireux
De faire tout ce qu'elle veut,
A son vouloir, à son plaisir."

C'est que Ille est preux et courtois et Gautier nous donne ici une définition de cette courtoisie à laquelle Henri Dupin a consacré un petit livre (La courtoisie au Moyen-Age, Paris, A.Picard, 193I, in-12.)

"Vilenie vient de vile lieu,
Et Courtoisie vient de Dieu
Et qui de par Dieu preux devient
Courtoisie aime et tout s'y tient."

Ce preux, que le mariage n'a point fait choir, tel Erec au début, dans la récréance, fréquente les joutes et les tournois où toujours il triomphe. Mais un jour qu'il s'est ainsi précipité de tout à l'élan de son cheval, vers un adversaire, celui-ci lui perce de sa lance l'oeil sénestre. Le courageux n'en laisse rien paraitre, sauf à un clerc chirurgien. Honteux de cette mutilation pourtant honorable, il fait retraite en un manoir, où il se couche : v. 1680 et ss.)

"Mais Ille a double infirmité,
L'une est de son oeil qu'il n'a mie,
L'autre de ce qu'il craint s'amie,
Et qu'elle l'ait mais en mépris."

Longuement il exhale sa plainte et regrette de n'avoir pa été tué.

"Alors m'eût plaint ma douce amie
Qui ore me sera ennemie."

Qu'en sait-il ? Pourquoi lui suppose-t-il gratuitement des sentiments aussi sauvages ? Ce n'est pas ainsi que conclut dans son code d'amour, dans son De Amore, André le Chapelain De Marie de Champagne. (page 151 de l'édition Trojel):

"Un doute a surgi sur ce cas : un amant ayant perdu en combattant vaillamment un oeil ou tel autre ornement de son corps est repoussé comme indigne et ennuyeux par son amante, et lui sont désormais refusés les coutumiers embrassements. La sentence d'Irmengard de Narbonne répond : Elle est indigne de tout honneur la femme qui, à cause d'une mutilation due à la guerre, laquelle n'arrive qu'aux vaillants combattants, prive l'amant de son amour, car la bravoure est, à l'ordinaire la plus belle excitation et la plus durable aliment de l'amour. C'est pourquoi la mutilation qui en résulte ne doit pas entrainer la condamnation de l'amant."

Cruel dilemme, que les fiancés de la grande guerre ont connu et ont diversement résolu. Vous voyez comme peuvent être encore actuels les problèmes posés par nos vieux romanciers.

Que faire ? Lui cacher l'évènement (1718-9) :

"Mais ja la douce créature
S'il plaît à Dieu ne le saura."

Cependant trois jours après Galeron apprend que son mari a été blessé, et se met en devoir de la rejoindre, entre dans sa chambre par effraction, cachée sous la courtine du lit, elle l'entend qui se lamente, toujours pensant à elle (v. 1778 et ss.)

"Belle si vous n'avez mon corps
Mon coeur est vôtre nuit et jour.
Hélas! je meurs pour votre amour ! "

Elle garde le silence, mais au jour, le bandeau étant tombé du visage de son mari endormi, elle aperçoit l'horrible mal et pleure. Ces pleurs réveillent Ille (le motif vient du Brut de Wace, ce que n'a pas vu Melle Pelan) qui ne la reconnait pas tout de suite. Elle se fait connaitre et lui demande en termes émouvants pourquoi il lui interdit sa porte. Il lui répond que c'est parce qu'il ne peut plus la voir comme avant. Avec beaucoup de délicatesse et sans insister sur la mutilation qu'elle a découverte elle le console (v. 1880 et ss).

"Les preux ont malheur plus souvent
Qu'ib n'arrive à la gent faillie.
La preude gent est assaillie
De mainte grand'mésaventure.
Telle est prouesse et sa nature,
Car ceux qui maintenir ne l'osent
Sont au plaisir et se reposent."

Ainsi, à certains égards, Ille et Galeron traite le problème d'Erec sans qu'on puisse savoir lequel des deux romans a précédé et inspiré l'autre. La jeune femme quitte son mari qu'elle n'a ni consolé ni convaincu; il craint, après un premier mouvement de générosité, un revirement.

v. 1925 "Car femme a moult le coeur volage
Et change souvent son courage (coeur)."

Il décide donc de fuir nuitamment; Galeron en vain le cherche, il traverse toute la France pour parvenir enfin à Rome où l'Empereur et son sénéchal l'accueillent d'abord fort mal à cause de son misérable équipement, mais finissent par le retenir à leur service dans la guerre contre le Sire de Constantinople. Ille fait merveille, repousse l'ennemi et rentre à Rome en triomphateur. Ne croyez pas qu'il oublie la douce créature qu'il a laissée en Bretagne, pas plus qu'elle même ne l'oublie. A son tour Galeron, abandonnant son fief et ses richesses, suit le chemin des "Romieux" (Pélerins allant à Rome) vers l'"apostoile" (le Pape), à qui elle raconte sa lamentable histoire, sans toutefois révèler son nom. Ensuite elle s'engage comme couturière chez un preud'homme. Cependant la fille de l'Empereur, Ganor la belle (pourquoi faut-il qu'une amoureuse soit tou-

jours belle, belle jusqu'à l'écoeurement du lecteur?) s'éprend peu à peu du triomphateur, fait nouveau sénéchal de Rome :

3285 "Ganor la fille au roi, la belle,
Entend conter telle nouvelle
Qu'elle l'aime sur toute chose."

Lui cependant, au milieu de ses richesses, ne songe qu'à sa pauvre Galeron. Ganor, en le voyant venir, s'émeut :

3315 "Regarde aval, le voit venir,
A peine se peut soutenir,
Voit qu'il est beau et enseigné
Et voit ces membres alignés.
Sa belle bouche et son bel vis (visage- cf. "vis à vis").
Tant a de beau en lui assis
Que de son oeil ne lui souvient...
Amour lui fait les bras étendre
Et la fait bailler doucement."

Nous connaissons par l'Enéas cette singulière manifestation de l'amour qu'on attribuerait plutôt à une mauvaise digestion, mais qui se rattache, je suppose, à l'insomnie.

"Elle est à l'encontre venue.
L'un l'autre moult bel saluent
Et s'entreprennent par la main.
De mainte chose gabent, rient..."

Fille de roi, elle n'est pas tenue à la même réserve qu'imposait Gautier à la fille d'un Duc :

"Ganor lui a dit mainte rien,
Par quoi on peut entendre bien
Qu'elle voudrait qu'il la requit
Qu'en lui son amour elle mit.
Et lui a dit la fille au roi
Seulement ceci:" Aimez-moi! "

La situation se complique et voici comment Gautier nous l'expose :

3365 "Ganor ne veut si Ille non,
Ni Ille autre que Galeron,
Ni Galeron qui est à Rome,
N'aimerait pas pour rien autre homme."

On pense au vers de Heine :

"Ein Jüngling liebt ein Mädchen
Die hat einen audern erwählt
Der andre liebt eine andre
And hat sich mit dieser vermählt...

Es ist eine alte geschichte
Doch bleibt sic immer nen
Und wem sic just passieret
Dem bricht das Herz entzwei."

Comment se dénouera cet imbroglio ? L'intrigue est ici nouée, à la moitié du roman qui compte près de 6600 vers, avec une rée-lle habileté.

Mais tout ceci est-il conforme à la doctrine de l'amour courtois, prêchée par la comtesse Marie de Champagne ? Parfaitement, car si un homme ne doit aimer qu'une seule femme, (du moins à la fois), rien ne s'oppose à ce qu'il soit en même temps aimé par deux femmes (v. 3370-1).

"Ille est aimé d'elles deux,
Pourtant il n'en aime que l'une.
Amour n'a chose en soi commune,
Mais que largesse et courtoisie
Noblesse et jeu sans vilenie."

Ici c'est avec Cligès de Chrétien que Gautier semble se mesurer, mais lequel des deux a précédé l'autre ? En tout cas le problème de l'amour unique est de nouveau posé.

En s'en allant Ille emporte le coeur de Ganor, et c'est encore un des thèmes favoris de nos romanciers que cette migration des coeurs, que dénie d'ailleurs Chrétien ce qui me ferait croire que Cligès est postérieur, et qu'il polémique contre son rival.

v.3443 "Homme de mère je ne vois
S'il aime bien qui soit en soi."

Sur ces entrefaites l'Empereur a décidé d'offrir la moitié de son empire et sa fille à Ille, son sénéchal, et la Pape lui-même se charge de lui transmettre cette offre merveilleuse qu'Ille refuse. A la deuxième démarche du Pape, Ille finit par lui avouer qu'il est marié en Bretagne avec la soeur du Duc Conain et lui raconte son histoire. Le Pape lui persuade d'envoyer des messagers pour savoir si Galeron est encore vivante, car elle ne lui a pas dit son nom dans sa confession. Ils n'en peuvent obtenir nulle nouvelle précise. Ille en pleure et longuement exhale sa plainte et sa douleur. Néanmoins il laisse décider son mariage avec Ganor à quinzaine. Ce terme échu, grande joie se prépare dans Rome, si bruyante que la nouvelle en parvient même aux oreilles de Galeron. Elle s'en pâme, puis ranimée, se rend à l'Eglise St-Pierre et après une longue attente, lui apparait son mari. C'est elle maintenant qui, par un retour des choses, se sent humble devant

4089 "Cette fleur de chevalerie
Et ce miroir de seigneurie !"

Elle se jette à ses pieds. Les sergents veulent l'écarter; il les en empêche, mais ne la reconnais point :

"Beau sire cher, lui dit la belle,
Je suis Galeron, ton ancelle (servante)
En cette ville ai pris esté (séjour)
Quatre ans y aura cet été...
Onque de toi jusqu'aujourd'hui
Ne fut qui m'en ait dit nouvelle !
Mais or la sais-je bonne et belle
Pour toi et pour tous tes amis.
Epouser dois la fille au roi.
Pour Dieu! souvienne vous de moi,
Et que l'apôtre tant me fasse
Pour dieu et pour la sienne grâce,
Qu'il me mette en une abbaye,
Que Dieu te sauve et te bénie !"

Il lui demande si elle l'aime encore, et comme elle le rassure, il lui assure qu'il ne sera l'époux d'aucune autre que d'elle. Il n'ose se confier qu'au Pape lui-même et lui raconte l'aventure. Tous deux vont annoncer la nouvelle au roi qui en est marri, moins cependant que la pauvre Ganor. Galeron cependant rejoint Ille en son palais. Mais le sort de leur petite Bretagne les préoccupe. Ils décident de s'y rendre, ce dont l'Empereur a grand peine et Ganor plus encore. Elle en est ému à son tour :

4851 "Il sait bien qu'elle l'aime et prise,
Mais Galoron l'aima d'abord,
Et de plus le droit et la loi
Et fine raison et le prêtre
Témoignent qu'ainsi il doit être.
Prêtre, raison, et droit et loi
Mettent les amants en détroit (détersse)
Femme et Amour défont souvent
De tous ces quatre le convent (l'accord)
.....

Ille voit pleurer la pucelle,
Qui tant est bien faite et si belle;
Si grand gré il ne lui savait
Et grand'pitié s'il n'en avait,
Ce serait outrage et orgueil.
Les larmes leurs viennent à l'oeil.
" Pour l'amour Dieu, ma douce amie,
Lui a-t-il dit, ne pleurez mie !
-"Beau sire cher, que faire donc,
Mais fut-il fille à vilain onc
Qui si grande honte eût soufferte."

En vain il lui remontre qu'elle a perdu en lui un époux indigne de son rang, un si petit seigneur, le fils de ce pauvre Eliduc. Elle lui répond non sans noblesse :

v.4711 "Mais pour Dieu le père céleste,
QUe m'importe donc votre ancêtre ?
Je ne vois guère un homme (1) aimer
Parce qu'on l'a royal clamé
Ne nul qui ne vaudrait un roi,
S'il est en renom de courtois.
Que votre père soit vilain,
Pour ce vous n'en vaudrez pas moins."

affirmation intéressante : courtoisie, chevalerie et foi sont les trois forces morales égalitaires qui tentent de contrebattre et de contrebalancer dans cette société aristocratique la puissance de la noblesse fondée sur la naissance.

4726 "Veux-je donc votre père avoir?
Ou vous aimer par votre père...
4746 ..Aimé vous ai trestout pour vous,
Non pour autrui, je le sais bien.
Moult a grand deuil qui aperçoit
Que l'espérance le déçoit."

Et elle se pâme dans les bras du sénéchal et lui ne peut s'empêcher d'être touché de cet amour qui éclate devant lui avec une telle violence.

4797 "De Ganor je sens, sais et vois
Que trop a mis son coeur en moi
Et qu'elle aura définement
Si seigneur Dieu pitié m'en prend
"-Ah! fait-il, ma douce soeur,
Que j'ai grand pitié en mon coeur
De la douleur qui si vous blesse,
Qui vous tient en telle détresse!
Mais plus ne peut y avoir mie
Car ne puis partir de m'amie,
La loi ne la veut démentir,
Et elle ne s'en veut souffrir,
N'en partirai, je ne le puis,
Si elle n'existait, vraiment,
Je serais vôtre entièrement...
Dieu m'octroie que je vous revoie
Un jour à plus grande joie,
De vous ai pitié merveilleuse
Mais j'aime de coeur mon épouse.
De l'amour qui est entre nous.
De la pitie qui est de vous,
M'étraint l'angoisse et me grève,
A peu que le coeur ne me crève,
Amour et pitié me gouvernent
Et moult diversement me prennent."

---

(1) "homme" est le complément d'objet de aimer.

Ce sont de vraies stances cornéliennes, où l'on entend l'amour lutter contre le devoir, car il y a là peut être une substitution de termes, la pitié dissimulant l'amour et l'amour n'étant plus que le devoir. Cette pitié avoue le héros, est double, l'une venant de l'amour, l'autre de la crainte de voir mourir de détresse la fille du roi. Comment se méfier et se défendre de la pitié qui fit descendre Dieu sur terre ?

Ganor revient de pamoison et, pour la consoler, Ille promet de revenir au premier appel, si elle est dans la détresse ou si son Empire est en danger. Et ils se séparent dans un dernier baiser.

Ille a déjà fait partir Galeron en secret, puis il prend congé de ses amis et féaux qui le pleurent. Autant est grande leur peine, autant est vive la joie des Bretons en voyant revenir leur maitre avec sa légitime épouse, tandis qu'à Rome la pauvre Ganor délaissée reprend sa plainte (v.5205).

Galeron enfante deux fils et conçoit ensuite une fille, mais l'accouchement étant difficile, elle fait voeu de se rendre nonne voilée. Ille en a grand'douleur, mais il se met à repenser à l'autre amante, celle qui la-bas se désole en pensant à lui, et ceci le console de cela. Le feu mal couvert se rallume sous la cendre :

v. 5358 "Ah! Galeron, Dieu te secoure !
Que Dieu me donne plaisir faire
A la pucelle débonnaire
Qui se pâma pour moi un jour
Tant par pitié que par amour,
Et Dieu me mette encore en aise
De faire chose qui lui plaise.
Beau sire Dieu, ce pourrait être?
Je ne sera, je crois en être,
Que je la vois, ou elle moi,
Car elle a époux, je le crois."

.....

Il ne tiendrait qu'a elle en effet, car après la mort de son père, l'Empereur de Constantinople la convoite, elle et son royaume, mais elle se dérobe à ses sollicitations et à celles de ses propres sujets. Menacée, elle songe à rappeler à Ille sa promesse, et se rend en Bretagne, mais elle le manque : il est parti déjà à la nouvelle de la mort de l'Empereur, et sous couleur d'un pélerinage à St-Jacques A Vienne on révèle à Ille le passage de Ganor. L'amour qu'il a pour elle s'en accroît, et toute la nuit il y songe(v. 5610-5680). Ille arrive à Rome et son intervention inattendue assure une deuxième fois la victoire aux Romains.

De nouveau Ille est salué par l'armée comme le Sauveur, mais ceux de Rome ignorent encore cette victoire et veulent livrer aux Grecs et à leur Empereur Ganor revenue. Nous retombons un peu dans la donnée du roman héllénistique. Ille apprend cette trahison, bat et disperse les traitres, et tombe dans les bras de son amante (v. 6500 et ss.) qu'il épouse; ils sont heureux et ont beaucoup d'enfants, trois garçons et une fille.

Ce mariage final qui plait au candide lecteur soulève un petit problème de droit canon sur lequel j'ai tenu à interroger un savant docteur en droit canon, mon collègue Gabriel Le Bras (1), de la Faculté de Droit de Paris :

"L'entrée en religion de l'un des époux dissout le mariage non consommé. Le texte fondamental sur ce sujet est contemporain de vos deux fragments littéraires.

Alexandre III (1159-1181). Lettre à l'Archevêque de Salerne (aux Décrétales de Grégoire IX) -Livre III - titre XXXII 'de conversione conjugatorum". Chapitre 2 :

"Verum post consensum legitimum de praesenti licitum est alteri, altero etiam repugnante, eligere monasterium, sicut sancti quidam de nuptiis vocati fuerunt, dummodo carnatis commix-tio non intervenerit inter eos, et alteri remanenti, si commonitus continentiam servare noluerit, licitum est ad secunda vota transire, quia, quum non fuissent una caro simul effecti, satis potest unus ad Deum transire, et alter in Saeculo remanere."

"Même décision au chapitre 7 du même titre. C'était d'ailleurs un principe nouveau, ou plutôt Alexandre III sanctionnait l'une des deux opinions en présence sur ce point, celle de l'Ecole de Bologne (contre l'Ecole de Paris qui défendait l'indissolubilité).

Le mariage consommé (entre chrétiens) est indissoluble. Il n'empêche point la femme d'entrer en religion, même contre la volonté de son mari, mais celui-ci ne peut contracter une nouvelle alliance."

Il semble que Gautier d'Arras se soit saisi de l'opinion d'Alexandre III le pape alors règnant pour risquer ce dénouement, sans tenir compte d'ailleurs de la condition gênante que le mariage n'ait pas été consommé. Or il l'avait certainement été, selon ses propres dires, entre Ille et Galeron. Le mariage romain avec Ganor est donc illégal,

(1) Un de ses élèves M. Jean Dauvillier va soutenir en Juin 1933 une thèse à la Faculté de Droit de Paris sur le mariage dans le droit classique de l'Eglise. Il y discutera, à ma demande les données de nos vieux romans à cet égard.

mais à un romancier, "ce ne monte".

Je ne méconnais pas qu'il y a dans ce roman amplifié d'un lai d'Eliduc analogue à celui que nous retrouverons sous ce titre chez Marie de France des éléments folkloriques et légendaires. Je reconnais volontiers que, quoique n'usant point du merveilleux et se limitant à l'élément purement humain, il donne moins la sensation de la réalité, il est moins un tableau de la société courtoise du XIIe siècle que n'importe lequel des romans arthuriens de Chrétien de Troyes. Bien que vivant dans le même temps et le même milieu que son rival champenois, et parlant même de Bretagne, et nommant même Arthus au vers 2806, l'Artésien a systématiquement négligé le cadre arthurien qu' il abandonne à Chrétien.

Par contre il entend se mesurer avec lui sur le terrain psychologique et il pose lui aussi, comme le Cligès, le problème du double amour dans le cadre du mariage. Si la position de ce problème n'est pas faite d'une main légère ni dans un style aussi imagé et aussi brillant que celui de l'écrivain troyen, elle n'en est pas moins vigoureuse et passionnante. Le conflit de l'amour et du devoir est traité non plus cette fois sous les espèces de l'amour adultère, dans un coeur fidèle, chez un époux loyal. Le chemin que lui fait faire l'aspect de la douleur de l'amante et la pitié qui glisse si facilement à la passion, la lutte contre ce sentiment nouveau et la fidélité ancienne, est décrite avec une vigueur qui n'exclut pas la nuance.

Il faut en savoir gré à Gautier d'Arras, moins célèbre que Chrétien dont la gloire a eclipsé la sienne, qu'il faut remettre en sa place, une place de second rang, mais très honorable encore.

9ème LECON

BEROUL, THOMAS ET LE ROMAN DE TRISTAN ET ISEUT

A Chrétien de Troyes nous avons dans notre précèdente leçon opposé son rival, plus âgé sans doute, Gautier d'Arras, l'auteur d'Eracle (peu après 1164) et de Ille et Galeron (peu après le 1° août 1167), et nous avons pu constater que s'il n'avait ni la puissance d'imagination ni le style du brillant Champenois, le romancier Picard n'en excellait pas moins comme lui à fouiller l'âme humaine et à exposer un cas psychologique. Dans Ille et Galeron ce qui domine ce n'est plus le conflit de l'amour et de l'aventure, c'est le conflit de deux amours dans le coeur d'un homme, l'amour naissant contre l'amour enté, la passion contre le devoir. C'est un peu ce que nous allons retrouver dans le Tristan, mais avec une intensité, une âpreté, qui tient sans doute aux origines celtiques de la belle légende, et qui n'a été égalée ou dépassée que quand un musicien génial, s'attaquant au même thème, l'a développé par un contrepoint prodigieux. (1)

BIBLIOGRAPHIE - I - textes :

Thomas - Le roman de Tristan - p.p. J. Bédier, Paris, Didot, t. I, texte, 1902; t. II, introduction, 1905, 2 vol. in-8 (Société des anciens textes français).

Beroul - Le roman de Tristan, p.p; E. Muret, ibid 1903, un vol. in-8 (S.A.T.F.)

id. - id.- p.p. E. Muret, 2ème éd. Paris, Champion, 1922 (Classiques français du Moyen-Age).

Les deux poèmes de la Folie Tristan, p.p. J. Bédier, Paris, Didot, 1907; un vol. in-8 (S.A.T.F.)

Tristano - Gli episodi principa li della Leggenda in versioni francesi spagnole e italiane a cura di V. de Bartholomaais, Bologne, Zanichelli, 1922, in-8.

---

(1) Voir mon article de l'Alsace française du 12 février 1933 - "Richard Wagner et le Moyen-Age français.

II - Adaptation - Le Roman de Tristan et Iseut, traduit et restauré, p. J. Bédier, 318e éd. 1929, un vol. in-12

Le Roman de Tristan et d'Iseult, renouvelé en français, p. p; Champion, Paris, Emile Paul, 1928, in-4 (d'après le Tristan en prose).

III - Etudes (1)

Kelemina (Jakob) - Geschichte der Tristan sage, nach den Dichtungen des Mittelalters, Vienne, Hötzel, 1923, in-8.

Golther (Wolfgang), Tristan und Isolde, Berlin, de Gruyter, 1929, in-8.

Levi (Ezio), I lais brettoni e la leggenda di Tristano, Pérouse, 1918, in-8.

Zingarelli, Tristano e Isotta. (Studi medievali I, 1, 1927).

Vinaver (Eugène); "Etudes sur le Tristan en prose" Paris, Champion, 1925, thèse.

-d°- Le Roman de Tristan et Iseut dans l'oeuvre de Thomas Malory, ibid.

Gombert (J.) Eilhart von Oberg und Gottfried von Strassburg, Beitrag zur Tristanforschung, Rotterdam, Dittmar, 1927 (thèse de l'Université d'Amsterdam).

Jacoubet (Henri) - Comment on lisait les romans de chevalerie au XVIIIème siècle (Revue Hist. Litt. octobre-décembre; 1927).

Halperin (Maurice) - Le Roman de Tristan et Iseur dans la littérature anglo-américaine au XIXème et au XXème siècles, Paris, Jouve, 1931, 8°, (thèse) :

Ma tâche ici est ingrate et difficile car je me vois forcé de conjurer en vous deux enchantements, celui d'un grand musicien, Richard Wagner, celui d'un grand savant doublé d'un grand artiste, Joseph Bédier, le premier remontant à Gottfried de Strasbourg, le second à

---

(1) Je cite de préférence les plus récentes, qui ne figurent pas encore dans les manuels ou dans la Bibliographie de Muret (pp. XIII, XIV de sa petite édition 1922) et renvoient aux précèdentes.

toutes les versions comparées, rapprochées et unifiées.

Ici je ne vous apporte que des fragments, des matériaux dont ils ont fait leur chef-d'oeuvre. Par contre ils auront le mérite de l'authentique, du non-reconstitué - charme des ruines avant leur restauration, du château-fort avant Viollet-le-Duc, où l'on peut songer, où la rêverie prolonge ou reconstitue la pierre dans le lointain des temps et des brumes, et où la mousse est témoin de la vétusté.

Je disais un jour à Bédier : "Mais votre phrase au sujet d'Iseut sur son bûcher regardant Dinas de Lidan :"Elle lui sourit tristement", n'est nulle part dans les sources, et il dut bien m'avouer qu'elle était de lui.

Inventorions, si vous le voulez bien, les principaux de ces matériaux qui remontent tous à la deuxième moitié du XIIème siècle. Nous y trouvons fondamentalement : deux versions françaises :

1°- Le Tristan de Béroul,
2°- Le Tristan de Thomas

Le premier, plus rude, version dite du jongleur, le second plus poli, plus courtois, trop courtois même, ratiocinant sur l'amour, son carquois et ses flèches, le coeur et les yeux. Fragments tous les deux, mais qu'on arrive à peu près à ressouder, car ils se complètent. Le Tristan de Béroul commence tard, à la scène du verger où le roi Marc, caché dans un pin, surprend à l'instigation du nain Frocin le rendez-vous des amants, et va jusqu'au jugement de Dieu, au serment d'Iseut et au meurtre des deux traitres.

On peut le compléter par le Tristan de l'Allemand Eilhart d'Oberg, par la Folie Tristan du manuscrit de Berne (fin du XIIème siècle) et par le Tristan en prose, car ce fut le sort commun de nos romans de passer du vers à la prose à partir du XIIIème siècle. Le Tristan de Thomas s'ajuste à peu près à celui de Béroul, mais il ajoute le Mariage de Tristan avec Iseut aux blanches mains, la mort de Tristan et d'Iseut. Il faut le compléter par :

Le Tristan de Gottfried de Strasbourg (G.)
La Saga de Frère Robert, 1226, écrite par ordre du roi Hakon.
Le Sir Tristrem anglais
La Folie Tristan, du manuscrit d'Oxfort.
La Tavola ritonda, italienne.

Une version espagnole nous est conservée aussi et cette seule énumération dit déjà la renommée et la diffusion européenne de la légende et de nos poèmes. La France

a distribué à domicile ses inventions romanesques et profondes comme sous la Révolution elle a répandu la notion des droits de l'homme et du citoyen.

Il faut ajouter que le Tristan de Lachèvre et celui de Chrétien sont perdus, mais que nous en avons conservé deux épisades dans le Donnei (la cour) des amants et dans le Lai du Chevrefeuille de la poètesse Marie de France, l'ainée de nos femmes de lettres, dont nous parlerons la prochaine fois.

Nos matériaux étant maintenant à pied d'oeuvre, il faut d'abord les identifier, les classer et les dater, comme les tambours de colonnes, les architraves et les triglyphes d'un temple retrouvé.

Le Tristan de Thomas a été édité par Bédier pour la Société des Anciens Textes français, en 2 vol. auxquels il faut ajouter la Folie Tristan, 1 vol.

Celui de Béroul a été édité par Muret dans les Classiques français du Moyen-Age, 2ème éd. 1922.

Le lai, dans les Lais de Marie de France, éd. Hoeffner adaptation moderne par Tuffrau.

Celui de Gottfried a été édité par Golther et par Ranke (1930) et traduit par W?Hertz.

Celui d'Eilhart d'Oberg, par Franz Lichtenstein - 1877.

Disons d'abord quelques mots de l'origine et de la date à laquelle apparait la belle légende d'amour et de mort. En gros elle nous est attestée en France dans la deuxième moitié du XIIe siècle, dans les années 60. Chrétien de Troyes dans son Cligès, qui est des environs de 1164, rappelle qu'il a composé un poème

"du roi Marc et d'Iseut la blonde",

le dit Cligès en est encore tout pénétré.

La principale source du roman courtois, nous l'avons dit, est le Brut, de Wace, 1155; celui-ci adaptait non sans grâce, l'histoire romancée d'Angleterre par Geoffroy de Monmouth : Historia regum Britanniae, vers 1135, qui a lancé Arthur, le roi légendaire, et les Chevaliers de la Table Ronde, mais tous les deux, Wace comme Geoffroy, ignorent Tristan et le roi Marc. On pourrait songer à la littérature celtique, car la scène est toujours située en Grande Bretagne, dans le pays de Galles, plus au sud en

Cornouailles, ou en Irlande, mais la littérature irlandaise est muette, et la littérature galloise, d'une transmission tardive, peut avoir été influencée par les romans français. Cependant le recours à l'onomastique, à l'étymologie des noms, est intéressant. Vous savez combien la toponymie (origine des noms de lieux) (cf. Dauzat - Les noms de lieu Paris, Delagrave, 1928, un vol. in-12) est importante pour l'histoire littéraire et l'histoire en général, Tristan vient de Drustan, nom picte, fils de Tallroch (prononcez : Takloukh). Nombre de rois pictes de ce nom alternent avec des Drostan. Un "Drest filius Talorgin" règne de 780 à 785.

Mais tous nos romanciers, Béroul et Marie de France, en font un Gallois du Sud, de Carlion (Ker legionum: la ville des Légions). Son père aurait gouverné, selon eux, le Loencis ou Laonois, qui doit être le Lothian (S.E. de l'Ecosse) plutôt que le pays de Léon en Armorique comme l'ont supposé nos conteurs. La confusion des deux noms s'explique. Vous savez combien le breton armoricain est proche du Gallois dont il est issu. Nos Bretons ne sont pas des Gaulois mais des Gallois immigrés au VIème siècle après J.C. Des prédicateurs bretons sont encore compris en Galles.

Quant à Iseut son nom est anglo-saxon, Essylt. J'ai eu une élève dont les parents possèdaient au Pays de Galles un champ d'Essylt.

Mark, le roi qu'on trouve dans une vie de St-Paul Aurélien, composée en 884, et qui raconte que celui-ci aurait été converti par le Saint - signifie "cheval". Il pourrait bien être un de ces totems, animal ancêtre de la tribu et que continuent et rappellent nos masques d'animaux. Il a selon Béroul des oreilles de cheval, mais qui peuvent être des oreilles d'âne de Midas. Mais toutes ces étymologies ne font pas une histoire; elles nous ramènent seulement à la grande Bretagne.

On peut essayer de recourir aux Mabinogion (pluriel de Mabinogi et dérivé de Mabinog, apprenti barde, (ed. par J. Loth), mais ils ont déjà été influencés par les récits français. Ce sont des triades : qui connaissent:

1°- Tristan, fils de Tallwch, qui est un des trois amoureux de l'île de Bretagne, amant d'Essylt femme de March son oncle. (Mabinogion, II, 260).

2°- Il est un des trois grands porchers de l'île (fi! que cela est vilain!). Le second fut Drystan, fils de Tallwch, qui garda les porcs de March; pendant que le porcher régulier allait en message vers Essylt (pour lui

demander une entrevue), Arthur, March, Kei, et Bedwwayr vinrent tous les quatre, mais ne purent lui enlever une seule truie, ni par ruse, ni par force, ni par larcin.
(Mabinogion, II, 247-8).

3°- Essylt fungwen, "la bloie", à la chevelure blonde, amante de Tristan, une des trois femmes impudiques de l'île.

4°- dans le mabinogi de Kulhwch et Olwen (Ivain) on trouve une Essylt vinwen,"min + gwen", lèvre blanche, qui a pu par confusion de "min"(lèvre) et main, devenir Iseut aux blanches mains, à moins que ce ne soit l'inverse.

J'ai hâte de quitter ces histoires de porcher et de truies, qui témoignent de l'importance de la vie agricole dans ces régions, mais je veux encore vous montrer d'après Dottin. (Les littératures celtiques, Payot; 1924, in-24) p.88-90, ce que c'est que l'épopée celtique, par exemple la "Neuvaine des Ulates":

"Puis vient l'histoire de la "Neuvaine des Ulates". Jadis un roi d'Ulster avait commis un acte de cruauté. Un jour d'assemblée à Emain, un riche paysan s'était vanté, en voyant courir les chevaux du roi, que sa femme Macha était plus rapide qu'eux. Le roi, piqué, força Macha à réaliser ce défi. En vain Macha, qui était enceinte, demanda un délai. Le roi refusa. Elle fit la course et arriva la première, mais elle accoucha devant la tête des chevaux. Tous les hommes d'Ulster qui avaient entendu le grand cri qu'elle avait poussé, furent frappés de malédiction car elle était fée, et pendant quatre jours et cinq nuits, ou pendant conq jours et quatre nuits, ils subissaient une fois dans leur vie les douleurs de l'accouchement . Cette singulière maladie se transmit de père en fils pendant neuf générations.

La "Razzia de Regamna" raconte d'où vient la vache qui mit bas le taureau de Cualogé. Celle-ci fut amenée du palais des fées de Cruachan par Bodb, la fée des combats, qui prédit à Cuchulainn les luttes qu'elle lui livrera.

D'après la "Dispute des deux porchers", les deux toureaux ennemis, le Brun de Cualogé et le Blanc cornu de Cruachan, ne sont autres queles dernières incarnations de deux porchers des fées, qui furent successivement hommes, corbeaux, cétacés, champions, fantômes, vers, et taureaux.

On pourrait s'étonner que la célèbre épopée qui est comme L'Eiade des Gaëls eût pour sujet, ou du moins

pour titre, une razzia de bestiaux . Comme l'a fait remarquer M.Ferdinand Lot, l'histoire d'Irlande est une énigme, si l'on n'a pas sans cesse présent à l'esprit ce fait que le climat humide de l'île, peu propre à la culture des céréales, est très favorable à l'élevage du bétail, surtout de la race bovine. Le butin de guerre consistait, pour la plus grande part, en bestiaux. Le bétail sert de monnaie de compte dans les lois irlandaises, où une captive, par exemple, vaut cinq bêtes à cornes.

On pourra encore lire l'adptation donnée par Georges Roth, de la "Geste de Cuchulainn" dans la collection "Epopées et Légendes", Paris, Piazza, 1927, in-12.

Nous verrons cependant s'il n'y a pas lieu de restituer une part à l'élément celtique ou du moins à l'esprit celtique, manifesté dans le caractère rêveur, propre aux celtes aux yeux gris, qui sont toujours ailleurs, et dont l'irréel, l'au-delà est le pain quotidien, ainsi que lemiracle et l'enchantement. La religion des Bretons n'est pas la même que celle des autres français, elle puise toujours aux plus profondes racines de la forêt de Brocéliande, et leurs Saints mêmes, souvent d'une authenticité, d'une historicité douteuse, sontparfois apparentés à Merlin l'Enchanteur.

Je ne peux pas dire par là qu'il faille faire des héros de notre légende des héros mythiques. Du temps de Max Muller on n'a pas manqué d'identifier Tristan à Osiris ou à Jupiter, comme Napoléon même, avec ses douze maréchaux, aurait correspondu respectivement au soleil et aux douze signes du zodiaque. On a été en particulier frappé de ce que Tristan partage son temps entre deux "Iseut", dont l'une est le jour et l'autre la nuit, l'une chez laquelle il se lève, l'autre chez laquelle il se couche, mais il ressemble en cela à beaucoup de nos contemporains qui ne sont pas nécessairement solaires, parce qu'ils passent volontiers leurs nuits avec les étoiles. Mais voici qui est plus sérieux et qui est bien celtique. Tristan possède l'arc qui ne faut et un chien faé (fée) . Tintagel (dont on peut voir encore les ruines en Cornouailles, "In a Kingdom by the sea"), est un chastel faé qui se perd deux fois par an. Le Morholt ressemble au Minotaure réclamant son tribut annuel de jeunes gens et de jeunes filles. Mais ce trait pourrait être une imitation de l'antiquité, comme l'arc et le chien pourraient être le javelot et le chien de Céphale : on hésite toujours entre le celtique et l'antique. Ce qui est moins celtique, par contre, et plus chrétien, c'est la conception, qui domine tout le roman, de l'adultère péché et du remords qui le suit et ne quitte plus les deux amants.

Les lois galloises (par exemple celles de Howell le bon, valables pour le IXème et Xème siècles) témoignent de la fragilité d'un mariage qui n'est que la cession d'une jeu-

ne fille par le père, moyennant un prix convenu. Le concubinage est reconnu par la loi, les concubines ayant des droits presque égaux à ceux des femmes légitimes. Le divorce est facile et s'opère au besoin par consentement mutuel. Le séducteur, l'amant , ne risque que de payer au mari une amende et la femme ne risque que la perte de sa dot.

Les anglo-saxons sont plus sévères. Le mari trompé mord le nez à la femme adultère, tandis que d'après le droit pénal du roi danois Canut, plus rigoureux encore, il le lui coupe.

Que nous voilà loin de cette société féodale et chrétienne que suppose notre Tristan, où le péché est double, d'avoir violé à l'égard de son oncle deux fois la loi divine et humaine, envers le parent et le suzerain, l'ami et le mari. Notre légende française est fondée à la fois sur un mariage indissoluble et sacré, et sur le lien féodal. Il n'en faut pas moins faire une part aux Celtes, mais sans doute aux bretons du pays Gallo, car nombreux sont les témoignages de l'existence des lais bretons, poèmes courts accompagnés de musique (harpe souvent) sur des sujets d'amour, et promenés par le jongleur, peut être anglais. Ainsi dans le Fabliau de Richaut 'ed. Méon I, p. 63 - Sanson, "bien sait faire les lais bretons"). Renard déguisé en jongleur breton, fait montre de son répertoire et estropie à dessein le français :

"Je fot sauver bons lais bretons
Et de Merlin et de Foucon,
Del roi Artus et de Tristan
Del Chievrefoil, de Saint-Brendan."
-Et ses tu le lai dame Iset?
"Ia, Ia, dit-il, Godistouet-"

Ia, ia = oui - oui - c'est du breton (car je ne suppose pas que ce soit de l'allemand ou de l'américain!) - godistouet = good is to weet = c'est bon à savoir (ce qui est du vieil anglais). Et ce lai du Chevrefeuille a été conservé par Marie de France qui, elle aussi, sans plaisanter, évoque à cepropos un mot anglais :

"Tristam qui bien savait harper
En avait fait un nouveau lai.
Brievement le nommerai
Gotelef (Goat leaf : honeysuckle) l'appellent Anglais;
Chevrefeuille le nomment Français."

Ailleurs c'est au contraire un mot vraiment celtique qu'elle invoque au début de son lai de Laostic, dont la scène est à St-Malo.

"Une aventure vous dirai
Dont les Bretons firent un lai.
Laostic a nom m'est avis,
Si l'appellent en leur pays;
C'est le ro signol en français
Et Nightingale en droit anglais."

Mais après avoir bien pesé avec vous et devant vous la valeur de cet élément celtique, je m'associe à la conclusion du grand savant allemand Wendelin Foerster, jadis professeur à Bonn : "Es Kann nichts französischeres geben als die Tristan Ysoltsche Minne" (Löwenritter, in-8, p. XXII, Cligès, in-8°, XXIV; Erec 8°, XXIV, note): " on ne peut rien imaginer de plus français que l'amour de Tristan et Yseut". J'aime à m'appuyer sur Foerster pour refuter un de ses compatriotes, Golther, qui ne nous trouvait pas assez sérieux pour concevoir le grand et profond amour de Tristan et Yseut. Le français est léger, comme cela s'est vu à la Marne et à Verdun !

Quittons donc les brumes du celtisme, qui servent surtout à nos romanciers à reculer dans les brouillards de Tulé l'action de leur rêve pour la faire échapper aux platitudes de la réalité ambiante. Il y a eu probablement (je dis probablement et non sûrement) un stade celtique de la légende, probablement oral, (dont certains épisades furent l'objet de lais, ou courts récits bretons et anglais), d'un Tristan porcher amoureux d'Yseut, femme de Marc, mais nous n'en savons ni les détails, ni le caractère. A en juger par ce que nous avons conservé de l'épopée celtique, elle devait être (si elle a existé) très différente de celle que nous connaissons. Quittons donc de la verte Tulé, la blanche Erin et la légendaire Armorique pour la France. C'est chez nous que nous trouvons le premier Tristan, et c'est chez ce Chrétien de Troyes, dont je vous parlais la fois dernière. Vous vous rappelez le début de son Cligès.

Lui qui fit Erec et Enide,
Et les commandements d'Ovide, ...
Le roi Marc et Yseut la blonde ."

Il ne mentionne pas Tristan, mais il l'a fait dans Erec (v. 1713), dans l'énumération des chevaliers de la Cour d'Arthur :

"Et Tristan qui oncques ne rit"

(cf. Tristan de Thomas, t. II, p.98).

Une autre citation d'Erec (que j'ai reproduite aussi dans mon livre sur Chrétien de Troyes, p. 113) montre combien, dès son premier roman, qu'a sans doute précédé son Tristan, Chrétien est pénétré de la belle légende qu'il a dû écrire tout de suite avant Erec (vers 1162), sans cela le public n'eût point compris l'allusion des vers 424-5.

"Vraiment nous dit qu'Yseut la blonde
N'eut cheveux si blonds ni luisants."

et, Erec, v. 1248-49 :

"Là où Tristan le fier Morhot
En l'île Saint Samson vainquit."

On ne saurait être plus précis, car c'est bien, selon toutes les traductions conservées, dans l'île Saint-Samson et non ailleurs que Tristan vainc le Morholt, d'Iseut, venant réclamer son tribut de jeunes gens et de jeunes filles au Roi Marc. Ce n'est pas tout; il sait encore que Brangien se substitua à la reine dans le lit nuptial après la chute d'Iseut. Ne dit-il pas, à propos de la fameuse nuit de noces d'Erec et d'Enide (Erec, v. 2066-67).

"Là ne fut Iseut enlevée
Ni Brangien en son lieu mise."

A quelques années de distance, vers 1164, Chrétien a la tête encore pleine de son Tristan et y fait des allusions nombreuses : le cheveu d'or tissé par Soredamor dans la chemise qu'elle a cousue, l'éloge adressé à Cligès qui (v. 2789-91)

"Connait bien mieux l'escrime et l'arc
Que Tristan neveu du roi Marc,
Mieux les oiseaux et mieux les chiens."

C'est bien Tristan le berseor qui est ici visé. Mais toute la thèse, ai-je expliqué, qui répugne à la séparation du corps et coeur, est une allusion perpétuelle à Tristan et fait apparaitre Cligès comme un Anti-Tristan - à moins que ce soit, vous disais-je, comme le veut un savant italien Siciliano (Rassegna, 1932), un Super-Tristan . Mais malgré l'étonnement que nous cause le fait qu'un auteur se contredise à ce point et chante la palinodie, je rappellerai que c'est un genre connu depuis les Grecs et qu'ont pratiqué Horace et Ronsard, que si Cligès est un anti-Tristan, Yvain est à beaucoup d'égards un anti-Lancelot et un anti-Erec. Je dois noter aussi que Chrétien ne fait aucune allusion à Iseut aux blanches mains. Toujours est-il que les connaissances de Chrétien relativement à la légende de Tristan, Iseut et Marc, sont telles que je me suis demandé si ce n'est pas lui l'auteur de ce Ur-Tristan, de

ce Tristan primitif que Bédier reconstitue par la comparaison des versions conservées.

Toutefois Bédier, qui n'aime pas Chrétien, parce qu'il le taxe de préciosité, n'en veut point convenir. Quittons une fois de plus le terrain mouvant de l'hypothèse pour nous tourner vers les textes conservés, ces tambours de colonnes qui gisent sur l'area du Temple.

Approchons nous de Béroul, ou plutôt des Béroul : que savons nous de lui ? Peu de chose, ce qu'il a bien voulu nous en dire et surtout son nom. Il s'était probablement nommé au début mais le début est perdu (bonne récompense, non d'argent, mais d'honneur et de gloire à qui le retrouvera, ce qui n'est pas impossible); mais en protestant contre les autres conteurs que, suivant l'usage des jongleurs, ses confrères, dès les chansons de Geste, il traite de vilains et de bousilleurs, il a la bonne idée de nous redonner sa carte de visite : v.1265)

"Conteurs qui disent que Ivain
Firent noyer sont des vilains,
Ils n'en savent pas bien l'histoire,
Béroul l'a mieux en sa mémoire."

Le manuscrit écrit Berox - c'est le cas sujet (comme gars-garçon, ber-baron, suer - seror, nonne-nonnain, sire sieur, messire-monsieur) mais le cas régime est Béroul (comme chevaus-cheval, chasteaus-chastel, un sou, un sol). Même forme au vers 1790 où il invoque cette fois, non plus la tradition orale, mais un livre qu'il a lu, il ne dit pas dans quelle langue :

"Si comme l'histoire dit
Là où Béroul le vit écrit."

Puis le nom n'apparait plus. C'est que, vraisemblablement la seconde partie appartient à un autre jongleur. En effet, le second auteur annonce aux vers 2755-64 la mort des trois barons ennemis de Tristan et celle du forestier qui a dénoncé au roi Marc la retraite des amants endormis sous la feuillée dans la forêt de Morois,... et... l'un des trois a déjà péri. En outre, il se contredit lui-même, car la mort prédite au forestier n'est pas celle que raconteront les vers 3985-4072. (Vous connaissez la précaution de Ponson du Terrail, qui, pour ne pas oublier la mort de ses multiples héros, s'était fait construire, dit-on, devant sa table de travail, un jeu de massacre représentant ses personnages, dont il abattait la poupée correspondante, dès qu'il le tuait dans son livre). Il faut supposer un manuscrit de jongleur, peut être transcrit sur une récitation, et divisible en épisodes récités à part. La deuxième partie est d'ailleurs d'un caractère plus rude, plus sauvage, moins littéraire que la première. Cependant

elle contient au moins un vers qui permet de la dater. Tristan déguisé en lépreux au gué se plaint d'avoir les mains gourdes par le mal d'Acre; allusion à l'épidémie qui sévit parmi les croisés au siège de St-Jean d'Acre en 1190-1191, tandis qu'une allusion à la male goute (d'après une obligeante communication du docteur Schevensteen d'Anvers: amaurose ou goutte sereine, obscurcissement, perte de la vision, avec transparence de l'oeil - qui nous vient des Arabes - joli cadeau !) permet de remonter jusqu'à 1170. Rien ne s'oppose à ce que la première partie date de cette époque, qui est celle de la grande efflorescence de Chrétien, de Gautier d'Arras, de Jean Renard, de Pierre de St-Cloud, auteur du Renard, de Marie de France , etc.. Voilà tout ce que nous pouvons savoir par l'extérieur, tandis que l'étude des rimes que le copiste ne peur changer ou adapter à son langage, et qui permettent de restituer la prononciation de l'auteur, nous amène à assigner comme patrie à Béroul les confins de la Normandie et de la Picardie. Le début ne peut être restitué que par les traductions étrangères, Eilhart en particulier.

Tristan de Léonois, fils de la soeur de Marc, roi de la Cornouaille insulaire, orphelin dès l'enfance et élevé par son oncle, défie Morholt le géant d'Irlande (on pense à David et Goliath) qui chaque année vient réclamer son tribut de jeunes gens et jeunes filles (on songe à Thésée et au Minotaure); le combat a lieu dans l'île Saint-Samson (nous le savons par Chrétien) Tristan tue le Morholt mais est blessé par le fer empoisonné de son adversaire. Il se fait porter sur une barque, qui l'amène inconnu chez la reine d'Irlande, soeur du Morholt, laquelle le guérit.

Ses barons voudraient que le roi Marc se marie. Par gageure il leur promet d'épouser celle à qui appartient le cheveu d'or que l'hirondelle a apporté par la fenêtre et dans lequel Tristan a reconnu un cheveu d'Iseut. Il s'engage à la ramener , part pour l'Irlande, y triomphe d'un monstre (tel Oedipe) et lui coupe la langue. Blessé à nouveau, il est relevé par Iseut, guéri par elle, mais à la brèche de son épée, correspondant au morceau qu'elle a gardé, elle reconnait le meurtrier de son oncle, le vainqueur de Morholt. Elle veut l'exécuter, mais l'accepte comme champion contre l'imposteur qui, prétendant avoir tué le dragon, réclame la main d'Iseut. Vainqueur, c'est lui Tristan, qui l'obtient, mais ô honte, il la donnera au roi Marc! Outrée, la mère d'Iseut remet à Brangien le philtre d'amour qui lui permettra d'aimer cet époux d'infortune. Mais, par erreur, les deux ennemis le boivent (vous savez cela par Wagner). Tristan et Iseut désormais seront l'un à l'autre pour la vie. On n'a jamais mieux exprimé la fatalité de l'amour et le don des corps et des âmes par les seuls regards échangés. Brangien est substituée à Iseut dans le lit nuptial (ce que Chrétien sait aussi, nous l'avons vu). Ici commence le fragment conservé de Béroul.

Ce fragment commence à la scène du verger, où Tristan et Iseut s'étant donné rendez-vous, ont vu dans la fontaine l'ombre du roi Mark que le nain Frocin (ou Frocine) a fait se cacher dans un arbre pour les surprendre. Ils ont changé de propos, affirmé en termes ambigus qu'ils n'avaient point trompé le roi. Iseut fait au roi Mark le candide aveu de cette inoffensive entrevue, ce qui amène celui-ci à lui avouer que du haut du pin, il les a vus et entendus. Il fait venir Tristan et lui permet de nouveau l'accès de la chambre. Indice de barbarie, mais qui se trouve ailleurs, par exemple dans le Lancelot. Cependant les trois seigneurs médisants renouvellent leur accusation contre Tristan, et le nain se fait fort de la prouver. Entre le lit de Tristan et celui des époux il a répandu de la farine. Le roi s'éloigne à minuit, suivi du nain. Tristan bondit dans le lit des époux, mais le sang d'une blessure qu'il a se répand sur le lit et sur le sol. Les traitres rentrent rentrent et on enchaîne les deux amants, que le roi décide de faire tous deux monter sur un bûcher. Comme on conduit Tirstan au supplice, il demande à entrer dans une chapelle placée sur une falaise Il s'échappe par la fenêtre et saute sur la table (le saut Tristam) où Governal (dont le nom n'a rien de celtique), l'écuyer fidèle, vient le rejoindre. Cependant on mène Iseut au bûcher, vêtue d'un bliaut le brocart gris, les chevaux pendent jusqu'aux pieds en deux longues nattes tressées d'or, les bras étroitement liés, nul qui n'en pleure de pitié (v. ii4I et ss.)

"'Iseut fut au feu amenée
De gent fut toute environnée,
Lesquels tous braient et qui tous crient
Et les traitres du Roi maudient.
L'eau lui coule par le vis (visage)
En un bliaut de soie tout gris
Etait la dame, étroit v êtu,
Et d'un fil d'or menu cousu.
Ses cheveux heurtent à ses pieds,
D'un filet d'or les a tressés.
Qui voit son corps et sa façon
Par trop aurait le coeur félon,
S'il n'en avait d'elle pitié.
Moult sont ses bras étroit liés."

Voilà que surgissent cent lépreux et à leur tête un nommé Ivain, il crie au roi qu'au lieu de brûler Iseut, il la leur jette, pour en faire à leur plaisir; le roi la leur donne. Comme l'horrible troupe passe devant les buissons où sont cachés Tristan et Governal, ceux-ci se jettent sur les lépreux, les battent et les dispersent; puis ayant délivré la reine, Tristan se réfugie avec elle dans la

forêt de Morrois. Son chien Husdent vient l'y rejoindre et pour n'être pas découvert, Tristant lui apprend à chasser sans aboyer les bêtes qu'il abat avec l'arc qui ne faut. Un jour, revenant de la chasse, Tristan fatigué se se repose à côté d'Iseut dans la loge de feuillage : v. I80I et ss.)

"La loge était de rameaux faite,
De lieu en lieu feuilles tassées,
Par terre y étaient bien jonchées.
Iseut première fut couchée;
Tristan couché tire l'épée,
Entre les deux corps l'a posée.
Sa chemise eût Iseut vêtue (1).
(Si ce jour elle eût été nue
Malheur certes leur advenait)
Et Tristan ses chausses avait.
Reine, elle avait eu son doigt
L'anneau d'or des noces du roi,
D'émeraudes tout enchâssé.
Le doigt tant maigri lui avait
Qu'avec peine il s'y retenait.
Oyez comment ils sont couchés :
Dessous le col Tristan a mis
Son bras, et l'autre, m'est avis,
Lui a par dessus jeté,
Etroit il l'avait accolée
Et l'avait de ses deux bras ceinte
Leur amitié n'était pas feinte.
Leurs bouches furent proche assises
Et cependant y eut devise (séparation),
Elle ne s'assemblaient ensemble.
Vent ne court ni feuille ne tremble.
Un rayon descend sur la face
D'Iseut qui reluit plus que glace.
Ainsi s'endorment les amants
Ne pensant mal ni tant ni quant (nullement).

Un forestier ou bûcheron les découvre et y mène le Roi, mais celui-ci voyant entre ux l'épée gardienne de chasteté est pris de pitié, y substitue la sienne, chache de ses gants le rayon qui tombe sur le visage d'Iseut, lui ravit son anneau et lui met le sien au doigt, et se retire. Iseut ayant fait un cauchemar se réveille, pousse un cri- Tristan saute sur son épée, mais s'aperçoit que c'est celle du roi. Le repentir les prend, avec un peu de lassitude aussi, Tristan d'avoir oublié la chevalerie (souvenir assurément du problème traité par Chrétien de la recréance du chevalier), Iseut de n'être plus reine que de nom.

---

(1) On se déshabillait complètement en se couchant.

Ensemble ils vont vers l'ermite Ogrin, qui conseille à Tristan d'envoyer un parchemin à son oncle, par lequel il s'offre à soutenir sa cause par les armes, à rendre Iseut au roi et à le servir. Tristan va le porter lui-même sous la fenêtre du Roi. Le roi accepte, répond par une autre lettre attachée au lieu dit la Croix-Rouge; il reprendra Iseut dans les trois jours au gué aventureux (c'est bien un nom de roman chevaleresque), et Tristan s'en ira au loin. Iseut demande à Tristan son chien, le fidèle Husdent et lui donne un anneau qu'il remettra aux messagers qu'il lui enverra. Tristan accompagne Iseut, la remet aux mains du Roi et se retire, comme elle le lui a demandé, chez le forestier Orri, pour pouvoir y attendre des nouvelles de la reine. Les médisants, Denoalen, Godoïne (Godwin?) et guenelon (cf. Chanson de Roland), continuent à calomnier Iseut auprès du Roi; elle lui propose de se soumettre au jugement de Dieu sur la Blanche Lande, en présence du Roi Arthur, de Gauvain etc. (Le Tristan est donc replacé dans le cadre arthurien). Tandis qu'on convoque, qu'on "bannit" à son de trompe cette assemblée. Iseut fait avertir Tristan qu'au jour dit il se tienne déguisé en ladre au gué du Mauvais Pas, au gué Aventureux, ce qu'io fait. Elle monte sur son dos pour passer le gué. Puis il rejoint Governal et tous deux se déguisent pour aller au tournoi, Tristan en Noir de la montagne (voilà les noms chers à Walter Scott), cheval et visage tout couverts de noir, mais ayant pris vengeance du forestier traitre, qu'il tue, ils repassent le gué. Le lendemain, devant la brillante assemblée des barons, en présence d'Arthur, sur les saintes reliques, Iseut jure "si m'aide Dieu et ses Saints" (c'est-à-dire ses reliques), qu'elle n'a jamais eu entre ses bras que son mari et le ladre qui l'a portée au-delà du gué (d'après une autre version le fer rouge qu'elle porte épargne ses paumes). Le roi Arthur se tient pour satisfait et Marc aussi. Les "losengiers" non - Tristan tue Denoalen en allant au rendez-vous, chez Dinas de Lidan, que lui a donné Iseut l'aperçoit, le montre à Tristan qui l'abat d'une flèche. C'est la fin du Tristan de Béroul ou de ce qui en est conservé. On peut y joindre cependant un épisode qu'on retrouve dans la Folie-Tristan du manuscrit de Berne (qui a révélé à mon ancien collègue Hoepffner de Strasbourg des identités absolues (par exemple : le chien Husdent, la loge de feuillage, le saut de la Chapelle, l'ermite Ogrin, etc.) Elle est peut être imitée de la Folie d'Yvain privé de sa Dame. Tristan se déguise en fou et arrive à la Cour du Roi Marc. Malgré ses révélations, il arrive difficilement à se faire reconnaitre d'Iseut. Le chien Husdent par contre le reconnait.

Passons au second Tristan, celui que suivit et

traduisit Gottfried de Strasbourg (éd. Fr. Ranke, Berlin, Weidmann - 1930, t.I), celui de Thomas, qu'il appelle Thomas von Britanje - qui loue la riche Angleterre et y transpose la scène. C'est à peu près tout ce que nous savons de ce trouvère de talent, à moins qu'il ne soit aussi l'auteur du poème de Horn (cf. Romania , 1931, p. 282). Sur la date voir Jirmounsky; Quelques remarques sur la datation du Tristan de Thomas (Archivum romanicum XI-2).

Dans un long monologue Tristan décide d'essayer, pour oublier Iseut, d'un mariage. Peut-être, se dit-il en serait-il de moi comme d'elle qui m'oublie dans les bras de son époux. Il choisit Iseut aux Blanches Mains pour sa beauté et surtout pour son nom (p.271) Il l'épouse solennellement, mais au moment où on lui enlève son bliaut, étroit au poignet, avant qu'il n'aille rejoindre son épouse, on lui fait tomber du doigt son anneau (p. 278) ce qui le plonge dans de longues pensées. Il se souvient du serment du jardin, et pour s'abstenir de s'unir à Iseut aux blanches mains, il invoque le douloureux réveil d'une blessure au côté droit, près du foie (p. 288). Cependant Iseut la blonde soupire après son Tristan, ne sachant où il est, ni s'il vit. Cariado la trouve chantant un lai : Le chant de la fresaie (effraie), annonciatrice de mort : votre ami Tristan est mort pour vous, car il a pris femme en Bretagne. Elle en est triste et marrie. Cependant Tristan révèle aux images qu'il a fait faire d'Iseut et de Brangien son désespoir, ses espoirs, ses jalousies. Kahordin, à qui sa soeur Iseut aux blanches mains s'est confiée, reçoit aussi la confidence de Tristan, et, épris de l'image de Brangien, suit son beau-frère en Cornouailles à la recherche d'Iseut et de sa belle suivante. Tristan se déguise en ladre, en lépreux, et revoit sa bien-aimée, puis retourne auprès de sa femme. Il est blessé en combattant pour le compte de Tristan le nain qui a imploré son aide contre l'orgueilleux Castelfer. Iseut seule pourra le guérir. Il envoie Kaherdin, déguisé en marchand, la chercher au delà de la mer, lui remettant un anneau qui le fera reconnaitre. Il lui recommande de la bien prier, de la faire passer pour une "miresse", et, s'il la ramène, de mettre au mât une voile blanche pour que Tristan la voie de loin. Iseut aux blanches mains, cachée derrière la paroi, a tout entendu, mais dissimule sa colère. Cependant le faux marchand fait son message; la reine et la fidèle Brangien le suivent nuitamment. Tristan ne vit que de l'espoir de cette arrivée, mais ne parle à sa femme que de Kaherdin et du médecin. La tempête les retarde, puis le calme se fait et ils dressent la voile blanche. Alors Iseut aux blanches mains conçoit sa ruse et vient dire que la voile est noire (1). (éd. Bédier, t.I, p. 412).

(1) je propose ici une adaptation nouvelle et en vers, bien différente de celle de J.Bédier, qu'on ne peut songer à recommencer ni même à reproduire.

La mort de Tristan et d'Iseut

Tristan tressaille à la nouvelle,
Dit à Iseut (2) : "Amie belle,
Savez de vrai que c'est sa nef.
Or me dites quel est le tref" (la voile)
Ce dit Iseut: "Je sais pour voir
Sachez donc que la voile est noire.
Ils l'ont toute tirée en haut,
Parce que le vent leur défaut."
Donc a Tristan si grand'douleur
Que plus n'en aura à nulle heure,
Et se tourne vers la paroi,
Donc a dit : "Dieu sauve Iseut (1) et moi !
Quand à moi ne voulez venir,
Pour votre amour me faut mourir,
Je ne puis plus tenir ma vie,
Pour vous meurs, Iseut, belle amie,
N'avez pitié de ma langueur,
Mais de ma mort aurez douleur.
Ce m'est amie, un grand confort
Que pitié aurez de ma mort".
"Amie Iseut", trois fois a dit,
A la quarte il rendit l'esprit.
Donc pleurent-ils par la maison
Les chevaliers, les compagnons.
Le cri est haut, la plainte grand".
Se dressent chevaliers, sergents
Et portent le corps de son lit,
Puis le couchent sur un samit,
Qu'ils couvrent d'un poêle rayé.
Le vent s'est en la mer levé.
Et frappant au milieu du tref,
A terre fait venir la nef.
Iseut est de la nef issue,
Entend les plaintes dans la rue,
La cloche aux moutiers, aux chapelles,
Demande aux hommes les nouvelles,
Pourquoi sonnent tous ces sonneurs
Et pourquoi l'on verse ces pleurs.
Un ancien donc lui a dit :
"Belle Dame, Tristan est mort! "
Quand la nouvelle entend Iseut,
De douleur sonner mot ne peut,
De sa mort est si endeuillée,
Par la rue va desafublée
Devant les autres au palais.

---

(1) On épouse Iseut aux Blanches mains et non Iseut
la Blonde femme du roi Marc.
(2) Iseut la Blonde.

Iseut va là où le corps voit,
Et se tournant vers l'Orient,
Pour lui prie piteusement :
"Ami Tristan, quand mort vous vois,
Par raison vivre plus ne dois.
Mort êtes pour la mienne amour,
Et je meurs, ami, de tendrour,
Quand je à temps ne pus venir
Pour vous et votre mal guérir.
Ami, ami, pour votre mort,
N'aurai jamais de rien confort,
Plaisir, ni joie ou nul déduit.
Que cet orage soit détruit
Qui tant me fit, ami, en mer,
Que n'y pus venir, demeurer !
Si je fusse à temps survenue,
La vie vous eusse rendue,
Et parlé doucement à vous
De l'amour qui fut entre nous.
Plainte j'eusse notre aventure
Notre joie et notre envoisure -(plaisir)
Et la peine et la grand'douleur,
Qui a été en notre amour,
Et j'eusse cela recordé
Et vous baisé et accolé.
Si je n'ai pas pu vous guérir,
Qu'ensemble puissions donc mourir!"
.....
Elle l'embrasse, elle s'étend,
Lui baise la bouche et la face
Et moult étroit elle l'embrasse,
Corps à corps, bouche à bouche étant.
Son esprit alors elle rend,
Et meurt près de lui tout ainsi,
Pour la douleur de son ami.
Tristan mourut pour son désir,
Iseut, qu'à temps n'y put venir.
Tristan mourut par son amour
Et la belle Yseut par tendrour (1)

N'est-ce pas que la scène est belle et que le corps est digne du manteau musical dont Wagner l'a revêtu.

Comme on peut à Béroul ajouter la Folie Tristan du manuscrit de Berne, on peut à Thomas ajouter la Folie d'Oxford (cf. Hoepffner - Die Berner und Oxforder Folie Tristan - dans Zeitschrift für romanische Philologie - 1919, t. XXXIX, p. 551-581).

---

(1) Adaptation du Tristan de Thomas, édition J.Bédier, (Société des Anciens Textes Français). On trouvera le texte au tome I, p.146, vers 3021-3130.

Si la version de Berne correspond à Béroul, la version du manuscrit d'Oxford, à la suite d'un manuscrit de Tristan, correpond à Thomas.

Tristan est marié en Petite Bretagne . Il confie sa peine et ses regrets à Kaherdin. Ils s'embarquent et en deux jours arrivent à Tintagel (château aujourd'hui en ruine sur la côte Nord-ouest de Cornouailles). Il décide de se déguiser en fou et emprunte la tunique d'un pêcheur, s'attache une peau de bête au cou, se rase la tête, se frotte le visage d'une herbe, devient méconnaissable. A son entrée au château les valets crient :"Veez le fol! hu ! hu ! huhu! ". Arrivé devant Mark il lui dit que, fils d'une baleine, il fut allaité par un tigre, et il conclut en lui demandant Iseut qu'il emmènera dans une salle de verre, en l'air, pleine de soleil :

v.315 "Roi, fait le fol, moult j'aime Iseut,
Je suis Trantris qui tant l'aimai,
Et aimerai tant que vivrai."

Iseut soupire et lui crie : "Fol, tu n'es pas Trantris, tu mens! " Il lui répond :

"... Reine Iseut,
Trantris suis qu'aimer vous veut."

Souvenez-vous, quand je combattis le Morhout et que vous me guerites de la blessure empoisonnée qu'il m'avait faite.

"Bons lais de harpe vous appris,
Lais bretons de vostre païs."

Il lui rappelle encore comment, revenu déguisé en marchand, il tua le dragon et qu'elle le guérit une fois encore du venin du serpent, qu'elle le reconnut ensuite à la cassure de l'épée, dont le fragment correspondant est resté dans la tête du Morholt; comment il l'a protégée par un combat singulier du traitre qui voulait l'épouser, comment il l'emmena ensuite sur une nef et qu'ils y burent le philtre (p.33).

"D'un hanap nous bûmes tous deux
Vous en bûtes et moi j'en bus,
Ivre depuis ce temps en fus
Mais mauvaise ivresse y trouvai."

Iseut se couvre la tête de son manteau et veut sortir. Le Roi la retient. Que sais-tu faire encore demande le Roi? Le fou vante son adresse à la chasse et son art de harpeur :

"Bien sait jouer de harpe et rote
Et dechanter d'après la note
Ne suis-je donc bon ménestrel?"

Iseut se retire, disant qu'elle a mal à la tête, et, dans sa chambre, assise sur son lit, longuement se lamente et se plaint à Brangien des propos du fou. Celle-ci croit que c'est Tristan lui-même. "Non, dit-elle, il est trop laid". A Brangien qui vient le retrouver, Tristan, seul dans la salle, avoue qui il est :

"Je suis Tristan qui tant se deult (désole)
Pour l'amour de la reine Iseult"

Il suit Brangien dans la chambre d'Iseut, veut embrasser celle-ci, mais elle se dérobe. Alors il l'apostrophe. Elle lui répond :

" ..... Frère, ne sais
Je vous regarde et je m'effraie
Car je n'aperçois pas de vous
Que soyez Tristan l'amoureux."
"Tristan répond : o reine Iseut
Je suis Tristan qu'aimer vous veut"

Il lui rappelle le sénéchal qui les trahit, le nain qui les dénonça, la farine qu'il répandit entre les lits, le verger où le roi les surprit, le jugement de Dieu, la grotte (non la loge) dans la forêt où le roi les surprit à nouveau, trouvant entre eux l'épée gardienne de chasteté, le don de Husdent le chien. "L'avez-vous encore, lui demande-t-il?" Elle le fait amener. Il l'appelle, le brachet le reconnait :

"Dit à Iseut : "mieux lui souvient
Que je le nourris...
Que vous-même que tant aimai.
Il est dans le chien grand'franchise
Et dans la femme grand'feintise."

"Et l'anneau, vous en souvient-il ," "Oui, dit Iseut, montrez-le moi." Tristan le montre. Elle alors se lamente. "Je vois bien que j'ai perdu mon ami; je ne m'en consolerai jamais." Quand Tristan la voit pleurer, il en a pitié, change de voix. Iseut se jette à son cou et lui embrasse le visage et les yeux. Tristan demande de l'eau et se lave le visage, retrouve son aspect premier (et les cheveux?) Iseut ne se tient plus de joie.

Dans le Lai du Chèvrefeuille (p. 103-107, édition Hoepffner) Tristan congédié par Mark, exilé en

Southwales, revient en Cornouailles, apprend que la reine doit passer par la forêt, coupe une baguette de coudrier, la tranche par le milieu, y écrit son nom, symbole dont il lui avait donné l'explication. La reine l'aperçoit, descend de cheval, s'éloigne avec Brangien et retrouve son amant. Tristan en fait un lai, le lai du Chevrefeuille. Selon E.S. Murrell (dans la revue Arthuriana, I, 1930, pp. 58-62), le lai du chèvrefeuille ne serait qu'une variante sur le poème de Thomas.

Et maintenant revenons à la question posée au début. Quels sont les éléments celtiques contenus dans cette belle légende d'amour et de mort ? Onomastique et toponymie, c'est-à-dire, pour parler moins pédantesquement, les noms de personnes et les noms de lieux sont bretons, ce qui me fait conclure à l'existence de quelques lais bretons, encore peuvent-ils être français ou anglais, mais le reste, action, épisodes, caractères, personnages, sentiments, ne sont que français féodaux et chrétiens. Faut-il en attribuer l'invention à Chrétien de Troyes, père du roman français? c 'est probable, ce n'est pas certain, mais il nous suffit déjà, il a suffi à un Bédier de connaitre les fragments français de Béroul et de Thomas, en les reliant, en les élargissant, à l'aide des oeuvres étrangères allemandes, scandinaves, qui n'en sont que des traductions, pour nous faire connaitre la belle histoire d'amour et de mort, la plus grande, la plus émouvante qui fut jamais. Et si elle l'est ce n'est pas seulement parce qu'elle est celtique, quoique la Celtie prête au rêve et que ce cadre soit nécessaire, c'est parce qu'elle est chrétienne, en même temps qu'antique, réunissant en elle la fatalité du destin, l'angoissante morsure et le charme du péché. Or ceci ne peut être que chrétien. Enfin, ne l'oublions pas, c'est en français, pour des français, par des français, au moment de l'efflorescence du Roman d'amour et d'aventure, en cette deuxième Renaissance que constitue la deuxième moitié du XIIème siècle, que la légende de Tristan et d'Iseut est née la vie littéraire pour l'enchantement douloureux des femmes et le tourment des hommes, en la chambre des dames où la pucelle aux larges manches et aux longues nattes sachant de lettres, le lisait.

"C'est le roman de l'amour complet, a écrit Gaston Paris, de l'amour illégitime, de l'amour souverain, de l'amour plus fort que l'honneur, plus fort que le sang, plus fort que la mort, de l'amour qui lie deux êtres l'un à l'autre par une chaine que les autres et eux-mêmes sont impuissants à rompre ou à relâcher."

Cohen. Roman au XII.

Vous connaissez la légende des deux rosiers : Tristan et Iseut ont été enterrés côte à côte; mais la nuit, de leurs tombes jumelles, germent et grandissent deux rosiers dont au matin s'enlacent et s'embrassent les roses.

"Seigneur ce conte est moult divers
Et pour ce l'unis par mes vers

Entre ceux qui veulent conter
Et du conte Tristan parler
Ils en content diversement." (Thomas -v.2107)

C'est de cette diversité que j'ai voulu vous parler aujourd'hui, mais maintenant que j'ai rompu l'enchantement je veux le rétablir, je vous rends à la magie des harmonies wagnériennes et à la magie de la prose de Joseph Bédier. Seulement je veux que vous restiez persuadés que c'est, en dernière analyse, de la matière de France que sont faits vos délices et vos enchantements.

MARIE DE FRANCE

BIBLIOGRAPHIE

A) Editions :

Marie de France, Les Lais, éd. p. E. Hoepffner, Strasbourg, Heitz (1921, Bibliotheca romanica, 2 vol. in-12, (la meilleure édition et la plus pratique).

Warnke (Karl), Vier Lais der M. de F. Nach der Handschrift des Brit. Mus. Harl. 978 mit Einleitung und Glossar von Karl Warnke. 1925, 8°, Sammlung rom. Uebungstexte. Halle, Niemeyer, 1 M.60.

Die Lais der M. de F. hrsg. von K. Warnke, mit vergl. Anmerkungen von Reinhold Kohler, nebst Ergänzungen von Joh Bolte und einem Anhang "Der lai von Guingamor " hrsg. von Peter Kusel, 3. verb. Auflage. Halle, Niemeyer, CLXXXIV-144 S, 8°, 16 M.

Margaret Wattie, The Middle english Lai le Freine, ed. With a study.

Eliduc, con introduzione e note di E. Levi, Firenze, Sansoni, 1925.

Le Lai de Guingamor und le Lai de Tydorel. Romanische Texte, Heft 6. Berlin, Weidmann, 1922, 8°.

L'Espurgatoire Saint Patriz, Philadelphie, 1894 (contient une bonne analyse de la langue des Lais de Marie de France).
Die Fabeln der Marie de France, éd. K. Warnke, Halle, Niemeyer, 1894, in-8°.

B) Adaptation :

P. Tuffpau, Les Lais de Marie de France, transposés en français moderne, Paris Piazza, 4e éd. (1923), in-12.

C) Etudes :

Winkler (Emil), Französische Dichter des Mittelalters. II Marie de France. Wien, A. Holder, 1918. (Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien Phil. histor. Klasse. Sitzungberichte 188 Bd. 3. Abhandlung), Vorgelegt in der Sitzung an 14 Febr. 1918.

Ahlström (Axel) Marie de France et les Lais narratifs. Göteborg Wettergron, et Kerber, 35 p. 8°, 3 kr. 1925.

Bédier (J.) Les Lais de M. de F. Revue des Deux Mondes, 15 Octobre 1891.

Harris (J.) M. de F. The Lays Guigemer, Lanval and a fragment of Yonec. With a study of the life and work of the author. Publications of the Institute of French Studies. New York, 1930, in-8° (Bibl. Sorb. Columbia 1930- 73).

Brugger (E). Eigennamen in den Lais der Marie de France, dans Zeitschrift für französische Sprache und Literatur. XLIX.4.5.6.

Hiller (Friedrich) Tydorel, ein Lai der Marie de France Rostocker Dissertation, 76 Seite, 8° 1927. Compte rendu p. Fritz Stelzer (important) in : Literaturblatt für germanische Philologie, 1928, col. 115-119.

Hoepffner (E), La tradition manuscrite des Lais de M. de F., dans Néophilologus, XII, 1-2.

Les Lais de M. de F. dans Galeran de Bretagne et Guilleume de Dole dans Romania, Avril 1930, p. 312.

La géographie et l'histoire dans les lais de M. de F. dans Romania, janvier 1930, p. 1-32

Larnac, La littérature féminine en France, Paris, Kra, vers 1929.

Salverda de Grave, M. de F. et Eneas dans Néophilologus, X.I.

Schultz-Gora (O), Zum Texte und Anmerkungen der A. Auflage der Lais de M. de F. dans Zeitschrift für romanische Philologie, XLVI. 2-3, p. 314.

Félix Faure - Goyau (Lucie), La vie et la Mort des Fées - Essai d'Histoire littéraire, Paris, Perrin 1931, un vol. in-13, (ch.III, pp. 88-100, Marie de France)

Storer (Mary Elizabeth), La Mode des Contes de Fées (1685-1700), Paris, Champion, 1928, in-8°, Thèse (pp. 234-235).

Spitzer (Leo), Marie de France, dans Zeitschrift für romanische Philologie, XLIX,6.

Nagel (Erich) , Marie de France als dichterische Persönlichkeit dans Romanische Forschungen,XLIV,I (1930).

Holmes (U.T.), New Thought on Marie de France, dans Studies in Philology, janvier 1932.

Ezio Levi, Sulla cronologia delle opere di Maria di Francia (extrait des : Nuovi Studi Medievali, I), 1922, pp.32
Marie de France o il romanzo, di Eneas, (est degli Atti del R. Istituto Veneto di Sc., Lett. ed. Arti, t. LXXXI, 1921-2, I-II, p.40 compte rendu par Bertoni dans Archivum romanicum, 1923, p.401.

Studi sulle opere di Marie de France,
Il "ReGiovanno"; M. de F. e le abbazi d'Inghilterra dans Archivum Romanicum, t.V. 1921, p.448-493.

Pour l'identification avec Marie, abbesse de Shaftesbury depuis 1181 et encore en vie en 1215, demi-soeur illégitime de Henri II, voir : J. Ch. Fox. Marie de France, dans English Historical Review, XXV, 303I, (1910) et XXVI, 317, s (1911).

L. Foulet, Marie de France et les Lais Bretons dans Zeitschrift für romanische Philologie , XXIX, 319 (1905).

L. Foulet, Marie de France et la Légende de Tristen dans Zeitschrift für romanische Philologie; XXXII, (1908).

L. Foulet. Thomas and Marie in their relation to the conteurs dans Modern Language Notes, XXIII,205 (1908)

Sur le mot lai cf :

Warnke, les Lais, 2e éd. p. VI
Foulet, dans Zeitschrift für romanische Philologie, XXIX, p. 303, s.

Pour l'italien lai (lamentation) cf.

O.M. Johnston, dans Studi Medievali II, 654 s. (1907)

Sur le qualificatif Breton cf:

Bruce, Arthurian Romance, T.I, p.60-61,(notes)

Guingamor, selon Bruce, est probablement de Marie, cf :

Arthurian Romance, Tome I, p.66 et partie IV.

Un vieux professeur de l'Ecole Normale Supérieure enseignait à ses élèves, dont était mon ami Jeanroy, que la rhétorique était l'art des transitions. S'il m'en fallait une, je n'aurais pas de peine à la trouver et j'invoquerais, pour passer du Roman de Tristan et Iseut à notre première romancière Marie de France, son Lai du Chèvrefeuille où elle évoque la légende des immortels amants de Cornouailles. Il me plait ce soir devant cet auditoire en partie féminin d'évoquer la figure estompée de légendes, mystérieuse un peu comme les contes de fées qu'elle aimait à mettre en vers, de notre première poètesse, de notre première femme de lettres. Tout ce que nous savons d'elle c'est ce qu'elle nous apprend elle-même dans l'Epilogue de son joli recueil de Fables ésopiques (Die Fabeln, éd. Warnke, 1894, p. 325°:

"Au finement de cet écrit
Qu'en roman ai traité et dit,
Me nommerai par remembrance:
Marie ai nom si (et) suis de France"

Elle se méfie déjà de ses confrères et des plagiaires :

"Il se pourrait que clercs plusieurs
Prennet sur eux le mien labeur....
Par amour pour Comte Guillaume
Le plus vaillant de ce royaume,
M'entremis de ce livre faire
Et de l'Anglais en roman traire.
Esope appelle-t-on ce livre ...
Le roi Alfred qui moult l'aime,
En Anglais lors le translata
Et je l'ai rimé en français."
(selon Warnke - Introduction p. CXVIII)

Ce Guillaume c'est Guillaume Longue Epée, né vers 1150, fils naturel de Henri II Plantagenet. C'est aussi vers lui que nous mène le prologue des Lais. Quant au terme de France faut-il entendre l'Ile de France ou simplement la France continentale opposée à l'Angleterre ?

Marie explique dans son prologue qu'elle avait songé à traduire quelque histoire de latin en roman, ce qui prouve que les femmes participaient, comme dira plus tard Gargantua, à cette manne céleste de bonne doctrine. Elle avait donc eu la tentation de suivre la voie tracée de 1150 o 1160 par la triade classique ou par Chrétien de Troyes en ses Ovidiana, mais déjà le vent a tourné, le public est lassé et demande autre chose. C'est la matière de Bretagne qu'il lui faut, les lais bretons sont à la mode : cf. éd. Hoepffner, p.2)

"Pour ce commençai à penser
D'aucune bonne histoire faire
Et de latin en roman traire,
Mais ne me fût guère de prix,
Tant s'en sont autres entremis.
Des lais pensai qu'ouïs avais.
Ne doutais pas, bien le savais,
Que par remembrance les firent
Des aventures qu'ils ouïrent
Ceux qui d'abord les commencèrent
Et qui avant les envoyèrent.
Plusieurs en ai ouï conter,
Ne les veux laisser oublier,
Rimé en ai et fait ditié (chanson)
Souventes fois en ai veillé."

Et ces récits qu'elle a rédigés sur la tradition orale, elle veut en faire hommage au noble roi son protecteur, à Henri II Plantagenet :

"En l'honneur de vous, noble roi,
Qui tant êtes preux et courtois,
Vers qui toute joie s'incline,
En qui tout bien a sa racine,
M'entremis des lais assembler
Par rime faire et raconter.
En mon coeur pensais et disais,
Sire, que les présenterais,
Si vous les plait à recevoir
Moult me ferez grand joie avoir,
Or oyez le commencement."

Ce commencement c'est Guiguemar en tête duquel, cette fois, elle se nomme, car cette femme de la seconde moitié du XIIème siècle a souci de la gloire littéraire :
"Oyez, Seigneurs, que dit Marie"

Elle parlera, malgré les "losengiers" qui la veulent calomnier. Est-ce clause de style, est-ce que vraiment elle était l'objet déjà de la jalousie des confrères, qui ne sont pas toujours tendres pour leurs soeurs de lettres ? Quoi qu'il en soit, elle n'abandonnera pas son dessein : conter ses lais bretons (v. 19 et ss. p. 4 t.I, édition Hoepffner; cf. Bruce, voir Bibliographie, in fine).

Les contes que je trouve vrais
Dont les Bretons ont fait les lais
Vous conterai brièvement."

---

(1) J'ai déjà dit que la joie, célébrée par les poètes provençaux, fait partie de la courtoisie, (cf. Dupin, la Courtoisie au Moyen-Age) .

Il semble donc y avoir eu des contes, oraux, je pense, sur lesquels les Bretons ont fait leurs lais chantés, ou bien contes et lais sont-ils synonymes? (cf. l'article de Foulet cité dans la Bibliographie).

Donc connaissance du latin, familiarité avec les disciplines de clergie, avec Priscien qu'elle invoque, avec la Bible, l'Enéide et l'Enéas, ainsi que le Brut de Wace, connaissance au moins superficielle du breton dont elle aime à citer des mots, et de l'anglais qu'elle invoque non moins volontiers, dédicace à des princes de Grande Bretagne, familiarité avec la toponymie de ce pays et de l'Armorique, tout nous ramène au grand royaume de l'Ouest, ce que confirme encore l'examen des rimes et de la langue, qui présentent quelques traites d'anglo-normand. J'ajoute, et ceci est dit pour la première fois, qu'elle connait les romans grecs Hysminé et Hisminias et Apollonius de Tyr. Mais voici où s'arrêtent nos informations. Les inductions de Winkler, qui veut l'identifier avec une princesse de sang royal Marie de Champagne, protectrice de Chrétien de Troyes et inspiratrice de Gautier d'Arras, l'identification tentée par J. Ch. Fox avec Marie, abbesse de Shaftesbury, depuis 1181, et encore en 1215, ne reposent sur rien de certain et sont hypothèses pures. Quant aux dates de ses oeuvres, il faut placer les lais avant 1167, date de Ille et Galeron (qui s'inspire du Lai d'Eliduc), les Fables avant ou après, et le Purgatoire de St-Patrice, dont nous avons parlé l'an dernier,(1) après 1190 date du Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii, de Henri de Saltrey, qu'elle y traduit.

LES LAIS

Le genre auquel Marie attache son nom, c'est en somme la nouvelle, opposée au roman, et par conséquent plus brève que celui-ci. Le contenu en est aussi plus varié, l'amour y prend souvent des allures non courtoises qui sont celles du fabliau, ou le récit se revêt de couleurs fantastiques qui sont celles du conte de fée. Elle est un La Fontaine et elle est un Perrault, à moins qu'elle ne soit une La Fayette ou parfois les trois ensemble. Yonec c'est notre Oiseau bleu dont l'existence se trouve ainsi attestée au XIIème siècle, comme j'ai rencontré le Petit Chaperon rouge au Xème siècle dans la Fecunda ratis, la nef d'abondance, d'Egbert de Liège. Des contemporains, Gautier d'Arras, dans Ille & Geleron en taxera les lais de mensonge et Denis Pyramus, poète anglo-normand du commencement du XIIIème siècle, accusera les lais de Dame Marie de n'être pas "entièrement vrais", et pourtant, de l'aveu même de Gautier, on les lit et on les aime partout.

(1) La littérature morale et satirique -Centre de Documentation Universitaire, fascicule II.

Pour bien pénétrer les lais, il ne faut pas suivre l'ordre des manuscrits mais les classer suivant leur inspiration en lais romanesques (qui sont de véritables romans), en lais fabliaux qui sont d'allures plutôt comiques mais toujours d'un comique atténué, voire trempé de tragique.

1°- abordons les lais romanesques, ce sont essentiellement des nouvelles amoureuses, de courts romans qui, cependant, dépassent parfois mille vers, mais dont le ressort est exclusivement humain, en dehors de tout élément merveilleux. A cette catégorie ressortissent Eliduc, le lai du Frêne, celui du Chèvrefeuille, les deux Amants.

Eliduc (t.I. p. 65 de l'édition Hoepffner)

Eliduc est le plus mouvementé de nos lais, et Marie nous le donne comme "un moult ancien lai breton" qu'ils nomment (v.22)

"Guildeloër ha Guilliadon"

Eliduc, qui a une femme, Guildeloëc, gente et belle, est tombé en disgrâce auprès de son suzerain, roi de la petite Bretagne, et s'exile volontairement au royaume de Logre, non auprès d'Arthur, mais en Totenois, vers Excestre, (Exeter, dans le Devonshire). Il se met au service d'un vieux seigneur qui doit défendre contre ses voisins, sa terre et sa fille unique Guilliadon. Est-il besoin de dire qu'elle s'éprend de lui ? (v. 297 et ss.):

"Elle l'avait par la main pris,
Dessus un lit étaient assis,
De plusieurs choses ont parlé.
Elle l'a longtemps regardé,
Le prise fort en son courage (coeur),
Amour lui lance son message
Et la contrignit del'aimer.
Pâlir la fit et soupirer..."

Toutefois elle n'ose parler, de crainte qu'il ne la méprise. Lui s'en est retourné, triste et pensif :

"Pour la belle est en grand effroi
La fille de son seigneur roi,
Car tant doucement l'appela
Et si longuement soupira...
Mais sa femme se rappela,
Et comme alors il l'assura
Que bonne foi lui garderait
Et loyalement se tiendrait."

La jeune fille se confie à son chambellan, qui lui conseille de lui envoyer de petits cadeaux, sa ceinture, ou un anneau d'or. Eliduc les accepte sans mot dire, et la jeune fille ne sait que penser, mais lui se tourmente : (v. 463 et ss.)

"Car à sa femme avait promis
Avant qu'il quittât son pays,
Qu'il n'aimerait si elle non.
Or est son coeur en grand frisson.
Sa loyauté voulait garder,
Mais il ne se peut empêcher
Qu'il n'aime cette demoiselle
Guilliadon, qui tant fut belle,
De la revoir, de lui parler,
De l'embrasser, de l'accoler,
Mais ne cherchera son amour,
Ni rien qui tourne à déshonneur,
Tant pour sa femme garder foi
Que parce qu'il est chez le roi."

Celui-ci d'ailleurs n'a pas d'autre dessein, ignorant le secret d'Eliduc, que de les unir par les liens du mariage.. Eliduc revient à la jeune fille et, à part, la remercie des présents qu'elle lui envoya (v. 508)

"Elle répond au chevalier
Que de ce lui était moult bel;
Pour ce lui envoya l'annel
Et la sienne ceinture aussi,
Pour de son corps l'avoir saisi (lui avoir donné
Elle l'aimait de tel amour possession)
Que de lui faisait son seigneur;
Et si elle ne peut l'avoir,
Une chose sache de voir (en vérité),
Ja ne l'aura homme vivant"!

Devant cette déclaration aussi franche qu'insolite de la fille du roi au jeune chevalier (peut-être la mode en reviendra!) l'embarras d'Eliduc s'accroit. Il s'en proclame joyeux, mais néanmoins, la guerre terminée, il doit retourner en son pays. La pucelle lui répond :

"Ami je vous dis grand merci!
Tant êtes sage et courtois
Que bien aurez pourvu avant
Ce que voudrez faire de moi,
Je vous aime et en vous je crois."

Sous le couvert de cette équivoque, ils s'abandonnent à leurs amour mais sans vilenie (v.575) :

"N'y eut entre eux nulle folie,
Lasciveté ni vilenie :
Faire sa cour et se parler
Et de leurs biens beaucoup donner
Etait toute la druerie
D'amourette en leur compagnie."

Lui de plus en plus s'attache à elle et se laisse engager dans ce fol amour; souvent le remords le prend. Rappelé par sa femme et son seigneur qui a guerre, il quitte le roi et sa fille, qui de douleur se pâme : (v. 661)

"Elle se pâma de douleur
Et perdit toute sa couleur.
Quand Eliduc la voit pâmer,
Il se met à se lamenter.
La bouche lui baise souvent
Et il pleure moult tendrement;
Entre ses bras la prit et tint
Tant que de pamoison revint.
"Par Dieu, fait-il, ma douce amie,
Souffrez un peu que je vous die :
Vous êtes ma vie et ma mort,
En vous je mets tout mon confort...
Par besoin vais en mon pays,
A votre père ai congé pris :
Mais je ferai votre plaisir,
Quoi qu'il me doive en advenir."
"Eh, bien avec vous m'emmenez,
Puisque rester vous ne voulez,
ou sans cela je m'occirai !
Car jamais joie ou bien n'aurai ! "

Elle ne se calme que quand il a accepté un terme pour le retour et qu'ils ont échangé leurs anneaux d'or. Rentré dans son pays Eliduc y est reçu avec la joie que l'on devine par son seigneur et sa femme, mais il reste toujours pensif, songeant à son amour lointain. Sa femme en a le coeur dolent, craint qu'il n'ait ouï médire d'elle et lui offre de s'en justifier... Il la rassure à cet égard mais, alléguant la promesse qu'il afaite, il repart aux lieux où son amour l'appelle. Par son chambellan il fait savoir à son amie qu'il est revenu et prêt à l'emmener. Elle s'échappe secrétement et s'embarque à Totenois. Sur mer la tempête éclate (imitée du Brut de Wace). Les matelots s'effraient et l'un d'eux qui a surpris, je ne sais comment, le secret d'Eliduc, s'écrie :

".... Que faisons nous ?
Sire, ici avez avec vous
Celle par qui nous périssons.
Jamais à terre ne viendrons !

Femme loyale épouse avez
Et sur la nef autre emmenez
Contre Dieu et contre la loi,
Contre droiture et contre foi.
Laissez la nous jeter en mer
Et pourrons sitôt arriver."

On reconnait ici l'influence du roman grec Hysminé et Hysminias. Toutefois la menace n'est pas mise à exécution, c'est le dénonciateur qu'Eliduc jette à l'eau, mais de deuil de cette terrible révélation du mariage de son amant, Guilliadon tombe morte. On arrive à terre. Eliduc fait porter le corps dans une chapelle, qu'il veut changer en abbaye (v. 93I et ss.) :

"Il a fait apporter ses draps
Un lit lui dresse là-bas.
La pucelle dessus couchèrent
Et comme morte la laissèrent.
Mais quand ce vint au départir,
Il en pensa de deuil mourir;
Les yeux et la face il lui baise :-
"Belle, fait-il, à Dieu ne plaise
Que jamais puisse armes porter
Ni au siècle vivre ou durer ! ...
Moult ai pour vous mon coeur dolent.
Le jour que vous en fouirai
Ordre de moine recevrai".

Il retourne auprès de sa femme, mais sans cesse il la quitte pour aller en secret auprès de la bien-aimée endormie : (v. 965)

"La messe entendait au matin
Puis se mettait seul en chemin.
Au bois allait à la chapelle
Là où gisait la demoiselle
En la pamoison la trouvait;
Ne respirait ni soupirait.
De ce lui semblait grand merveille
Qu'il la voyait blanche et vermeille
Ou que la douleur ne perdît
Fors un peu qu'elle a empali.
Moult angoisseusement pleurait
Et pour son âme Dieu priait.
Quand il avait fait sa prière
A sa maison allait arrière."

Un jour sa femme le fit épier à la sortie de l'Eglise par un sien valet qui lui révèla le but de ses mystérieux pélérinages et la douleur qu'il faisait à la chapelle. Elle se décide à y aller un jour qu'elle le sait absent, et se fait mener à l'ermitage : (v. 10I0 et ss.)

"Quand en la chapelle est entrée
Y voit le lit à la pucelle
Qui ressemblait rose nouvelle,
De son linceul la découvrit
Et le corps si svelte elle vit,
Les bras longs et blanches les mains
Et les doigts grêles, longs et plains (lisses)
Or sait elle la vérité ...
Le valet avant appelle
Et la merveille lui montra.
"Vois-tu, fait-elle, cette femme
Qui de beauté ressemble gemme ?
C'est l'amie de mon seigneur,
Pour qui mène telle douleur...
Ma foi ne m'en étonne mie,
Quand si belle femme est périe
Tant par pitié que par amour
Jamais n'aurai joie à nul jour."

Tout à coup elle aperçoit une mustoile, (prononcez must-wèle) - une belette, sortie de dessous l'autel et qui passe sur le corps le valet pour la punir la tue. Mais bientôt une autre mustoile parait qui, ayant flairé sa compagne morte, va au bois cueillir une fleur merveille (le rouge est la couleur du sang et de la résurrection), elle la place dans la bouche de sa compagne qui aussitôt ressuscite - Retiens-la", crie la dame au valet, qui, la frappant, lui fait lâcher la fleur : (v. 1059 et ss).

"La dame se lève et la prend
Arrière va hâtivement.
Dedans la bouche à la pucelle
A mis la fleur qui tant fut belle.
Un petit temps y demeura,
Revint à elle et soupira;
Après parla, les yeux ouvrit.
"Dieu, fait-elle, tant ai dormi!"
Quand la dame l'ouit parler,
Dieu se mit à remercier."

Elle lui demande qui elle est, et lui raconte qu'elle a aimé Eliduc, qui l'a trompée par grand péché en lui cachant qu'il était marié.

"Moult est folle qui homme croit."

Elle lui répond :

"Il pense que vous êtes morte,
A merveille se déconforte;
Chaque jour vous a regardée.
Bien croit qu'il vous trouva pâmée.

Je suis son épouse vraiment.
Moult ai pour lui le coeur dolent
Pour la douleur qu'il en menait.
Savoir voulais où il allait.
Que vivante êtes, grande joie ai
Avec moi vous emmenèrai
Et à votre ami vous rendrai.
Je le veux quitte proclamer
Et je ferai mon chef voiler."

Eliduc averti retourve avec joie les deux femmes. Son épouse lui fait part de son intention d'entrer en religion : (v. 1127 et ss.)

"Qu'il prenne ce qu'il aime tant
Car il n'est bien ni convenant
De deux épouses maintenir
Et la loi n'y doit consentir."

Eliduc lui fait bâtir un monastère près de la chapelle, qu'il dote richement. La dame y prend le voile avec trente nonnains. Eliduc garde son amie et l'épouse. Ils vécurent longtemps heureux, puis tous deux se rendent à Dieu, lui dans un monastère d'Hommes, tandis qu'elle va rejoindre la première épouse, qui la reçoit en soeur. Ensemble prient pour leur ami. On songe à Héloïse et Abélard, d'autant plus que (v. 1174)

"Ses messagers leur envoyait
Pour savoir comment leur était."

Vous aurez reconnu dans le double amour légitime et illégitime d'Eliduc la donnée d'Ille et Galleron de Gautier d'Arras, mais les ressemblances de détail ne sont pas telles que l'on puisse conclure avec pleine certitude à l'influence de l'un sur l'autre. On peut supposer aussi que le récit de Marie comme celui de Gautier remontent à une source commune, à quelque lai breton. Cependant la première hypothèse, (influence d'Eliduc sur Ille et Caleron) est la plus probable. D'autre part nous avons retrouvé quelques traits empruntés au Brut de Wacé (la tempête par exemple) et au roman grec (le sacrifice aux Dieux marins), tandis que le trait folklorique des mustoilles, ou belettes, et de la fleur de résurrection, et l'évocation du royaume de Logres auquel appartient Guilliadon, créent cette atmosphère légendaire et mystérieuse chère à Marie. Mais cette évocation est si fluide, si légère, qu'à un lecteur moins attentif elle peut échapper complètement. L'humain l'emporte nettement sur le merveilleux.

Le Lai du Frêne (ed. Hoepffner - t.II, p. 172).

La femme d'un chevalier a deux fils jumeaux, sa suzeraine médisante affirme que ce ne peut être qu'oeuvre

de deux hommes

"Il n'adviendra telle aventure
Qu'en une seule porteüre
Une femme deux enfants ait,
Si deux hommes ne les ont fait."

Mais bientôt pareille aventure lui survient; elle accouche de deux filles. Craignant qu'on lui retourne le reproche, elle en abandonne une, avec un anneau au bras, sur un frêne d'où le nom qu'elle portera Le Frêne, à la porte d'un couvent où l'abbesse la fait élever comme sa nièce. Un jeune seigneur, Guron, l'enlève et en fait sa maîtresse. Les hommes le forcent à se marier avec une demoiselle qui a nom la Coudre, le coudrier, qui est la propre soeur de Frêne. Les noces s'annoncent richement, et, autre Griselidis, Frêne prépare elle-même le lit nuptial, et le recouvre d'un poële de soie. La mère amenant sa fille, le considère longuement, reconnait celui dans lequel elle a abandonné sa fille, se fait montrer l'anneau - Guron épousera Frêne.

Nous retrouverons le <u>lai du Frêne</u> dans le <u>Galeran</u> de Jean Renard, à la leçon prochaine.

<u>Le Chèvrefeuille</u> - Le chèvrefeuille est, si j'ose dire, une branche détachée de la forêt de Morois où fleurit la légende de Tristan. Onserait tenté d'y voir un type de ces lais d'où sont sortis les amples romans de Chrétien (perdu), de Béroul et de Thomas, partiellement conservés, mais trop de traits font penser à ceux-ci. Celui de Marie débute ainsi :

"Beaucoup me plait et bien le veuil
Du lai qu'on nomme <u>Chevrefeuil</u>
Que la vérité conte à vous,
Comment fut fait, de quoi et d'où.
Plusieurs le m'ont conté et dit
Et je l'ai trouvé en écrit,
De Tristan et de la roïne, (1)
De leur amour qui tant fut fine,
Dont ils eurent mainte doulour
Puis en moururent en un jour."

Le roi Marc courroucé envers Tristan l'a chassé; il s'est réfugié en Southwales (Galles du Sud). Mais, dût-il en périr, sa passion le ramène en Cornouailles et il se cache auprès de Tintagel où le roi veut tenir sa cour. Sur le chemin qu'à travers le bois doit suivre la reine il dispose une baguette de coudrier fendue par le milieu et y écrit son nom. Ne lui avait-il point naguère écrit :

---

(1) L'accent est sur <u>i</u> comme dans l'italien <u>regina</u>.

"Que d'eux deux il était ainsi
Comme du chèvrefeuille était
Qui au coudrier se prenait.
Quand il s'y est lacé et pris
Et tout autour le bois s'est mis,
Ensemble peuvent bien durer,
Mais si on les veut séparer
Le coudrier meurt promptement,
Le chèvrefeuille également:
Belle amie, si est de nous
Ni vous sans moi, ni moi sans vous."

Et depuis, bien des amants ont mandé ces vers aux amantes!

La reine chevauchant aperçoit le bâton et le nom qui y est gravé, fait arrêter le cortège, éloigne ses gens, ne gardant près d'elle que Brangien la fidèle. Elle retrouve son Tristan, lui parle à loisir, lui montre comment il pourra se réconcilier avec le roi (détails qui ne peuvent se rapporter qu'à un roman complet de Tristan):

Tristan à Gale s'en alla
Tant que son oncle le manda."

Et Marie de conclure

"Pour cette joie qu'il a eue
Car son amie il a revue...
Pour les paroles remembrer,
Tristram qui bien savait harper
En avait fait un nouvel lai.
Brièvement le nommerai.
"Goatleaf" l'appellent anglais
Et Chevrefeuille les Français.
Dit vous en ai la vérité
Du lai que j'ai ici conté."

Les deux amants (ed. Hoepffner, t.II,p. I32)

Un père aime tant sa fille qu'il ne veut point s'en séparer et annonce qu'il ne la mariera qu'à celui qui la portera dans ses bras sur une montagne. A un damoiseau qu'elle aime elle procure un philtre qui lui permettra cet exploit et pour le faciliter plus sûrement elle se fait maigrir et s'habille très légèrement. A mi-course, quand elle sent qu'il va succomber, elle lui offre le philtre, mais il refuse, ne voulant devoir sa victoire qu'à lui-même. Il succombe en arrivant en haut et bientôt elle le rejoint dans la mort. Marie situe la scène à Pitres en Normandie près de Pont de l'Arche, sur la Seine (Eure).

II - Les Lais féériques

Parmi eux je rangerai Guigemar, Lanval, Yonec, Bisclavret.

Guigemar (ed. Hoepffner - t. I, p.3).

L'aventure de Guigemar se déroule dans la Bretagne mineure, la Petite Bretagne, ou Armorique, au temps de Hoilas qui doit être le Hoël de Geoffroy de Monmouth. Oridian, seigneur de Lion (Léon), a une fille nommée Noguent et un fils appelé Guigemar qui, parvenu à l'adolescence, va se faire adouber chez le roi Hoilas. Il va partout quérir aventure, et partout il triomphe sauf en celle d'amour qu'il dédaigne. Un jour qu'il va à la chasse il rencontre en l'épaisseur d'un buisson une biche avec son faon, toute blanche, et ayant une ramure de cerf (on pense à la Chasse au Blanc Cerf au début de l'Erec de Chrétien). Il l'atteint au sabot de devant, mais la flèche rebondit dessus et, revenant en arrière, traverse la cuisse du cavalier qui se voit forcé de descendre. La biche blessée se plaint et le maudit, lui annonçant qu'il ne sera guéri que par celle qui souffrira d'amour pour lui autant qu'il souffrira pour elle. (Il se pourrait que la biche soit symbolique et que Guigemar soit une variante du roi Méhaigné). Nous voici tout de suite transportés au pays de féérie où les bêtes parlent comme dans les Fables de Marie La plaie bandée d'un pan de sa chemise (ainsi soignait-on alors les blessures de chasse ou de guerre; encore la chemise était-elle une rareté !), il aboutit à un bras de mer où au havre est mouillée une nef d'ébène aux voiles de soie. Il y pénètre et, sans être arrêté par personne, parvient à un lit précieux de cyprès et de blanc ivoire sur lequel il s'étend. Aussitôt voici la nef qui part sans qu'il s'en soit aperçu, sinon quand elle est déjà en haute mer, puis il s'endort. Comme dans le théâtre du Moyen-Age, la scène se transporte en une cité où une dame de haut parage, franche, courtoise, belle et sage, est livrée à la jalousie d'un vieux mari qui, ayant peur d'être cocu, l'a fait enfermer dans une tour qui ne s'ouvre que sur la mer et où il la fait surveiller par sa nièce et un vieux prêtre perclus. La dame s'ébat en son verger, après le dîner, avec la jeune fille, quand survient la nef où elle trouve le jeune et beau chevalier couché sur le lit comme mort, mais dont elle sent le coeur battre encore. Le chevalier blessé s'éveille et lui raconte l'histoire de la biche. Elles le transportent dans la chambre de la meschine (jeune fille) et lui soignent sa blessure, mais la dame lui en inflige une autre :

"Car Amour l'a féru au vif (v.379)
Toute la nuit a si veillé
Et soupiré et travaillé. (tourmenté)
En son coeur allait recordant
Les paroles et le semblant (aspect)
Les yeux noirs et la belle bouche
D'où la douleur au coeur le touche.
Entre ses dents merci lui crie,
Pour un peu l'appelle s'amie.
S'il savait ce qu'elle sentait
Et combien l'amour l'étreignait,
Il en eût été bien content.
Un peu de ce soulagement
Lui eût enlevé la douleur
Dont il eût pâle la couleur."

A ce tourment à cette plainte, à ce rasseagement (soulagement) du vers 422, on reconnait l'influence de l'Eneas qu'a déjà décelée Salverda de Grave (cf. Bibliographie). La dame n'est pas moins atteinte, et la pucelle, par ses adroits propos, se fait la diligente messagère de cette union bientôt réalisée et qui dure un an et demi, jusqu'à ce que la dame soit prise du pressentiment d'un malheur qui les menace. Elle se fait confier une des chemises de son amant et y fait un pli qu'elle saura seule défaire, tandis que lui la ceint d'une ceinture dont lui seul saura dénouer la boucle. Cet échange opéré, Guigemar remonte sur la nef qui, toujours sans mariniers le ramène en son pays. Désespérée de ce départ, la dame s'embarque à son tour sur la nef revenue qui l'amène aussi en Bretagne au château d'un certain Meriadu. Les deux amants, pour se garder leur foi (nous avons ici sans doute une influence du roman grec, et ce n'est pas la seule que nous rencontrons chez Marie) imposent à ceux ou celles qui les requièrent d'amour l'épreuve du dépliement de la chemise ou du dénouement de la ceinture que nulle ou nul ne surmonte. Une fois toujours étant chez Meriadu, la dame entend nommer Guigemar et elle se pâme :

"La dame fut pensive et pâle.
Elle ouit Guigemar nommer :
Ne put dessus ses pieds rester.
Si on ne l'avait pas tenue
Elle serait à terre chue.
Le chevalier lors se leva,
La dame vit et regarda
Et son aspect et sa manière,
Un peu se retira arrière :
"Est-ce, fait-il, ma douce amie,
Mon espoir, mon coeur et ma vie,
Ma belle dame qui m'aima ?
D'où vient-elle et qui l'amena?
Or ai pensé moult grand folie,
Bien sais que ce n'est elle mie:
Femmes se ressemblent assez."

Il s'avance vers elle, l'embrasse (ce qui est alors marque de politesse et non pas d'intimité), et la fait asseoir près de lui. Meriadu les considère, et, interpellant Guigemar, lui propose d'essayer de faire déplier par la dame la fameuse chemise, à quoi elle arrive aussitôt (v. 809 et ss.)

"Quand entend le commandement,
Le pan de la chemise prend,
Incontinent le déplia.
Le chevalier s'émerveilla,
La reconnut, mais cependant
Ne le put croire fermement,
Et lui parle en tel mesure :
"Amie, douce créature,
Est-ce bien vous ? Dites moi voir !
Laissez moi à votre corps voir
La ceinture dont vous ceignis!
A ses côtés, les mains a mis
Et a trouvé cette ceinture.
"Belle, fait-il quelle aventure
Que je vous aie ici trouvée ! ...
Qui vous a ici amenée ?"

Elle lui raconte sa douleur et comment elle a échappé à sa prison par la nef qui l'a ici miraculeusement transportée, et elle lui crie :

"Ami, emmenez votre drue" (votre amante)

Mais Meriaduc ne l'entend pas ainsi, il lui disputera par les armes sa conquête. Guigemar est forcé d'assiéger le château et de reprendre son précieux bien de vive force après avoir tué le chatelain.

"De ce conte qu'ouï avez
Fait Guigemar le lai "trouvé"
Qu'on joue en harpe ou bien en rote,
Belle est à ouïr la note."

Ce qui indique que le modèle au moins , le lai breton que Marie adapte, a été chanté avec accompagnement d'instruments (1)

<u>Lanval</u> -(ed. Hoepffner, t. I, p.38)

Le cadre de ce lai est plus nettement arthurien que dans les autres, et la reine Guenièvre y joue un rôle

---

(1) Sur ceux-ci voir l'appendice du précieux manuel de Th. Gerold, la <u>Musique au Moyen-Age</u>, Paris, Champion, 1932, in-12 (Classiques français du Moyen-Age, 40 frs.)

qui n'est d'ailleurs pas à son avantage. Comme dans un roman de Chrétien, la scène se passe à la Pentecôte, à Cardeil (Chrétien : Carduël, en Galles). A tous les barons de la Table Ronde (l'influence du Brut de Wace, 1155, est ici certaine) Arthur a donné femmes et terres, sauf à Lanval qui en est bien marri. Comme, pour se consoler, il est allé sébattre en un pré où il se couche, il voit venir deux belles demoiselles, l'une portant un bassin d'or fin, l'autre une touaille, (ce bassin serait-il un graal, ou comme on dit encore dans les Hautes-Alpes, un Grallon ?). Elles l'invitent à venir rejoindre dans une tente magnifique digne de Semiramis, une pucelle merveilleusement belle : (v. 94 et ss.)

"Fleur de lis et rose nouvelle
Quand parait au beau temps d'été
Les dépassait elle en beauté.
Elle était sur un lit moult beau
(Les draps seuls valaient un château)
En sa chemise seulement
Moult eut le corps bien fait et gent.
Un cher mantel de blanche hermine
Couvert de pourpre alexandrine
Elle avait sur elle jeté.
Tout eut découvert le côté,
Le visage, col et poitrine.
Plus blanche était que l'aubépine."

Comment a-t-elle appris le nom dont elle l'apostrophe, Lanval, à qui sans hésitation ni pudeur elle déclare son amour ? Pareil sentiment enflamme le chevalier. Non seulement elle lui octroie son coeur et son corps, mais elle lui promet toutes les richesses de la terre :

v. 141-2 "Plus dépensera richement
Plus il aura or et argent."

Mais qu'il ne découvre son secret à personne (v. 143) :

"Ami, fait el', vous avertis
Je vous commande et je vous prie,
Ne vous confiez à nul homme.
De ceci vous dirai la somme:
Pour toujours vous m'auriez perdue
Si cette amour elle était sue,
Jamais ne me pourriez revoir,
Ni de mon corps saisine avoir."

Après le suprême don elle le congédie, lui promettant de le rejoindre à son gré, quand il l'appellera, visible de lui seul. Un repas final les rassemble (v. 185) :

"Un entremets y eut plénier
Qui moult plaisait au chevalier:
Car s'amie embrassait souvent
Et accolait étroitement."

Quand il rentre en sa cité il trouve ses hommes vêtus de neuf et son château éclatant. A tous il fait grandes largesses (v. 209):

"Lanval donnait les riches dons
Lanval acquittait les prisons (prisonniers)
Lanval revêtait les jongleurs (1)
Lanval faisait les grands honneurs,
Lanval dépensait largement,
Lanval donnait or et argent."

Un jour, après la Saint-Jean, Gauvain et son cousin Yvain, dont les noms nous sont familiers, se souvinrent de Lanval et vinrent le quérir. La reine va les rejoindre avec trente belles demoiselles pour se divertir avec les chevaliers dans le verger. Mais Lanval se retire loin des autres, songeant à sa mie. La reine le rejoint et, sans détour, (il y a encore du chemin à faire dans le sens de la réserve imposée à la femme) lui déclare elle aussi son amour (v.265) :

"Lanval je vous ai honoré
Et moult chéri et moult aimé.
Tout m'amour pouvez avoir.
Dites-moi donc votre vouloir !
Ma druerie vous octroie."

Mais lui la repousse assez rudement (v. 271)

"Dame fait-il, laissez moi,
Je n'ai cure de vous aimer.
Longuement ai servi le roi,
Ne lui veux pas mentir ma foi."

La reine s'irrite et le flagelle d'une accusation qui fait penser à celle de la reine Amata à l'égard d'Enée :

"Lanval, fait-elle, je le crois,
Vous n'aimez guère le déduit.
On me l'a dit assez souvent
Que de femme n'avez talent (désir)."

---

(1) Qu'on payait le plus souvent en vêtements.

Atteint au plus profond, Lanval répond qu'il a une amie, la plus belle du monde, et qui sur toutes a le prix, et même ses servantes sont supérieures à la reine. Aussitôt, telle Madame Putiphar (et peut-être à son imitation) elle accuse Lanval auprès du Roi d'avoir voulu la requérir d'amour et d'avoir, après son refus, prétendu qu'il avait telle amie dont la chambrière même lui était supérieure. Le bon Arthur grandement s'irrite et lui impose l'escondit, le duel judiciaire, procédure familière au droit féodal, par lequel l'accusé se défend contre son adversaire ou son champion, à 40 jours, et après constitution des gages, et s'il a bonne cause il triomphera, car, comme s'exprime Chrétien : "Dieu se tient du côté du Droit". Au jour dit, le Duc de Cornouailles se présente comme champion de Guenièvre contre Lanval, quand, par deux fois, surviennent deux pucelles annonçant leur dame qui survient bientôt sur un blanc palefroi (v. 565). :

"Elle est vêtue en telle guise
De toile blanche et de chemise
Si que les flancs apparaissaient
Qui de deux parts lacés étaient.
Le corps eut gent, basse la hanche,
Le col plus blanc que neige en branche;
Les yeux eut vairs et blanc le vis,
Belle bouche nez bien assis,
Les sourcils bruns et bel le front,
Le chef bouclé et assez blond,
Fils d'or ne jettent tel lueur
Que ses cheveux dans leur splendeur.
Son manteau est de pourpre (1) bis
Les pans autour d'elle en a mis.
Un épervier sur son poing tint,
Un lévrier après elle vint."

Ainsi faut-il imaginer la châtelaine sur sa haquenée, mais celle-ci est plus belle que Vénus, qui était reine, ou que Didon, ou que Lavine, la Lavine de l'Enéas. Les vieillards mêmes en sont émus et l'on crie à Lanval : (v. 605) :

"Sire compains, ci en vient une
Qui n'est pas rousse et n'est pas brune
Mais est la plus belle du monde
De toutes celles qui y sont."
Lanval entend, son chef dressa,
Le reconnut et soupira.

---

(1) Pourpre désigne ici une riche étoffe grise.

Le sang lui est monté aux joues,
Et de parler fut trop hatif :
"Ma foi, fait-il, c'est mon avie.
Que m'importe que l'on m'occie
Si elle n'a merci de moi.
Car guéri sui, quand je la vois-"
La pucelle entra au palais;
Onques si belle y vint jamais.
Devant le roi est descendue,
Si que de tous était bien vue.
Son manteau elle a laissé choir
Afin que mieux la puissent voir."

Arthur se lève et va à sa rencontre, mais elle se hâte de l'apostropher :

"Arthur, fait-elle, entends à moi,
Et ces barons qu'ici je vois!
Roi, j'ai aimé un tien vassal,
Le voici et c'est ce Lanval.
Sache que la reine a eut tort
Il ne la requit aucun jor (jour).
Quant à la vantance qu'il fit,
Si j'en puis obtenir l'acquit,
Par vos barons soit prononcé."

Et ceux-ci éblouis par tant de beauté lui donnent raison et acquittent Lanval (v.648 et ss.) :

"Et la pucelle s'en départ,
Ne la put le roi retenir;
Tous s'empressent à la servir.
Hors de la salle on avait mis
Un grand perron de marbre bis,
Où les pesants hommes montaient
Qui de la cour du roi venaient.
Lanval était monté dessus.
Quand se retire la pucelle,
Sur le palefroi derrière elle
De plain élan Lanval saillit,
L'accompagnant en Avalon.
Ce nous racontent les Bretons :
En un flot qui est très beau
La fut ravi le damoiseau.
Nul n'en a plus ouï parler,
Ne je n'en sai avant conter."

Et le lai se termine en sourdine, comme dans un rêve. On songe aux vers de Longfellow :

"And our hearts like muffled drums are beating
Funeral marches to the grave."

que Baudelaire a traduit ainsi (Les Fleurs du Mal, p. 102, le Guignon) :

"Mon coeur comme un tambour voilé
Va battant des marches funèbres."

Car l'île d'Avalon, ce sont les Champs-Elysées celtiques (1), Arthur lui-même, ainsi qu'on le dira dans le roman de la Mort-Arthur (2) qui termine le Lancelot-Graal en prose, sera ravi en Avalon par sa soeur la fée Morgane (3), et c'est peut être elle, bien qu'elle ne soit nommée, la Loreleï de notre lai.

Yonec - Le lai de Yonec est l'histoire d'un vieillard jaloux (cf. Guigemar) qui fait enfermer sa femme dans une tour où il la fait garder par sa vieille soeur. En vain se lamente-t-elle pendant sept ans de la dure destinée, lorsqu'un jour par la fenêtre entre un grand oiseau semblable à un autour qui après l'avoir longtemps contemplé devient un chevalier bel et gent. Nous sommes en pleine féerie et vous aurez reconnu l'oiseau bleu de Madame d'Aulnoy (ed. Hoepffner, t.II, p.II4, vers 125 et SS.) :

"Dame, fait-il, n'ayez pas peur,
L'autour est un joli oiseau.
Si les secrets vous sont obscurs
Gardez pourtant qu'ils nous soient sûrs
Et faites de moi votre ami.
Pour ce, fait-il, vins-je ici.
Je vous ai longuement aimée
Et en mon coeur moult désirée;
Onques femme fors vous n'aimai,
Ni jamais autre n'aimerai,
Mais ne pouvais à vous venir,
Ni hors de mon pays issir,
Si vous ne m'eussiez pas requis,
Or puis bien être votre ami."

La dame séduite par sa grande beauté, se laisse ébranler, mais elle craint qu'il ne soit le diable. Il la rassure en affirmant la pureté de sa foi chrétienne et s'offre à communier en prenant la forme de la dame, ce qu'il fait. Après quoi elle se donne à lui. Le chevalier redevient oiseau et s'enfuit par la fenêtre. La voyant désormais

---

(1) cf. A. Le Braz -La légende de la mort chez les Bretons Armoricains, Paris, Champion, 1928, 2 vol.
(2) Voir la thèse de Miss Fox sur la Mort Le Roi Arthus, Paris, de Boccard, 1933, in-8°
(3) cf. Faral (Edm.) l'Ile d'Avalon et la fée Morgane, dans Mélanges Jeanroy, Paris, Droz. 1928, pp. 243-253.

si gaie, le vieux mari a des soupçons et la fait épier de plus près par la vieille, qui finit par surprendre l'oiseau-chevalier. Le vieillard fait placer à la fenêtre des broches de fer où l'oiseau cruellement se blesse, au point d'ensanglanter les draps. Il en mourra : (v.323)

"Il lui a dit : "ma douce amie,
Pour votre amour je perds la vie."

Et lui annonce qu'elle est enceinte et que son fils qui sera nommé Yonec la consolera et le vengera. Redevenu oiseau, mais toujours saignant, il s'échappe. Elle saute après lui, le suit à la trace du sang, parvient dans une cité, arrive dans un donjon vide, où elle retrouve son ami couché, qui lui annonce sa mort prochaine et lui donne un anneau, qui fera oublier au vieux mari toute cette aventure, et il lui confie son épée qu'elle remettra plus tard à son fils devant une tombe, dans une abbaye, où elle découvrira à Yonec le secret de sa naissance. Elle revient à son mari, accouche d'un fils, le nomme Yonec. Comme il est déjà adolescent et qu'ils le conduisent à Carleon en Galles, ils s'arrêtent à une abbaye, où ils trouvent une grande tombe couverte d'un poêle roué (ornement en forme de roue, symbole du soleil) (1) garni de cierges et encensé. A leur question il est répondu que c'est la sépulture de leur seigneur, mort d'amour pour une dame. Celle-ci se reconnait en elle, révèle à Yonec le secret de sa naissance, puis tombe morte. Pour la venger Yonec coupe la tête à son parâtre et devient seigneur du lieu. Cette tombe, ces symboles, ces métamorphoses font penser à des mythes de résurrection, mais jusqu'à quel point Marie en a-t-elle conscience, il est difficile de le savoir ?

Bisclavret : (ed. Hoepffner, t. II, p.141). Au genre du conte de fées ressortit encore l'histoire de ce mari qui, trois jours par semaine, devient bisclavret (=comme disent les Bretons, Garolf(germanique : wer - wolf) comme disent les Normands, Loup-garou comme nous disons, nous) Sa femme, à force d'insistance, lui fait révéler son secret et le lieu où, pendant sa métamorphose, il cache ses vêtements; elle les lui fait dérober par son amant. Désormais le pauvre loup-garou devra rester bête sauvage. Mais il se laisse docilement capturer par le roi du pays qui le garde comme bête privée. Il est doux comme un agneau jusqu'à ce que, ayant un jour aperçu sa femme, il lui arrache le nez du visage. Les chevaliers du roi s'étonnent de cette brusque colère et disent à leur maitre : (v. 259-260).

---

(1) Cet ornement se retrouve encore couramment dans l'ornementation des vieux coffres des Hautes-Alpes. Ils viennent de l'art lombard.

"Mainte merveille y avons vue
Qui en Bretagne est advenue"

Et ils conseillent au roi d'interroger la dame qui raconte son histoire. On enferme le Bisclavret avec ses vêtements dans une chambre où on le retrouve chevalier et dorment. Le roi lui rend sa terre, chasse la femme, qui eut des enfants, mais tous naquirent énasés; sans nez. Nbublions pas que, si bretonne que paraisse cette histoire, elle pourrait être aussi latine et savante puisque le loup garou joue un rôle important dans le Satyricon de Pétrone dont nous avons parlé.

III - Les Lais-fabliaux

Voici enfin les lais que je tiens pour simples fabliaux, mais fabliaux à dénouements parfois tragiques, Laostic, Equitant, Chaitivel, Milon.

Milon; Milon, dans un tournois, reconnait à un anneau son fils né de relations adultériennes avec la fille d'un baron et avec laquelle il n'a cessé de correspondre par l'intermédiaire d'un cygne dans les ailes duquel une lettre est dissimulée. Le fils débarrasse sa mère d'un mari encombrant et unit ses parents.

Equitan; Fabliau encore, mais à issue tragique, celui d'Equitan que le sénéchal fait périr avec sa propre femme infidèle dans une cuve d'eau bouillante.

Laostic,(ed. Hoepffner, t.II, p.204) - Le Laostic est un simple fabliau.

"Ce est un rossignol en françois
Et nihtegale (nightingaleà en droit anglais."

Une femme mariée et étroitement gardée a un ami qu'elle ne peut voir que par la fenêtre la nuit. Pour l'y avoir elle quitte la couche nuptiale en invoquant le plaisir d'aller entendre le rossignol chanter. Le cruel mari tue le rossignol et l'apporte à sa femme pour lui enlever tout prétexte de se lever. L'ami fait enfermer le petit corps dans une châsse d'or que toujours il emporte avec lui.

Chaitivel - fabliau aussi, mais non pas sans valeur symbolique - le Chaitivel, ou les quatre deuils. Une femme hésite entre quatre soupirants, trois d'entre eux meurent dans une bataille, elle accepte comme amant le survivant qui est blessé.

"Pour ce que vous ai tant aimé
Veux que mon deuil soit remembré,
De vous quatre en ferai un lai
Et quatre deuils le nommerai."
Le chevalier lui répondit,
Hâtivement, quand il l'ouït :
"Dame, faites le lai nouvel
Et l'appelez le Chétivel,
Car moi qui suis échappé vif,
Tout égaré et tout chétif,
Ce qu'au siècle puis plus aimer
Vois souvent venir et aller,
Parler à moi matin et soir,
Mais n'en puis nulle joie avoir
Ni de baiser ni d'accoler
Ni d'autre bien fors que parler,
Tels cent maux me faites souffrir,
Mieux vaudrait la mort tenir;
De quoi sera le lai nommé
Et le Chétivel appelé."

°
° °

CONCLUSION.-

Je ne me dissimule pas que l'on peut contester l'application du terme fabliau à ces petits poèmes à cause de leur issue souvent tragique. Mais ce qui ne sera point discuté c'est que féériques ou simplement humains, tous les poèmes de Marie tournent autour de l'amour dont elle a vraiment l'obsession, un amour qui n' est pas l'amour courtois, et c'est déjà ce qui rend son identification avec Marie de Champagne, dont nous connaissons les idées à cet égard, radicelement impossible.

Pas de chevalier longtemps suppliant aux pieds d'une dame longtemps insensible et qui lui impose de cruelles et longues épreuves. Le plus souvent la femme s'offre la première, gratuitement, (Guigemar, Lanval, Eliduc, etc..) Souvent elle accompagne même de présents que l'homme accepte (Eliduc) l'offre de son corps et de son coeur. Il est vrai que souvent c'est une puissante princesse, une fille de roi qui est bien forcée de se proposer à celui qui n'oserait point aspirer à elle. En amour Marie vise à l'égalité des sexes : pareils droits, pareils devoirs, pareille intensité dans la passion. C'est Equitan qui est sa formule :

"Amour n'est bien s'il n'est égal".

Et le roi dit à la femme du sénéchal : (t.II, p.198, vers 173).

"Ma chère dame à vous m'octroie!
Ne me tenez pas pour un roi,
Mais pour votre homme, votre ami !
Vous soyez dame et moi servant,
Vous orgueilleuse et moi priant."

Ces derniers mots pourraient donner le change et faire croire à une Marie férue d'amour courtois provençal. Il n'en est rien. L'amour n'est pas seulement un long soupir filé en chanson. C'est une passion profonde, sérieuse et âpre qui aboutit au don des corps par le don des âmes. Mais celui-ci s'exprime chez cette femme avec une réserve, une chasteté singulière qui me fait penser à la pudeur bretonne, partie de l'idéalisme celtique. Quoi qu'elle vise à l'égalité, elle sait que dans cette lutte des sexes que représente souvent l'amour, la femme est la victime désignée de l'inconstance parfois involontaire de l'homme et elle esquisse alors le type de la résignée, Griselidis d'avant la lettre, Guideluec, femme d'Eliduc, s'effaçant devant la pucelle qui doit faire le bonheur de son époux. Pourtant c'est chose sérieuse que du mariage et Eliduc résiste désespérément à la passion qui l'envahit. Marie ne tolère et ne loue l'adultère que chez la maumariée victime du jaloux (Yonec, Leostic).

Est-elle elle-même froide, indifférente ? on le croirait parfois à l'entendre conter la mort des "deux amants". Mais non, elle a pitié des victimes ses soeurs, victimes d'un mari jaloux ou d'un destin contraire comme la pauvre Guildeluec...

Ce qui donne parfois chez elle cette sensation de raideur, de raideur un peu hiératique, de figure détachée d'un vitrail et encore sertie de plomb, c'est son peu d'imagination, sa gaucherie dans l'expression. Elle n'a pas le style éblouissant, chargé d'images, de couleurs, de pierres précieuses, d'un chrétien de Troyes. Elle a dû péniblement se faire son style, et le recherche de la rime la gêne plus que lui. Mais ce qui est unique chez cette femme, c'est un secret, breton encore sans doute, qu'on ne retrouvera même pas chez le trop sec Perrault , celui de ne pas ravir à la légende son caractère, de lui laisser une telle fluidité de contours, qu'il semble que parfois les raides figures dont nous parlions tout à l'heure, après voir surgi, spectacles, dans le brouillard, semblent s'y dissoudre et y disparaitre avant qu'on ne s'en soit avisé.

Relisez la fin de Lanval (t.I, p.64), le plus caractéristique à cet égard :

"Quand de l'huis sortit la pucelle
Sur le palefroi derrière elle
De plein élan Lanval saillit,
Et l'accompagne en Avalon,
Ce nous racontent les Bretons,
En un îlot qui moult est beau
Là fut ravi le damoiseau.
Nul n'en a plus ouï parler
Ne je n'en sais avant conter."

D'avoir ainsi ressuscité pour nous les fées (qui vivent encore aux champs dans l'imagination paysanne: roche des Fées, fontaine des Fées, bosquet des Fées) déesses celtiques que Ronsard évoquait encore dans sa forêt de Gâtine, dansant carole au clair de lune, j'aime Marie, Marie des lais, Marie des Fables, Marie du Purgatoire de St-Patrice, qui s'est si bien nommée, dans une prescience des temps où son oeuvre serait un jour relue, fêtée, et commentée : Marie de France.

12ème LEÇON

JEAN RENART

On aurait fort étonné mes éminents prédécesseurs en cette chaire si on leur avait annoncé une leçon sur l'oeuvre du romancier du XIIème siècle Jean Renart, car ils ne connaissaient de lui que le seul lai de l'Ombre. Mais c'est l'une des plus jolies "performances" comme on dit aujourd'hui, de la critique littéraire érudite que d'avoir pu attribuer aussi à cet auteur l'Escoufle, Guillaume de Dôle, et Galeran qui constituent un ensemble aussi imposant qu'intéressant.

BIBLIOGRAPHIE.

I - TEXTES -

Le roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, publié par G. Servois, d'après le manuscrit du Vatican, Paris, S.A.T. Didot (auj. Droz), un vol. in-8°, 1893.

L'Escoufle, roman d'aventures, publié pour la première fois par H. Michelant et P. Meyer, d'après le manuscrit unique de l'Arsenal, Paris, S.A.T. id. un vol. in-8°, 1913

Le Lai de l'Ombre par Jean Renart, p.p. J. Dédier, Paris S.A.T. Didot (auj. Droz), un vol. in-8°, 1913.

Galeran de Bretagne, roman du XIIIème siècle, p.p. L. Foulet, Paris, Champion, un vol. in-12, 1925.

II - TRADUCTIONS -

André MARY - Les Amours de Frêne et Galeran, suivies du Bel Inconnu, Paris, Boivin, 1920, un vol. in-12.

- " La Chambre des Dames, Paris, Boivin, 1922, p. 221-245 et 259-260, le lai de l'Ombre, un vol. in-12.

- " La Pucelle à la Rose ou Guillaume de Dôle dans:

- " La Loge de Feuillage, Paris, Boivin, 1931, un vol. in-12.

III - ETUDES ET CRITIQUES -

A. BOUCHERIE, Préface à son édition du Roman de Galerent, Paris, 1888.

A. MUSSAFIA, Appunti sul Roman de Galerent dans : Romania, 1888, p.439.

G. SERVOIS, Introduction à son édition du Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle, 1893. Cette introduction est suivie d'une étude de Gaston Paris sur les chansons de Guillaume de Dôle.

P. MEYER, Introduction à son édition de l'Escoufle, 1894.

J. BEDIER, Introduction à son édition du Lai de l'Ombre, 1913. La Tradition manuscrite du Lai de l'Ombre, Réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes, Paris, Champion, 1929, in-8°.

L. FOULET, Introduction à son édition de Galeran, 1925, in-12.

A. MUSSAFIA, Zur Kritik und Interpretation romanischer Texte. L'Escoufle. (Sitzungsberichte der Kais Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-Historische Classe, CXXXV, Vienne, 1897, XIV).

Zur Kritik und Interpretation romanischer Texte, Guillaume de Dôle : Ibidem, VII

K. WARNKE, Die Lais der Marie de France, 2e ed. Halle, 1900 (1e éd. 1885) Aux pages LXXXV-XCVIII de l'Introduction remarques comparatives de R. Köhler, sur les croyances et les thèmes du lai du Frène).

G. PARIS, Le Cycle de la gageure, dans : Romania, XXXII, 1903, p.480-551, (p.487-490) étude sur Guillaume de Dôle).

A. DRESSLER, Der Einfluss des altfranzösischen Eneas-Romanes auf die altfranzösische Literatur, Leipzig, 1907. Voir p.144-46, Der Eneas-Roman und der Roman von Galerant.

F.M. WARREN, The Works of Jean Renart, Poët, and their relation to Galeran de Bretagne (Modern Language Notes, 1908, p.69-73 et 97-100).

F.M. WARREN, Notes on the Romans d'Aventures (Modern language Notes, 1898, p. 339-351).

G. CHARLIER, L'Escoufle et Guillaume de Dôle, dans Mélanges de Philologie romane et d'histoire littéraires offrets à M. Maurice Wilmotte, Paris, Champion, 1910, in-8°

M.LOT-BORODINE Le Roman idyllique au Moyen-Age, Paris, A. Picard, 1913, (Galeran, p.135-188) l'Escoufle, (p.189-232).

A. THOMAS, Sur la Patrie de l'Escoufle , dans Romania, XLIII, 1914, p.254.

E. FAERBER, Die Sprache der dem Jean Renart Zugeschriebenen Werke, Lai de L'ombre, Roman de la Rose ou Guillaume de Dôle und Escoufle, dans : Romanische Forschungen, XXXIII, 1915, p. 683-793.

G. WACKER, Ueber das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen, Halle, Niemeyer, 1916, in-8, (Thèse)

J.BEDIER et P.HAZARD, Histoire de la Littérature française illustrée, Paris, Larousse, 1923-24; le chapitre sur Jean Renart, par E.Faral, est au tome I, p. 43.

CH.V.LANGLOIS, La vie en France au Moyen-Age de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle d'après des romans mondains du temps, Paris Hachette, 1924 p. 1-108, Galeran Escoufle, Guillaume de Dôle; p. 341-357, Appendice I, Jean Renart et Renart de Dammartin).

L. FOULET, Galeran et Jean Renart, dans : Romania LI, 1925, p. 76-104, Galeran et les dix compagnons de Bretagne, Romania LI, 1925, p. 116-121

M. WILMOTTE, Un curieux cas de plagiat littéraire. Le poème de Galeran dans : Bull. Acd. Royale de Belgique, 5° s. t.XIV 1928, nos 7-9, p. 269-309 (émet des doutes sur l'attribution de Galeran)à J.Renart).

O.SCHULTZ-GORA, Kritische Betrachtungen über den Lai de l'Ombre, dans : Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, Neue Serie, 57, 1/2 (1930).

R. LEVY, Corrections (à) Jehan Renart, Lai de l'Ombre, dans Romania, juillet 1932, pp. 436-441.

Quelques mots d'abord pour justifier cette quadruple attribution. Pour le lai de l'Ombre, aucune hésitation, puisque Jean Renart s'y nomme in fine (v.953, p.VII de l'édition Bédier, 1913) Or, seul de ses contemporains, comme l'a fait remarquer, dès 1894, P.Meyer, il y fait (aux vers 22-25) à l'Escoufle, une allusion des plus précises qui est presque une citation.

D'autre part entre Guillaume de Dôle et la lai de l'Ombre, J.Bédier, (cf. Introduction, pp. XI-XVI) n'a pas relevé moins de quinze ressemblances stylistiques et rapprochements littéraux tout à fait frappants. Mais il a fait mieux. Dans l'épilogue de Guillaume de Dôle comme dans celui de l'Escoufle il aréussi à dépister la signature par cryptogramme de Jehan Renart, jouant sur son surnom (p.XVII-XIX). Reste Galeran où le nom de Jean Renart a été altéré en Renans (v.7798) par une erreur de scribe qu'a corrigée cH.V. Langlois. Là aussi les ressemblance de style avec l'Escoufle et Guillaume de Dôle et le lai de l'Ombre, sont telles (voir l'Introduction de L.Foulet à son édition de Galeran, pp. XIII-XXX) qu'il n'y a guère place pour le doute que continue à maintenir Maurice Wilmotte (Un curieux cas de plagiat littéraire, 1938, voir bibliographie).

De par sa langue, déterminée surtout à la lumière des rimes que les scribes ne peuvent altérer, et de ses connaissances géographiques, il semble appartenir à l'Ile-de France, au Nord de Seine-&-Oise. Quant à la date, voici ce qu'on peut déduire de l'examen des oeuvres. L'Escoufle est dédié à Baudouin VI de Hainaut qui succède à son frère en 1195 et part en 1202 pour la Croisade. Il ne revint jamais (il faut donc placer ce roman entre 1195 et 1202), et comme il mentionne au vers 5614 la Comtesse de Champagne (Marie, morte en 1198) il faut le supposer antérieur à cette dernière date.

Guillaume de Dôle, lui, est dédié au beau Milon de Nanteuil, de la maison de Châtillon, qui devint plus tard évêque de Beauvais, et met en scène d'autres personnages qui ont vécu entre 1210 et 1214.

Un passage du Lai de l'Ombre fait croire qu'il a été écrit à la requête du même Milon "l'élu" , c'est-à-dire élu à l'évêché de Beauvais en 1217 et dont il prit possession en 1221-1222.

Quant à Galeran il a été écrit entre 1195 et 1225 antérieurement à Guillaume de Dôle si la fin en est authentique. Deux tensons signalées par Ch.V. Langlois nous

apprennent encore quelques détails sur la vieillesse malheureuse de Renart de Dammartin en Goële, poète à gages de la Maison de Châtillon, et qui doit être le nôtre. Il y rencontre Herbert le Duc, auteur de Foucon, de Candie auquel il fait maint emprunt. Menestrel besogneux, il est obligé de se contenter d'un roncin poussif. Dans la seconde tenson on le voit aux prises avec un nommé Peaudocre, clerc avec qui il échange de gros mots et des injures sanglantes. Il apparait là bohème aviné et querelleur. Mais peut-on faire foi sur des tensons ?

LEscoufle (édité par H. Michelant et P.Meyer (S.A.T.F.) C'est un roman de 9000 vers. Il y avait en Normandie un comte de Montevilliers nommé Richard qui tenait Rouen en propre. Riche et généreux, il avait un amour en tête qui le rendait hardi et preux. Avec quelques chevaliers il part pour la Terre Sainte où le roi de Jérusalem le crée Connétable, et il fait merveille contre les Turcs de Mossoul. Au retour il s'arrête à Bénévent où l'Empereur le retient aussi comme connétable et le marie à la dame de Gênes. Elle lui donne un fils qu'il appelle Guillaume, tandis que, le même jour, l'Impératrice met au monde une fille, Aelis (v.1766) qu'elle fait élever à la Cour avec Guillaume, et quand ils ont atteint l'adolescence on les fiance. Mais après la mort du Comte Richard, l'Empereur, mal conseillé par les losengiers, rompt cet engagement. Mais Aelis reste fidèle et se fait enlever par son fiancé. Près de Toul ils se reposent auprès d'une fontaine où elle tire de son aumonière un anneau qu'elle lui donne, mais qu'il y replace. Elle s'endort, son fiancé la protégeant de son ombre. Survient un escoufle (milan) qui apercevant de haut l'aumônière rouge qu'il prend pour un morceau de viande, l'enlève. Guillaume sautant sur son mulet, se met à la poursuite de l'oiseau, le chassant d'arbre en arbre. Aelis réveillée se voit seule et abandonnée, elle se pâme de douleur. Un jeune homme qui passe la fait revenir à elle en l'éventant du pan de sa chemise (qui servait alors de mouchoir). Elle se dirige vers la Cité où elle se fait héberger chez une pauvre femme. Cependant le vautour s'étant aperçu que l'aumônière n'était pas un morceau de viande, se décide à la lâcher. Joyeux Guillaume revient au pré, mais n'y trouve plus son amante. Il s'arrache les cheveux et se frappe du poing et demande sa fiancée à tous les échos. Aelis quitte Toul, emmenant Isabelle la fille de son hôtesse, à la recherche du fiancé. Nous sommes absolument dans la donnée d'un roman grec. Elles finissent par échouer à Montpellier où, n'ayant plus d'argent, Aelis s'emploie à laver la tête aux hauts hommes, ce qui était parait-il un moyen-âge, souvent assimilé d'ailleurs à celui de courtisane ("le meretrice overo lavatrice de capote", dit une ordonnance de Pérouse). La Dame de Montpellier l'accueille cependant comme elle eût fait de la Comtesse de Champagne (Marie probablement,

donc le roman est antérieur à 1198). Huit jours après le Comte de St-Gilles, amant de la Dame de Montpellier, la vient voir et s'irrite de lui voir une aumônière aux armes de son mari :"Comment, c'est moi qui passe pour votre ami, et c'est votre mari qui le sera! " Pour le calmer la dame lui donne l'aumônière qu'Aelis a brodée. La dame de St-Gilles la voit et à son tour se fâche : "on m'avait bien dit que vous aimiez la dame pour qui vous portez cette aumônière! " - il ne tient qu'à vous d'avoir la même. "Je ne sais pas" - Faites la faire par la belle Aelis..." - Aussitôt la comtesse la fait venir à St-Gilles. (v.6158).

Cependant Guillaume, après sept ans d'errance, doit aussi gagner sa vie chez un bourgeois de la Rue St-Jacques qui y tient un hôtel pour pélerins (un hôtel du Quartier latin). Un jour en vient un, monté sur une mule que Guillaume reconnait (je ne sais à quel trait) pour celle d'Aelis, et en effet le pélerin l'a achetée à Toul. Guillaume s'y rend, n'y retrouve pas sa fiancée et fait voeu de se rendre en pélerinage à St-Gilles. Là un autre hôtelier l'engage à son service pour 50 sous par an. Un jour passent des fauconniers à qui Guillaume offre ses services. Il porte l'oiseau à merveille, mais soudain celui-ci s'agite. Guillaume le lâche et le faucon saisit un escoufle dont Guillaume ouvre le corps, dévore le coeur et fait brûler le reste sur un feu en s'arrachant les cheveux (il lui en restait donc encore!) et criant : "Escoufle, sois maudit! la douleur dont je souffre me vient de votre race. C'est par l'outrage de l'un de vous que j'ai perdu mon amie."

Or le Comte de St-Gilles s'était rendu comme chaque soir dans la chambre des dames pour y manger son fruit. Il avait ôté ses vêtements, seuf ses braies, pour mieux se gratter. Il était étendu près du feu, la tête sur les genoux d'Aelis. Il mande ses fauconniers qui lui racontent la scène de l'escoufle; il demande le nom du jeune homme - Guillaume, répond le fauconnier. Aelis a une crise de larmes et s'éloigne, mais la comtesse la ramène. On mande ce Guillaume qui se présente, jette son manteau à terre, salue, et commence le récit de ses aventures. Aelis ne le reconnais pas tout de suite, ni lui elle, mais à mesure qu'il avance, elle se sent une furieuse envie de se jeter à son cou tandis que les autres le regardent comme le loup blanc (7609. Mais au moment où il raconte comment, près de Toul, l'escoufle a ravi l'anneau, elle se jette dans ses bras: "Et l'anneau?" - Dame, répond-il, j'ai souffert bien des misères, mais pour rien je n'aurais voulu m'en défaire, et il lui montre l'aumônière cousue dans la ceinture de ses braies. Toute la nuit se passe en danses. Guillaume prend congé du comte qui lui accorde en riant la permission de rester auprès de sa belle pour lui frotter les pieds. Il fit plus et mieux sans doute, car, non sans finesse,

l'auteur nous dit : (v.7876 et ss.)

De Guillaume ni de s'amie
Ne sais or comment il leur fut,
Car qui sied tremblant près du feu
Se chauffe volontiers de près,
Et les lits sont si près à près
Qu'il n'y a je crois qu'une planche :
Seulement à un tour de hanche
Se peut-elle glisser près de lui
Les laisserons pour aujourd'hui."

Quinze jours après le Comte de St-Gilles arme chevalier Guillaume, qui se trouvait être son cousin, et le convoie jusqu'à Arques. Guillaume fait son entrée solennelle à Rouen où se célèbreront ses noces officielles avec Aelis. Les Romains apprennent le sort de leur princesse, l'appellent à eux ainsi que Guillaume qu'on couronne Empereur des Romains.

Passons maintenant à Galeran de Bretagne, qu'il faut se garder de confondre avec l'Ille et Galeron de Gautier d'Arras que nous avons étudié précédemment.

Galeran de Bretagne, édition Foulet, 1925.

A la Roche-Guyon, près de Mantes, habite un seigneur nommé Brundore et sa femme nommée Gente, mais qui ne l'est que d'écorce, car

"Elle faisait trop vite aller
Le cheval de sa langue et courre."

Parmi leurs vassaux ils avaient un preud'homme nommé Maten, aussi généreux que brave, ainsi que sa jeune et belle femme Marsile , qui accoucha un jour de deux jumeaux. La méchante suzeraine en ressentie de l'envie et en pleine fête, devant Maten, elle accuse Marsile d'avoir connu deux hommes. (Vous reconnaissez ici la donnée du Lai du Frêne de Marie de France, comme dans Eliduc vous avez retrouvé l'Ille et Galeron de Gautier d'Arras. Voilà donc deux cas au moins où il est prouvé que d'un simple lai on a tiré un roman). Mais deux ans après, Gente la médisance accouche à son tour de deux jumelles. Elle en est navrée et se rappelle ses mauvais propos : (v. 269 et ss.)

"Je dis à Maten chevalier
Que l'homme devait son épouse
Compter parmi les déloyaux
Qui deux enfants avait jumeaux.
Ce dis-je par ma démesure."

En demandant aux sages-femmes et à son chambellan, Galet, de bien garder le secret à l'égard de son mari, elle confie à celui-là un des bébés pour l'abandonner en un lieu passant et sûr. L'enfant est couché sur un oreiller enrichi de pierres précieuses, enveloppé d'un peliçon de petit gris en un berceau rare et avec cinq cents besants. Elle y ajoute encore un drap de soie où est pourfilée en fils de soie et d'or l'histoire célèbre de Flore et de Blanchefleur et d'autres merveilles encore. Au retour du mari Brundoré, la fille qui reste est baptisée Fleurie.

Cependant, parvenu à sept journées de là, Galet, devant l'abbaye de Beausejour (nom de fantaisie), en la marche de Bretagne, abandonne le poupon pendant la nuit sur un frêne fourchu. Au matin l'abbesse Ermine s'est mise à la voie avec son fidèle chapelain, Lohier, pour aller voir sa soeur Ydain, comtesse de Bretagne, qui vient d'accoucher d'un fils, Galeran :

v. 346 "Lohier le chapelain s'adresse (se dirige)
Dessous le frêne et il entend (s'occupe)
A prière dire. Il attend
Que le char de sa dame passe.
Et comme il dit prime à voix basse,
Il a levé en haut sa vue,
La lueur du berceau a vue
Et la clarté qu'il rend et donne
Et a ouï l'enfant qui grogne,
Et qui, voulant téter, s'éveille.
Il l'a tenu à grand'merveille;
Sa dame et les autres appelle,
Contée il leur a nouvelle
De l'enfant qu'il vient de trouver."

L'abbesse se le fait apporter dans es mains :

"L'enfant pousse des cris de joie
Un ris jette moult doucement."

(il est cependant un peu jeune pour se livrer à de pareilles manifestations de sympathie).

"Toutes s'émerveillent comment
En terre put faire nature
Nulle si belle créature."

Elles s'émerveillent plus encore des richesses dont le berceau est chargé. Le chapelain s'offre à être le parrain de l'enfant, l'abbesse Ermine sa marraine : la fillette sera baptisée Frêne en mémoire du lieu où elle fut trouvée (v. 1027), et ce seul détail suffirait à monter que Jean Renart a pillé sans vergogne Marie de France qu'il ne nomme pas.

Lelendemain l'abbesse Ermine reprend le voyage différé et en ramène son neveu, le bébé Galeran qu'elle fait élever avec Frène. Tous deux reçoivent une parfaite éducation. Frène qui sait les beaux travaux à l'aiguille, chanter lais et sons en s'accompagnant de la harpe, paître un gerfaut sur son poing, geste de noble pucelle, tandis que Galeran devient merveilleusement beau : v. 1188 et ss.),

"Vermeil eut le visage et frais
Nez droit, yeux verts et cheveux blonds
Qui lui frisottaient sur le front,
Bouche vermeille et blanches dents
Plus que n'est ivoire ou argent,
Bien parlant et à douce haleine...
Belles mains eut et long les bras.
Courtois, bien élevé et sage,
Et il n'avait que quinze ans d'âge."

Son coeur loyal il l'a voué à Frène, qui est supérieure en grâce à Iseut, Lavine ou Hélène, comme vous allez en juger par le portrait qui nous en est fait, parangon des beautés du temps :

"Car bien la revêtit Nature
Et lui ouvrit tout son trésor,
Les cheveux lui teignit en or
Dont elle met partie en tresse,
Et l'autre partie elle laisse
Lui endoyer dessus la face,
Tant que le doigt les en rechasse...
Le front est blanc, lisse et poli
Et Nature l'a enneigé
Au point qu'on ne saurait juger
Que neige en blancheur le surmonte.
Le nez est ample, blanc et net,
Les sourcils grêles et brunets.
Les yeux a verts, clairs comme étoiles
Et a petites les oreilles,
Bien assises et a vermeilles
Les lèvres et petite bouche,
Qui adoucit ce qu'elle touche.
Nul ne vit onc bouche en dedans
Garnie de si plaisantes dents,
Blanches sont et serrées ensemble.
Menton a bel et bien assis
Le visage blanc en fleur de lis
Détrempé de couleurs vermeilles,
A qui rose ne s'appareille (compare)
Eclose en mai un beau matin."

Le portrait continue et se précise suivant la tradition imposée par Sidoine Apollinaire, docilement suivi par les poètes et romanciers jusqu'à Ronsard, et qui va de la tête aux pieds non sans flâner en route :

"Mises lui a au sein Nature
De nouvelle ente deux pommettes,
Ce sont deux dures mameletes
Qui lui pointent et naissent hors;
De son ventre et de son beau corps
Ne pourrait nul tous les biens dire
Et elle a bien faites les hanches
Que vous tiendriez a plus blanches
Que n'est neige ou goutte de lait.
En elle rien qu'on tienne laid,
Qui ne soit bel ou avenant
Et s'il y a dans le restant
Tel richesse que Dieu eut mise,
Sous la pelisse ou la chemise,
Que courtoisie me défend
Que je la nomme ouvertement,
Louer encor plus la devez
Que tout ce que ouï avez."

De ces beautés ouvertes ou cachées les deux jeunes amants se sont bien avisés.

"Ils y pensent nuit et jour" (v.1329)

Ils palissent

"Car qui bien aime couleur perd (v.1337)
Ja ont changé ris pour pleurer,
Ja ils s'étendent et puis baillent." (singulière manifestation que nous a déjà révèlée l'Enéas dont la trace se retrouve ici).

Ils soupirent et souffrent peine et martyre. Lohier parrain de Frène, s'en est bien avisé et craint pour sa vertu et son salut. Elle lui avoue qu'elle aime Galeran, sans cependant avoir forfait :

"Mais j'aime assez plus Galeran
Qu'onques Iseut n'aima Tristan."

Le chapelain ne lui laisse point d'illusion sur l'impossibilité d'un mariage qui serait une telle mésalliance, puis il va confesser Galeran dont il tire pareil aveu et va mettre l'abbesse au courant. De ce double aveu la joie leur revient au jour et Galeran compose un lai chanté, "le lai Galeran le Breton".

Un matin de printemps qu'elle a mis par dessus la chemisette blanche un surcot fourré, un cercle d'or et de pierreries retenant sur le front ses cheveux pendant en longues tresses, et que lui, vêtu d'une robe, de coto et surcot, ayant sur la tête un chapel de roses que Frène lui a fait, ils causent ensemble dans le verger. Elle lui confie sa détresse, car elle sait bien qu'il ne la pourra épouser, sur quoi il lui promet qu'il n'aura d'autre femme qu'elle, pourvu qu'il arrive en âge de l'épouser. Survient un envoyé de la cour de Bretagne, Brun de Clarent, annonçant la mort des parents de Galerân et la mandant pour succèder à son père. Les deux fiancés se quittent dans les larmes et, séparés, se répandent en longs monologues désespérés. Après avoir fait hommage au roi de son comté de Nantes, n'y tenant plus il revient à Beauséjour plusieurs fois, ce dont les siens le blâment, Brun de Clarent surtout. Il le décide à chercher aventure avec dix chevaliers, emportant une manche de son amie Frène où elle a brodé son image, la harpe au cou.

"Car qui bien aime en vaut" (3I9I)

Quelle joie il a de ce présent !

"Du doigt la touche et va disant :
Ici est Frène la plaisant,
C'est ci son nez, si l'on prend garde,
Ci sont les yeux dont elle égarde,
C'est ci son front, c'est ci sa face,
C'est ci gorge à qui m'enlace,
Ci est son chef, ci est son corps :
Or s'est donc accru mon trésor,
Puisque j'ai ma Frène avec moi."

Il enveloppe la précieuse manche, la plie dansun drap de soie et la met

"Dedans son sein contre coeur.
Il l'y garda plus de sept ans.".

En attendant il parvient avec sa suite, à la cour du Duc Helymans à Metz en Lorraine, dont le poète vante la générosité, et qui prend Galeran à son service. Cependant Frène, privée de son ami Lohier le chapelain, est l'objet des persécutions de l'abbesse à qui une mule pucelle a révèlé le secret de ses amours. Elle la chasse après lui avoir avoué comment elle a été trouvée et lui avoir rendu l'oreiller précieux. Le berceau , vous pouvez le garder dit Frène; il pourrait être utile à une de vos nonnes, lui dit-elle avec une ironie cinglante (v. 3990 et ss.)

La pauvre Frène, sur la mule que lui a donnée la prieure sa marraine, la harpe en bandouillère, s'éloigne de Beauséjour, menant la vie de jongleresse et payant

ses hôtes de ses chansons. Elle arrive à Rouen où une veuve qui s'appelle Blanche et sa fille Rose, lui donnent l'hospitalité sous le nom de Mahaut la Bretonne (p. 128 de l'édition Foulet). Fêtée et courtisée de tous, elle aurait bon baron à sa guise, mais ne songe qu'à son Galeran. Cependant celui-ci, en son lointain exil lorrain, apprend le départ de sa chère Frêne, mais c'est en vain que par messagers il la fait chercher partout, pendant un an entier, jusqu'en Espagne, en Hongrie et en Frise. Devant ses recherches vaines il exhale longuement sa douleur : (4384 et ss.)

"Dieu en quelle terre et quel air
Est mon amie débonnaire?
Dieu à quel point me puis attraire
Si elle est morte ? L'aimeras,
Ja pour ce amour ne laisseras.
Laisseras? Te faut autre prendre
Puisqu'en elle n'y a que cendre
Qu'on ne peut ni voir ni toucher
Tu dois autre amour rechercher,
Ce n'est rien d'aimer femme morte,
Et cependant le coeur m'y porte,
Aimer la veux, morte ou vivante...
Dieu que sont devenus ses yeux
Son beau nez et sa douce face ?
La mort qui tout trouble et efface
A celle-ci prise et lacée,
Lui a-t-elle pour ce effacée
Sa couleur et sa grand'beauté ?
Nennil, trop aurait crueuté..."

Longuement il contemple l'image de Frêne sur sa manche et l'embrasse.

Toute le monde constate l'altération de son visage, et on le croit amoureux d'Esmérée la fille du Duc, qui, elle, voudrait bien lui révèler son amour, mais que la pudeur fait hésiter. Et ce sont, sous les yeux complaisants de la mère, qui approuve, de gracieuses coquetteries, comme de lui mettre son chapel de fleurs sur la tête. Elle essaie de lui débrider la plaie secrète dont visiblement il souffre mais dont la vraie cause lui échappe. Mais comme il continue à se dérober, la pucelle va jusqu'au bout et lui confesse le secret de son propre coeur (v. 4598) :

"Donc en ai-je eu folle pensée
Fait-elle, et veux boire la mer
Quand je mets peine à vous aimer,
Et cependant aimer vous vueil.
Ne laisserai pour votre orgueil,
Car qui aime bien s'humilie..."

Sur ces paroles Galeran la laisse, sans plus répondre. Quatre ans se sont écoulés déjà depuis la venue de Galeran à la Cour du Duc, et celui-ci trouve le moment venu de l'armer chevalier, ce qui a lieu à Pâques dans une cérémonie solennelle qui nous est longuement décrite (pp. 142-3). Le Duc lui chausse l'éperon droit, le ceint d'une riche épée à pommeau d'or, puis :

"Voyant tous, au côté semestre
Il lui donne de la main destre
La colée qui signifie
L'ordre de la chevalerie."

Sa première prouesse paraît dans un tournoi contre Guynant à qui il a, sans le vouloir, ravi le coeur de Esmérée, et le dernier à le féliciter n'est pas Brundoré, le comte de Chatel-Guyon, père de Florie et de Frène, mais ceci il ne le sait.

Alors on annonce que le roi Flochier de Danemark a envahi la Hollande qui appartient aussi au Duc de Lorraine - le moment est venu d'entreprendre la vraie guerre. Galeran fait merveille. Après quoi Brundore l'emmène à Chatel-Guyon (près de Mantos) où il rencontre Fleurie (5198)

"Cette Fleurie au chef doré
Qui plus est blonde que fin or"

Et qui surtout ressemble à Frène sa soeur jumelle au point qu'il en est tout ébahi :

"Il lui dit "Belle, ne vous soit grief, (pénible)
Otez donc la guimpe du chef,
Car ouvertement vous veux voir."
-Sire, j'en ferai bon devoir
Puisque vous plait, et bien le veux,
Fait-elle et qui n'a point d'orgueil.
Otée l'a. Quand il regarde
Il a le coeur sans sens ni gard,
Ny entend raison ni devise,
Entre ses bras l'a sitôt prise
Et l'accole et vingt fois la baise.
Et Florie n'y peut rien comprendre,
Qui ne s'en peut de lui défendre,
Et s'étonne d'où cela vient.
Et lui a dit :"Comment advient,
Beau sire, d'un si vaillant homme
Que vous êtes, que si s'assomme
De grand'folie et de grand'rage?
Quand une femme en votre âge
N'avez vue ni elle vous,
Vous la traitez comme un époux."
.....

Revenu à lui, Galeran est fort penaud (il y a de quoi) et se retire. La pucelle a un peu de regret d'avoir trop

vivement repoussé cet amoureux trop entreprenant et vient lui faire ses excuses, sur les conseils de sa mère qui voit là un beau parti: (5361)

"Et il lui dit "Mademoiselle
Coeur qui aime en maint lieu oiselle (niche)
En maint lieu pense, en maint lieu va.
Si mon dédiut hui vous greva,
A moi ne vous en prenez mie,
Mais prenez vous en à m'amie
Qui m'a fait cet outrage faire."

Elle comprend mal cette parole ambigüe.

"Pour autre la regarde et aime
Il l'appelle et la clame amie,
La decevant loyalement,
Car de rien s'amour ne dément.
S'on le voit à celle mentir,
Son amour y doit consentir,
Car il ne la mue ou la change,
Car s'il la met en femme étrange
N'a pour cela changé s'amie.
L'amour a hebergé Florie
Que Galeran lui a prêté
Mais l'a seulement emprunté."

Après avoir triomphé, grâce à la manche de Frène, en maint combat, notamment contre Guinant, sur les conseils de Brundoré, et pour s'assurer des héritiers légitimes, il se décide à épouser Florie tout en gardant son coeur à Frène, qui en entend la renommée jusqu'à Rouen et en perd toute espérance (6465) :

"Las! dit-elle, j'ai perdu
Celui que j'ai tant attendu.
Las, il sait bien que je n'étais
Son égale ...
Dieu il a bien su se défendre
De l'amour dont il se plaignoit.
Comment? Certes il le feignait,
Ce n'était pas amour entière":
Je n'en possèdais que la chère (visage)
Et le coeur était dedans faux."

Elle se confie à son amie Rose qui, du consentement de sa mère, l'accompagnera pour assister aux noces de Galeran et Florie à la Roche-Guyon.

Frène, du samit qu'elle a gardé de son berceau s'est fait une robe magnifique. Autour du cou elle a sa harpe et sous les fenêtres du palais, le jour des noces, elle va chanter :

Cohen Roman XII

"Je vais dolente aux noces mon ami
Plus dolente que moi n'y va"

Puis comme le fiancé parait, elle entonne le Lai de Galeran le Breton dont elle et lui, qui l'a fait, savent seuls les notes.

Il en est remué jusqu'au coeur. Puis la fausse jongleuse entre chez l'épousée pour harper. Galeran se retire dans une chambre et dit à Brun :

"Je ne serais jamais époux
A celle que m'avez donnée
Quand Seigneur Dieu m'a ramenée,
Affirme-t-il, Frène la belle
Dont je n'avais plus eu nouvelle."

Mais, tandis que dans la chambre des Dames, Frène continue à harper, Gente considère cette robe qu'elle a revêtue (7119)

"Les images qui y sont faites
Les histoires qui y sont traites (retracées),
Bien sait que le drap est son oeuvre."

Gente se pâme; quand elle s'est ranimée elle mande Frène dans sa chambre et lui fait conter son histoire. Pas d'erreur possible : Frène est sa fille et elle la baise plus de cent fois (7278)

"Belle Frène, douceur de coeur !
Ma fille est, et celle est ta soeur
Qui la hors sied à grand honneur
Attend Galeran son seigneur
Qui doit l'épouser aujourd'hui."

Elle avoue tout à son mari, la naissance de la jumelle qu'elle lui a cachée, l'abandon et la retrouvaille? Le père pardonne et embrasse sa fille, lui fait nommer celui qu'elle tient pour son fiancé : Galeran; il arrive, et les deux fiancés se jettent dans les bras l'un de l'autre, et ils s'épousent, et le roman se termine ainsi aux vers 7794-7800 :

"Puis que belle Frène est guérie
Du mal dont elle avait souffert,
Raison est que Renard se taise
Et qu'il mette fin à son conte.
Bien est qui l'entend et le conte.

Ci finit le livre de Galeran (1) comte de Bretagne.

---

(1) Forme alternant avec celle de "Galeran."

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle (entre 1210 et 1214, édité par G. Servois, S.A.T.F., 1893).

Le Roman de la Rose en est le vrai titre dont notre analyse montrera la raison, mais on y a substitué le nom du héros pour éviter toute confusion avec le grand Roman de la Rose, celui de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung.

Il y eut jadis un grand Empereur de Rome nommé Conrad (Corras), sage, courtois et généreux. S'ennuyant un jour il se fait chanter par son vielleur Jonglet l'histoire d'un chevalier champenois et d'une dame de France de la marche du Pertois. Si l'Empereur en savait une aussi belle il la ferait quérir. Jonglet en connait une, Lienor, dont le frère, Guillaume de Dôle a même plus de mérite que le Champenois de la chanson. Conrad le fait inviter par son messager Nicole, à qui Guillaume montre en son plessis, près de Dôle, ses trésors, c'est-à-dire sa mère et sa soeur, cousant à l'aiguille et chantant des chansons. (852-1329). Guillaume fait la meilleure impression sur l'Empereur qui n'ose cependant lui parler de Lienor. Cependant il s'enhardit et parle même de l'épouser. Un sénéchal d'Aix en conçoit une vive jalousie, s'introduit auprès de la mère de Guillaume en se donnant comme l'envoyé de l'Empereur et offre un anneau à la dame qui lui révèle ses secrets, entre autres celui du signe marqué sur la cuisse de Lienor : une rose vermeille. Revenu à la cour le traitre sénéchal déclare qu'il a été l'amant de Lienor et, pour preuve, décrit la rose en question (3451-3590). Conrad se rend à Mayence et dit à Guillaume la raison qui l'empêchera d'épouser sa soeur (3591-3727). Avertie par un neveu de Guillaume Liénor se met à la voie pour se justifier à Mayence où elle est accueillie aux cris de "Voici Mai!". Elle envoie au sénéchal une agrafe, une aumônière, un anneau et un tissu, qu'on lui présente comme venant de la châtelaine de Dijon qui se rend à lui et le prie de porter le tissu sous sa chemise. Rejetant son manteau et laissant choir ses cheveux, elle expose sa plainte, accuse le sénéchal de l'avoir surprise et de lui avoir dérobé sa ceinture, son aumonière et son formail, qu'on découvre sur lui. Il subira l'ordalie par l'eau qui lui est favorable : le sénéchal va droit au fond de la cuve d'eau bénite. L'épreuve démontre l'innocence du sénéchal et celle de Lienor que l'Empereur épouse (5143-5501)

Guillaume de Dôle a été imité par Gerbert de Montreuil dans le Roman de la violette (vers 1225) et le Roman du Comte de Poitiers, publié par Fr. Michel en 1834, à moins que celui-ci ne soit antérieur . On le retrouve dans le conte en prose, le roi Flore et la belle Jehanne (XIIIème siècle), publié par G. Michaut, Paris,

de Boccard) dans le Décameron de Boccace et dans la Cymbeline de Shakespoare. Il s'agit toujours comme disait G. Paris du cycle de la fausse gageure (1).

Le lai de l'Ombre (vers 1221)

L'auteur au début de son oeuvre (au vers 22) cite l'Escoufle :

"Par Guillaume qui dépeça
L'escoufle et brûle un à un membre
Comme le conte nous remembre,
Pouvez savoir que je dis vrai...
Or ouïrez donc en ce conte
Ce que dirai, si on ne m'encombre,
En ce lai que je fais de l'ombre."

Il y avait dans la marche de Lorraine un chevalier preux et courtois dont on ne sait point le nom. Amour a guetté une si belle proie et lui a tiré une fléchette qui lui est entrée au coeur jusqu'au pennon et il en souffre plus que d'un mal aux dents. A celle pour qui il brume il songe jour et nuit, et décide de lui rendre visite avec deux de ses hommes en son château. Devant son bon accueil il n'hésite point à se déclarer (v.350) et à implorer sa pitié selon les règles de courtoisie, et de l'accepter pour amie. Il se fait durement repousser et elle lui reproche d'avoir pris le bel accueil de la courtoisie pour un encouragement. Il menace de se tuer (c'est un peu vite) puis il pleure. Un peu émue à son tour elle se retranche derrière son mari, mais la pitié, conseillère d'amour, l'amollit, et il en profite pour lui mettre au doigt son anneau, et il se retire.

Restée seule elle s'étonne de ce qu'elle a fait (v.622) et tout à coup, apercevant à son doigt l'anneau, elle rougit et pâlit :

"J'ai donc été si surprise
Que je ne m'en suis garde prise
De l'anneau qu'au doigt il m'a mis,
Il dira qu'il est mon ami
Dira-t-il vrai ? Suis-je s'amie?
Nehnil, car ce serait folie."

Elle envoie un valet pour rappeler le chevalier. Quand il est revenu, assise près de lui, elle lui demande pourquoi il lui a laissé cet anneau et une vive dispute s'engage (794 et ss.)

---

(1) Prononcer correctement : ure.

"Force vous est de le reprendre"
-Non fait - "Si fait, là n'a que dire,
A moins que votre ennui s'efforce
Et que vous ne le veuillez de force
Malgré moi, faire retenir,
Tenez! - Je ne le veux tenir -
"Vous le ferez" - non ferai voir -
"Voulez-vous me le faire avoir
De force ? - Mais non, belle amie,
Bien sais tel pouvoir n'ai-je mie,
Il m'en pèse, ainsi m'aide Dieu !
Désormais vilenie ni deuil
Ne m'adviendrait, c'est ma croyance,
Si vous un petit d'espérance
Me donniez pour réconforter -
"Vous pourriez aussi bien heurter
A ce perron de votre chef
Avant que en veniez à chef ! (à bout)."

Devant l'échec de la contrainte, elle essaie de la prière. Qu'il reprenne l'anneau ou elle le tiendra pour déloyal et menteur. Accusé à ce dilemme, il invente une nouvelle ruse (v59 et ss.) :

"Il dit : -Dame, je le prendrai
A condition qu'en ferai
Après la vôtre volonté
La mienne, encor qu'il ait été
En ce doigt que je vois, si beau -
"Et je vous rends donc votre anneau."
Il le prit en se pourpensant
Et le regarde doucement.
La reprenant dit "Grand merci !
Pour ce l'or n'en est pas noirci,
Fait-il, s'il vient de ce beau doigt -
Elle en sourit qui bien croyait
Qu'il allait le remettre au sien.
Mais il s'avisa d'un engin (tour)
Qu'a grande joie lui tourna puis.
Il s'est accoudé sur le puits
Qui n'était que toise et demie
Profond, et ne lui manqua mie,
En l'eau qui était claire et belle,
De voir l'ombre de la dame, elle,
L'être au monde que plus aimait.
- Sachez le, fait-il, tout d'un trait,
Que je ne l'emporterai mie,
Mais l'aura ma très douce amie
Que j'aime le plus après vous-
"Dieu, fait elle, ici n'a que nous:
Où l'aurez vous si tôt trouvée ?"

-Par mon chef, vous sera montrée
La très gentille qui l'aura-
"Où est-elle?"- Mais elle est là,
Votre belle ombre qui attend -
L'anneau y prend et la lui tend.
-Tenez, fait-il, ma douce mie,
Puisque ma dame n'en veut mie,
Vous la prendrez bien sans mêlée- (querelle)
L'aigue s'est un petit troublée
A la chute que l'anneau fit
Et lorsque l'ombre s'y défit :
-Or, fait-il, ma dame l'a pris-

Emue de cette rare courtoisie, la dame contemple les yeux du soupirant et, les regardant, s'attendrit :

"Naguère était de m'amour loin
Cet homme et or en est si près.
Jamais n'eut avant ni après,
Depuis qu'Adam mordit la pomme,
Si belle courtoisie d'un homme.
Ne sait comment il l'en membra (souvint)
Quand pour m'amour à mon ombre a
Jeté son anneau dans le puits,
Or ne lui dois ni ne lui puis
Refuser le don de m'amour.
Ne sais pourquoi tarder un jour.
Jamais homme si bien ni bel
Ne conquit amour par annel
Ni mieux ne mérita amie."
Sachez qu'elle ne blessa mie
Quand elle dit : "Beau doux ami,
Tout ont mon coeur au vôtre mis
Les doux mots et le plaisant fait
Et le don que vous avez fait
A mon ombre en l'honneur de moi.
Or mettez mon annel au doigt
Je vous le donne comme amie.
Je crois vous ne l'aimerez mie
Moins que le vôtre encor que pire."
-De l'honneur, fait-il, de l'Empire
Je n'en serais aussi joyeux."

Puis c'est l'échange des baisers dont la douceur leur va au coeur :

"N'y convient plus s'attarder
Jehan Renart à leur affaire.
Ici finit le Lai de l'Ombre."

Ce qui me parait caractériser l'art de Jean Renart par opposition à celui de ses devanciers c'est un mélange de raffinement courtois et de réalisme plébéien. Dans un fes tin solennel il s'intéresse à la qualité des vins et au

menu, qui laisse Chrétien indifférent, il sait que les cuisiniers se taillent leur part dans les meilleurs morceaux. Il s'intéresse à la bonne femme qui accueille Galet et donne à téter au bébé. Il y a là une anticipation sur le réalisme de certains romans du XIIIème siècle et du XIVème, tel le Comte d'Anjou de Jean Maillart (1316) édité en 1931 par M. Roques. Malgré l'usage du fantastique on sent le dédain de J.Renart pour cette atmosphère idéale et mystérieuse que suscitait volontiers autour de ses inventions romanesques Marie de France, son modèle.

En tout cas son art de conter atteste qu'au début du XIIIème siècle la veine romanesque est bien loin d'être épuisée et capable de produire de beaux et abondants surgeons.

13ème LECON

CONCLUSION

Nous voici arrivés au bout de ce long voyage à travers le roman médiéval et nous y avons rencontré tant de situations rares de sensations fortes et de paysages charmants que sans doute ce ne sera pas sans regret que nous le quitterons, et pour moi ce n'est pas sans mélancolie que je me séparerai des fidèles compagnons de route que vous me fûtes. "Moult sera dure la départie."

Vous vous rappelez notre point de départ, la défi- de notre objet : Le roman est une fiction amoureuse sous forme narrative, assez étendue, en vers ou en prose.

Cette définition vaut surtout pour le roman français et nous avons vu que dans cette expression le substantif et l'adjectif qualificatif sont primitivement synonymes.

Nous avons voulu d'abord remonter aux sources, aux sources du Nil, car c'est au bord de ce fleuve, dans les contes pharaoniques d'abord, dans les romans alexandrins ensuite, que le genre semble avoir pris connaissance. Dès le début de notre ère et en tout cas dès la première moitié du IIème siècle avec Chariton et la seconde moitié du IIème avec Achille Tatius, le roman se trouve constitué et prêt à donner, chez Heliodore, son chef d'oeuvre les Ethiopiques, ou Théagène et Chariclée, que le jeune Racine à Port-Royal apprit par coeur et où il puisa les leçons d'amour dont son coeur ardent ressentait déjà le désir.

Dès le IIIème siècle donc le roman grec a trouvé son thème essentiel dont notre Moyen-Age (dans le genre idyllique surtout) héritera : celui de l'amour traversé. Un couple de fiancés, d'époux ou d'amants, uni au début par les liens de l'amour se voit longtemps séparé et, après mille aventures, se retrouve au dénouement, l'un ayant gardé à l'autre l'intégrité de sa foi, de son coeur et de son corps. Notre Flore et Blanchefleur, dont je n'ai pu vous parler, notre Escoufle, notre Galeran, notre Aucassin et Nicolette ne seront pas autre chose.

Mais bien des thèmes accessoires nous sont venus aussi du roman grec : celui des errances en pays lointain, celui des caristys ou de la naissance de l'amour, celui

de l'hostilité des parents par l'inégalité des conditions sociales, aplanie ensuite par une "reconnaissance" finale, l'enlèvement par les pirates, la tempête, la mort des parents et l'accession au trône. Mais la ressemblance se retrouve même dans des détails comme celui de la jeune fille que les mariniers veulent jeter à l'eau pour apaiser les flots, dans l'Eliduc de Marie de France comme dans Hisminé et Hismynias d'Eusthatios, ou Eumathios, car le roman byzantin, nous l'avons vu, continue la tradition du roman grec, ou dans l'héroïne déguisée en jongleuse à Apollonios de Tyr et à Galeran.

Mais comment s'imaginer la transmission de ces aspects et de ces thèmes? Il y a deux solutions : la tradition écrite par des intermédiaires latins, et la tradition orale favorisée par les croisades et attestée par exemple dans le cas de ce Florimond, que l'auteur, Aimon de Varenne, l'écrivant en 1189 à Châtillon sur Azergue (Rhône) dit positivement avoir recueilli à Philippopoli où il avait séjourné, entremêlant même son récit de mots grecs. Le plus souvent il faut avouer que la transmission orale nous échappe, qu'elle se soit faite en Syrie ou dans l'Empire latin de Constantinople, ou par les Grecs de Sicile dont le rôle à ce point de vue n'a pas été assez étudié, ou en Espagne par l'intermédiaire, bien connu dans l'Histoire de la philosophie, des Arabes et des Juifs.

Mais l'intermédiaire latin apparaît en général nécessaire et suffisant. Ce que fut l'influence de Virgile en son chant IV de l'Eneide sur l'Eneas, d'Ovide en ses Métamorphoses sur la Philomena de Chrétien de Troyes et sur le vieux poème de Pyrame et Thisbé (des environs de 1160), ainsi qu'en son Art d'Aimer que traduira le même Chrétien de Troyes, nous l'avons dit à suffisance. Mais nous nous sommes arrêtés aussi au fameux Ane d'or d'Apulée dont le délicieux Conte de Psyché qui y est inséré se reflète dans le Partenopeu de Blois d'Alexandre de Paris ou de Bernay et sur le Satyricon de Pétrone qui agit aussi par un épisode celui de la matrone d'Ephèse, que contera Jean de Salisbury dans son Polycraticus. Cependant il ne suffit pas d'invoquer la latinité classique, il faut encore s'adresser à la latinité d'argent et même à celle de cuivre, c'est-à-dire à ce que j'ai appelé la préhistoire littéraire du Moyen-Age (1)) dans la période qui va du Vème siècle de notre ère au XIIème. On y rencontre des Vies de Saints dont le caractère romanesque n'est pas douteux et se reflètera par exemple dans le Guillaume d'Angleterre de Chrétien de Troyes, mais surtout y apparaît dès le VIème siècle et continué par des refaçons successives jusqu'au XVIème cet Apollonius de Tyr,

(1) Voir le cours qui porte ce titre dans la Revue des cours et conférences de 1932-33.

roman grec authentique conservé sous la forme latine seulement et qui maintient parmi nous la tradition hellenistique et byzantine. Il faut faire une place enfin au Roman d'Alexandre et à tout ce qu'il nous apporte d'aventures amoureuses et de merveilles, dont le goût ne se perdra point.

Etant donné ses origines il n'a pas d u vous étonner de voir paraitre en langue vulgaire en romanz (romanice) au sens étymologique du mot, ce que j'ai nommé la Triade classique, Thèbes - Enéas - Troie (2) Roman de Thèbes - Enéas, Roman de Troie, qui ouvre l'histoire du roman français, séparés par un espace d'environ cinq ans, dans la période 1150-1160.

Ce qu'ils nous ont apporté c'est :

1°- La matière antique déjà introduite par le roman d'Alexandre.

2°- L'influence de Virgile et surtout d'Ovide

3°- L'exotisme et l'orientalisme : Asie-Mineure, Byzance, la Syrie, l'Egypte, les Indes.

4°- L'esprit païen substitué en partie à l'esprit Chrétien.

5°- Le fantastique et l'enchanterie remplaçant le merveilleux chrétien de l'épopée.

6°- La prééminence croissante de la femme du Roman de Thèbes au Roman de Troie en passant par l'Eneas vers 1156 .

7°- L'octosyllabe à rime plate qui va être pour un demi-siècle et même au-delà, l'instrument d'expression narrative et dramatique, nous y insisterons.

Voilà un catalogue déjà important, mais auquel il manque un élément essentiel, l'élément breton ou celtique. Celui-ci c'est une autre oeuvre de la même période de préparation qui l'apporte. A la date précise de 1155 parait le Brut de Wace ou l'Histoire des Bretons, imitee de l'Histoire déjà romancée des rois de Bretagne (Historia regum Britanniae) de Geoffroy de Monmouth, publiée vingt ans auparavant, et qui "lança" les figures légendaires du roi Arthur, de Guenièvre et de Gau-

---

(2) Je rappelle le mot mnémotechnique qui indique cet ordre temporel : Théâtre.

vain. Mais c'est surtout à travers le Brut de Wace que nos romanciers les ont connues. C'est cette oeuvre qui est leur répertoire de celtisme et de Table Ronde, mais elle agit aussi d'un point de vue proprement littéraire par ses descriptions de villes et de bourgs, de fêtes et de tournois, de vie large, luxueuse, galante et courtoise, par ses tableaux de nature -notamment de la tempête), et ses analyses sentimentales.

Toutefois il y a un grand thème celtique que le Brut ne donne point et pour lequel nos poètes semblent avoir recouru uniquement à la tradition orale des lais bretons chantés, c'est celui des immortelles amours de Tristan et Iseut.

Il semble bien que Chrétien de troyes ait été le premier chez nous à composer un roman sur elles, mais il est malheureusement perdu. Par contre nous avons conservé son Erec et Enide (vers 1162) qui y fait allusion à plusieurs de ses épisodes, et son Cligès (vers 1164) qui est, ou un anti-Tristan, ou un super-Tristan, mais qui, surtout, est encore plein de la belle légende d'amour et de mort. En tout cas, dès ses premières productions, Chrétien de Troyes se présente à nous comme un romancier psychologue et un romancier à thèse, qui ne se satisfait point d'une succession d'aventures plus ou moins extraordinaires, mais entend descendre au fond des consciences et les placer devant les grands problèmes de la vie, comme celui du conflit de l'amour et de l'aventure, l'amour étant à la femme suffisante nourriture spirituelle et corporelle, l'homme au contraire étant aussi violemment sollicité par son destin propre : l'aventure. Le problème d'Erec avons nous dit, est celui de la récréance, ou du renoncement du chevalier à la prouesse pour l'amour, et il sera repris plus tard par Chrétien à la fin de sa carrière dans son Yvain, ou le Chevalier au Lion. Mais dans l'entre-temps, il aura abordé et traité le problème de l'amour unique dans Cligès, celui de l'amour courtois ou de la subordination de l'amant-vassel à l'amante suzeraine, sous la dictée et selon l'inspiration de Marie de Champagne dans Lancelot ou le Chevalier à la Charrette. Ce livre; par dégoût peut-être, Chrétien le laisse inachevé, non plus qu'il n'acheva, mais ceci perce que "la mort l'adevança", Perceval ou le Conte du Graal. Dans cet admirable roman où apparait pour la première fois le sublime cortège du Graal et l'enchantement du Vendredi-Saint, Chrétien s'aperçu quelque chose de plus haut que l'amour humain, l'amour divin. Comme Richard Wagner et avant lui, il aura été dans sa belle carrière de romancier dont on a pu retracer la courbe, de l'amour terrestre et fatal du Tristan à l'amour céleste et volontaire du Graal.

Si le charme de Chrétien de Troyes est si grand,

cela ne tient pas seulement à la puissance et à l'ingéniosité de son imagination constructive, à son habileté nuancée dans le dessin des caractères, à sa pénétration dans le fond des âmes, dont il s'entend à démonter les rouages, à ses vives restitutions de la société courtoise, alors naissante, mais à son style souple, imagé, étincelant. Sur ce point il reste et restera, pour ses siècles, inégalé.

Mais en matière d'imagination il a des rivaux, qui, dans l'ordre de la peinture des sentiments, de l'invention des situations et de la psychologie, ne lui sont pas inférieurs.

Je pense d'abord et surtout à Gautier d'Arras dont l'Eracle est de peu après 1164 et l'Ille et Galeron de peu postérieur au 1er Août 1167. Si le premier n'est qu'une survivance du roman antique, le second pose, d'une façon élevée et pénétrante, dans un coeur d'homme, le conflit du devoir et de la passion, ou plutôt d'un ancien amour que la loi et la foi protègent, et d'un nouvel amour de plus en plus envahissant et tyrannique. Il y a là plus de rationalisme à la française qu'il n'y en a dans le Tristan. De celui-ci il nous sont restées surtout deux versions, celle de Béroul, plus rude, plus sauvage, qui sent la lande, le pin et la bruyère, qui parfume le vin herbé, le boivre, le philtre mystérieux, c'est la version dite du jongleur) et celle de l'anglo-normand Thomas de Bretagne, plus fine, plus ratiecinante, plus courtoise, plus apparentée à Chrétien et sans doute inspirée de lui.

L'une et l'autre ne nous sont hélas conservées que fragmentairement, mais par bonheur, elles se soudent à peu près, Béroul allant de la scène du verger (où les amants aperçoivent le roi Marc qui les épie) jusqu'à l'es condit ou serment d'Yseut sur la blanche Lande. Thomas nous donne la fin, le mariage de Tristan avec Iseut aux blanches mains et la mort des amants infortunés. L'un et l'autre fragment peut d'ailleurs être complété par les adaptations étrangères, Béroul par Eilhart d'Oberg, Thomas par Gottfried de Strasbourg.

Rien ne peut mieux nous donner une idée de ce que le celtisme et la Bretagne ont apporté à notre roman que la belle et sauvage légende où revit toute la fatalité et mystère de l'amour humain, tel que l'antiquité elle-même n'avait pas su l'évoquer encore. Pour qu'il prenne toute sa puissance il a fallu sur le tronc antique la double greffe celtique et chrétienne. C'est le remords des deux amants, la conscience du péché les précipitant l'un vers l'autre malgré la crainte de la damnation éternelle et en dépit des lois divines et humaines, qui donne à la légende de Tristan sa force et sa mélancolie. Ajoutez-y

un arrière plan d'Océan, de brume et de ciel gris que donne par soi-même ce paysage de Tintagel et de forêt de Morrois, in a Kingdom by the sea.

Qui n'a point aimé de toute son âme près de la mer infinie ne sait pas ce qu'est l'amour Français par l'expression et la mise en oeuvre le roman de Tristan et Isout, comme le veut W.Foerster, reste tout de même breton d'inspiration profonde.

Il en est de même de l'oeuvre de notre première poëtesse, Marie de France, dont les lais qu'elle qualifie souvent elle-même de "bretons" ont tout le charme que leur confèrent les légendes féériques dont ils sont tout imprégnés. C'est Yonec ou le conte de l'Oiseau bleu, c'est Eliduc, ou le lai de la ressuscitée, c'est Lanval, amant de la fée (Morgane?) qui l'enlève dans l'île d'Avalon. Et dans Chrétien de Troyes aussi, pas un roman qui ne présente une sorte de descente aux Enfers (Joie de la Cour dans Erec, royaume de Gorre dans Lancelot, château des Pucelles dans Yvain, château des reines et château du Graal dans Perceval où le héros tel Orphée ou Thésée, triomphe, apogée de sa prouesse, de la mort par l'amour. C'est l'usage de ce merveilleux celtique qui partout tempère dans nos romans de la seconde moitié du XIIème siècle, le réalisme, résultant de l'observation de la société ambiante.

Il n'en est pas ainsi chez Jean Renart, où l'observation parfois goguenarde et souvent plaisante l'emporte nettement sur le fantastique, mais il appartient déjà au siècle suivant. Son Escoufle (entre 1195 et 1201) est un conte d'aventures qui rappelle singulièrement la donnée des romans grecs par le thème fondamental des amants séparés, se conservant intacts l'un à l'autre, et finalement réunis. Galeran de Bretagne qu'on a pu lui attribuer aussi, légitimement, intéresse par le tableau varié de la société féodale dont il fait l'arrière plan d'une histoire empruntée au lai de Frêne de Marie de France. Guillaume de Dole nous amuse par ses chansons, et de la donnée primitive du Lai de l'Ombre analogue sans doute à celle de Lanval, il ne reste plus qu'une gracieuse courtoisie.

Jean Renart, en son oeuvre de la fin du XIIème siècle, Chrétien de Troyes en son Perceval (un peu avant 1190), annoncent bien la double évolution que connaitra le roman au XIIIème siècle dans le sens mystique (la Quête du Graal, le Tristan en prose, la Vita Nuova de Dante) et dans le sens didactique (le premier et surtout le second Roman de la Rose, celui de Jean de Meung), ce qui n'empêche pas la tradition psychologique de Chrétien de Troyes, ses analyses sentimentales de se continuer aussi

parallèlement dans la châtelaine de Vergi, Amadas et Ydoine La Bel Inconnu, etc.

Nous sommes loin d'avoir épuisé la riche matière que constitue le roman français dans la seconde moitié du XIIème siècle, et cette constatation est déjà l'indice de la puissance créatrice de l'imagination française à cette époque et dont témoignent aussi N.D. de Paris et N.D. de Chartres.

A chacun des auteurs, Chrétien de Troyes, Gautier d'Arras, Thomas, Béroul, Marie de France et Jean Renart, il eût mieux valu consacrer plusieurs leçons qu'une seule, et on eût pu leur adjoindre Alexandre de Bernay ou de Paris, dont nous n'avons parlé qu'à propos du Roman d'Alexandre, mais à qui l'on doit aussi un Athis et Porphirias, un Partonopeu de Blois. Nous n'avons pas parlé non plus d'Huon de Rotelande, auteur de Hippomédon et Protésilaus (vers 1185), non plus que de ces oeuvres anonymes, Joufrois, le Comte de Poitiers, Guillaume de Palerme, Floriant et Florete, Flore et Blanchefleur, qui représente le roman idyllique, dont le chef d'oeuvre Aucassin et Nicolete verra le jour au siècle suivant.

Même négligence et non moins volontaire à l'égard des spirituels auteurs conteurs des premières Branches du Roman de Renart et des auteurs fabliaux. Il en est cependant dont je veux vous parler, c'est celui de Richeut parce qu'il m'apparait, à la date de 1159, comme le chant de l'ilote ivre derrière le char de la triomphatrice, son altesse la Femme, et qu'il est la satire la plus cruelle de la courtoisie, comme l'escondit de la louve à l'égard de Renart est la caricature de celui d'Iseut à l'égard de Tristan et n'est pas plus légitime.

Richeut, qui est la plus vile des garces, a eu un enfant qu'elle a appelé Samson ou Samsonnet, qu'elle attribue successivement et exclusivement à trois pères différents pour leur soutirer l'argent de l'éducation de l'enfant qu'elle veut soignée et complète. Il saura composer lais et retrouenges avec la musique et saura abreuver de louanges celles qu'il veut séduire. Car c'est là que tend tout l'effort de Richeut : en faire un Don Juan qui brisera les coeurs des femmes, les écrasera après avoir foulé leurs corps, pour venger le sexe fort des mépris, des dédains, de l'orgueil des insensibles du sexe faible.

Mais, après tant de succès, qu'elle a elle-même dûment préparés, elle lui réserve un chien de sa chienne, une défaite finale et ignominieuse entre les bras d'une .... p..... , d'une Hersent (c'est le nom de la louve) à qui elle a refait par ses artifices une virginité.

Satire violente de la courtoisie, cette vertu polymorphe qui, dans la seconde moitié du XIIème siècle (cf. Dupin (Henri), la Courtoisie au Moyen-Age, Paris, Picard, 193I, in-12) a tendu à les englober toutes, et représente l'idéal mondain, laïque et renaissant de tout un temps, comme "l'honnête-homme est celui du XVIIème siècle.

Et d'abord tout héros courtois est généreux, large libéral, comme Alexandre. C'est une qualité que les trouvères, jongleurs et romanciers ne se lassent pas de prêcher et l'on n'oserait dire qu'il n'entre pas quelque sentiment intéressé et quelque invite pro dom dans cette propagnade.

Le courtois est loyal et fidèle, fidèle à son suzerain, à la parenté, à l'amour. C'est l'une des pires souffrances de Tristan de trahir malgré lui le roi Marc dont il est à la fois le neveu et le vassal. Ce sentiment d'allégeance parait moins impérieux d'ailleurs chez la femme que chez l'homme.

Le courtois est doux, quoiqu'il soit fort, et il ne lui arrive pas de brutaliser une femme ou un enfant, un serviteur ou un vilain.

Il est gai, d'une gaîté foncière, qui est la marque d'une bonne conscience et d'un coeur pur. La 4ème plume de l'aile de courtoisie du Roman des Ailes de Raoul de Houdenc, dont j'ai parlé dans un autre cours (1), c'est joie, et la joye, mot qui porte la trace de son origine française et sans doute poitevine (Rabelais aussi est mi-poitevin, mi-tourangeau) est célébrée par les troubadours comme l'apanage de celui qui aime.

Le courtois est discret, il tient à sa bonne renommée et à celle de la femme qu'il aime. Il a un très haut degré le sentiment de l'honneur et, dans la mesure où nous l'avons encore, c'est-à-dire en dépit des laudatores temporis acti, à un haut degré, nous le devons à cet idéal que, sans se lasser, les vieux romanciers ont imposé à notre jeunesse.

Le courtois encore est mesuré, il ne doit ni trop parler ni trop se taire, et jeter hors toute vilenie, car amour ne peut fleurir qu'en gentil coeur. Car l'amour est, avec la prouesse, son principal souci et son occupation fondamentale. Tout courtois aime et est aimé. Le roman courtois que nous avons étudié ensemble c'est de tiomphe de l'amour. C'est bien pourquoi l'Europe entière écoute avidement ce nouveau message que la France mandait au monde : Gesta Dei per Francos, ai-je écrit quelque part :

(1)La littérature morale et satirique -Centre de Documentation Universitaire - fascicule II.

la croisade - Gesta Amoris per Francos, le roman courtois.

"Une telle conception, a écrit de son côté mon collègue et ami Alfred Jeanroy (Petit de Julleville, Histoire de la Littérature française, t.I, p.374) qui divinise la passion, la rend inviolable et sacrée, est fort peu chrétienne en son principe, et surtout dans ses conséquences; et pourtant elle ne pouvait naître que dans des âmes tout imprégnées de christianisme - et c'est la vérité même : le Christ aussi est tout amour et l'on ne tardera pas à apercevoir également ce qu'il reste de platonisme et surtout de néo-platonisme (comme nous l'avons observé déjà à propos du roman grec) dans cette conception (1)

En tout cet amour est entièrement désintéressé, il cherche son point d'appui hors de lui-même, non dans la satisfaction brutale d'un instinct et d'un instant, mais dans la tension durable de toutes les forces spirituelles vers un objet qui n'en est peut-être pas absolument digne, mais que l'on pare de toutes les plus hautes vertus. Comment s'étonner si un jour la puissance de cette exaltation sera telle qu'une Béatrice s'identifiera presque à la béatitude divine elle-même et à la grâce. Le paradis de Dante est le plus haut sommet, la plus haute ascension du roman courtois. Pour l'atteindre il faut que l'homme ai fait abnégation, qu'il renonce à ses plus bas instincts, qu'il fasse abstraction de sa force, qui pourrait plier l'être faible auquel il aspire, qu'il se fasse l'instrument docile, soumis et suppliant de sa faiblesse. Il n'y a pas de plus belle victoire - et c'est une pacifique victoire française - que celle de la grâce, de la beauté et de l'amour sur la force qui ignore le droit. Disparait-elle cette force ? Que non pas ! elle s'accroit de la puissance d'exaltation que lui donne la contemplation et la pensée de l'être aimé. Ainsi à nous-mêmes, dans l'épreuve de naguère, l'idée d'être digne vis à vis de lui, de ne pas déchoir, était encore capable de renforcer nos coeurs pour affronter les mortelles épreuves. C'est l'amour - dignité, qui n'est pas seulement, croyez-le, une invention cornélienne. L'amour source de prouesse c'est l'invention du XIIème siècle, qui est déjà, en 1155, dans le Brut de Wace (v. 11050-1) :

"Pour la noblesse de sa mie
Fait jeune homme chevalerie."

---

(1) Peut être aussi d'Aristotélisme sous l'influence de l'Ethique à Nicomaque et par transposition de l'amitié à l'amour selon Am. Pagès, Auzias March, 1912, pp. 309-315.

Si l'Eglise par la suite bénéficia du culte de la Dame en faveur de Notre-Dame (et le mot même désignant la Vierge est caractéristique) ce ne fut que plus tard, au XIIIème siècle surtout, qui connut cette exaltation, mais pour l'instant dans cette seconde moitié du XIIème l'amour et le roman apparaissent d'esprit plutôt laïcs, et leur exaltation de la femme, quelque pure qu'elle soit, semble un triomphe du siècle ou du monde sur la vie religieuse. Je ne fais exception que pour le Conte du Graal mais celui-ci annonce déjà le siècle suivant, qui abomine la femme (2) confusion de l'homme, bête inguérissable, rose fétide, paradis lamentable, poison très doux, délectable supplice, amère douceur ."

Mais il reste assez d'éléments chrétiens pour satisfaire l'Eglise, le remords dans la faute (Tristan), la résistance au péché (Ille & Galeron, Eliduc), le goût de la pureté, la fidélité au mariage (chez Chrétien de Troyes surtout), la pudeur et la réserve imposées aux jeunes filles.

Sans doute la sensualité garde ses droits. Le Français du Nord est trop réaliste pour filer des soupirs sans espoir. Il entend cueillir la rose. Mais cette sensualité est plus souvent sous-jacente qu'exprimée. L'amour rejette la violence, il ne tue que par la douleur, non par le fer, et les tourments de la jalousie lui sont une maladie presque inconnue. (cf. Eliduc, Ille et Galeron), si Marc l'éprouve et en souffre légitimement, Tristan l'ignore à son égard.

L'amour se donne, s'accorde, il ne se vend pas ni ne s'achète par des présents, si riches soient-ils.

Ne voilà-t-il âs bien des vertus que prêche un genre qui cependant n'apparaît presque jamais, dans la deuxième moitié du XIIème siècle du moins, comme moralisateur ou moralisant. On a souvent étudié l'Influence de la Société sur la littérature, qui dira l'influence de la littérature sur la Société et les moeurs ?

Le roman courtois ne s'est pas contenté de proposer un idéal aux générations de lecteurs et surtout de lectrices (car il y a souvent plus de lectrices que de lecteurs) de la Salle des Chevaliers et de La Chambre des Dames; il a créé une technique du genre qui sera valable pour longtemps; il a respecté celle des Grecs : séparation, épreuves et réunion des amants, la quête de l'un

---

(2) R. de Gourmont, Le Latin mystique, Paris, Mercure de France, nouvelle édition, 1930, in-8, p. 120.

par l'autre, ou par d'autres (1) l'entrelacement qui consiste à abandonner momentanément le héros à son sort pour s'occuper de l'héroïne et inversement. Il aime tenir l'attention du lecteur en suspens, comme notre roman policier, moderne dont les procédés ne sont pas si différents, par une énigme qui lui est proposée, un mystère qui plus tard s'éclaircira. Le merveilleux et l'enchantement, l'intervention de puissances supra-terrestres sont aussi parmi ses ressorts principaux.

Tout cela n'est pas étranger aux Grecs, non plus que la description des personnes physiques, des choses, des ensembles.

Mais la supériorité de nos auteurs est plus dans la description des caractères qui est poussée souvent très à fond. Sans doute trop souvent, elle se réduit à ce que l'art dramatique appelle les emplois par exemple : le traitre, le losengier, la jeune première, la mestre ou suivante, le jeune chevalier, la belle pucelle, la mâle pucelle, le mari, le père, la mère). On reprochera souvent à nos auteurs de n'avoir pas assez individualisé leur personnages, de telle sorte que, cessant d'être des emplois, ils deviennent des types (1), c'est-à-dire des individualités si vivantes dans la conscience des hommes, qu'ils servent à étiqueter une catégorie : un Gargantua, un Don Juan, on dira cependant un Gauvain pour le parfait chevalier, un Tristan pour le parfait amoureux.

J'ai parlé d'art dramatique. Il y a un réel élément dramatique dans nos romans. Sauf Tristan qui, par son accent et son démouement fait penser à la tragédie (ce qui lui donne une situation si particulière) ils ressortissent presque tous à la comédie par leur"succès favorable", ou leur dénouement heureux. Par contre c'est plutôt à la tragédie qu'ils font penser par le choix de leurs héros en dehors du monde des vilains et des manants, du peuple et des bourgeois, dans les cours et l'aristocratie.

C'est donc surtout une description de la société courtoise alors naissante qu'ils nous offrent (2), un tableau de la Chambre des Dames et de la salle des Chevaliers dans les fêtes, dans les sièges, dans la bataille, dans les jugements et dans les deuils, et si l'on y réfléchit, cela est bien étonnant. Ces romans en effet dont l'action se situe à Constantinople ou en Orient, en Bretagne ou en Cornouailles, et plus souvent au royaume des féeries, nous donnent une image fidèle, rigoureuse de

(1) Sur le motif de la Quête cf. Bruce, Arthurian Romance 1928, t.I p. 4II-3.
(1) cf. G.Doutrepont, Les types populaires dans la Littérature française, Paris, Champion, deux volumes, in-8
(2) Voir le joli livre de J. Evans, la civilisation en France au Moyen-Age, Paris Payot, 1930, in-12, et ceux de Ch.V. Langlois cités au début du cours.

traits et vivement colorée, comme seront les miniatures des XIV et XVème siècles, de la Société courtoise française et de la vie bourgeoise qu'elle domine et parfois protège. C'est le secret surtout d'un Chrétien de Troyes que ce curieux mélange de réalisme et de folle imagination. La descente d'Yvain aux Enfers antiques symbolisés par le château des Pucelles, lui est occasion de nous introduire dans un des premiers ateliers de soieries et de nous peindre, dans la célèbre complainte des pauvres pucelles, les premières victimes de la misère ouvrière.

Mais la technique du roman ne concerne pas seulement l'intrigue, l'action et les caractères, mais surtout le style (3) et la forme dont je me reproche de n'avoir pas assez parlé, l'ayant fait longuement ailleurs dans mon Chrétien de Troyes.

Il est fort remarquable que tous les romans, longs ou courts (lais) que nous avons analysés sont en octosyllabes à rimes plates, qui seront pour un demi-siècle, de 1150 à 1200 et même au delà jusqu'en plein XIVème siècle, l'instrument du genre, mais dès le début du XIIIème siècle l'octosyllabe entre en concurrence avec la prose, ce qui sera gros de conséquences.

La raison de ce choix qui peut paraître étrange est l'absence de prose d'art en langue vulgaire (il n'y a qu'une prose latine,) peut être aussi de petit nombre de personnes sachant lire, la rareté et la cherté du parchemin et la nécessité d'une transmission orale. Cependant si considérable qu'on suppose la mémoire des jongleurs, on hésite à croire qu'elle ait pu porter sur des romans de 10 à 19000 vers, le moyenne cependant étant 6000.

L'inconvénient de ce mode apparaît aussitôt. Bien que le talent des auteurs ait consisté à briser le couple octosyllabe, uni par la rime, des vies de saints, à en faire franchir la limite par la phrase, à couper un vers parfois en deux ou trois répliques par l'usage du dialogue comme dans la comédie néo-latine, il n'en reste pas moins que la chasse à la rime entraîne la cheville et que des vers entiers ne sont souvent que cela. Par contre (nous le savons par l'expérience de nos poètes) il arrive parfois que la rime procure l'image et la mesure régulière une harmonie plaisante à l'oreille. Puis la rime, qu'on le veuille ou non, c'est encore la poèsie. Ainsi si l'on fait le bilan de l'idéalisme et du réalisme que contient notre roman courtois, c'est l'idéalisme qui l'emporte, mais, comme il est de l'essence du génie français, un idéalisme tempéré, dans ses pires folies, par la saine

---

(3) cf. G.Biller, Etude sur le style des premiers romans français en vers (1150-1175) Göteborg, 1916, un vol. in-8.

raison. Mais surtout l'idéalisme l'emporte sur la sensualité et c'est là je crois la principale leçon qui se dégage de l'étude de notre roman courtois.

Pour lui l'amour est mobile de vertu, pour lui l'amour a sa source dans l'âme. Devant cette marée montante de productions immondes qui nous envahit aujourd'hui (je ne parle pas de tous, ni de Mauriac, de Maurois, de Chardonne, de Duhamel, de Giono, de Frédéric, Lefèvre et de Simone Ratel, que, comme vous, je respecte et j'admire, mais de certains autres dont le nom et la figure s'étalent sur les murs et dans les journaux et que je ne veux même pas nommer), devant cette sinistre invasion de freudisme qui entraîne même de bons et grands écrivains français, anglais, allemands, américains, je serais tenté de dresser le digne de nos vieux romans d'amour et d'aventure, pour y retrouver des leçons d'honneur, de pitié et de joie, de respect de soi-même et de vénération pour celle qu'on aime. L'amour est une élévation, l'amour est une compréhension. L'amour est corps peut-être, mais il est surtout esprit. C'est par l'âme seule que l'on aime. Tel est l'enseignement dernier et profond des romanciers du temps jadis, Chrétien et Gautier, Béroul et Thomas, Renart et Marie, et, à l'imitation de celle-ci, le genre que nous avons étudié, si nous pouvions, à la façon du Moyen-Age toujours le faire parler un instant comme une allégorie, pourrait nous dire : "J'ai nom roman et suis de France."

FIN DU COURS

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION - BIBLIOGRAPHIE 1

LE ROMAN GREC 5

LE ROMAN BYZANTIN 15

LE ROMAN BRETON 22

LE ROMAN LATIN AU MOYEN AGE 31

LE ROMAN "ANTIQUE" 44

LE ROMAN CELTIQUE 63

LE VRAI FONDATEUR DU ROMAN FRANCAIS: Chrétien de Troyes.... 87

UN RIVAL DE CHRETIEN DE TROYES: GAUTIER D'ARRAS..... 106

BEROUL, THOMAS ET LE ROMAN DE TRISTANT ET ISEUT 125

MARIE DE FRANCE 147

JEAN RENART 174

CONCLUSION 194

∴

PROF. ST. MICHAEL'S
LIBRARY

362

Cohen

Le roman courtois au XIIe siècle

PQ
178
.C6.